ANNÉE SEPTEMBRE 1948

★

REVUE DE PARIS

André FRANÇOIS-PONCET : Le Métier d'Ambassadeur
Émile MÂLE : Pélerinages en Orient
Henri BOSCO : Du Côté de la Nuit (I)
Gilbert DUPÉ : Monsieur de Charette, général invisible
Guido PIOVENE : Histoire de Marcos
Pierre FRÉDÉRIX : Le Partage du Monde (U.R.S.S. et U.S.A.)
Gabriel MARCEL : Problème et Mystère
Ed. GISCARD d'ESTAING : Richesses de l'Europe
Henri BARDAC : Proust et Montesquiou
Denise BOURDET : Images de Paris
Robert de SMET : Le Théâtre en Angleterre
Pierre GAXOTTE et Pierre AUDIAT : Les Livres d'Histoire

★

LA LIVRAISON : 100 FRS

SOMMAIRE

		Pages
André FRANÇOIS-PONCET	Le Métier d'Ambassadeur	1
Émile MÂLE	Pélerinages en Orient	16
Henri BOSCO	Du Côté de la Nuit (I)	28
Gilbert DUPÉ	Monsieur de Charette, général invisible	49
Guido PIOVENE	Histoire de Marcos	71
Pierre FRÉDÉRIX	Le Partage du Monde (U.R.S.S. et U.S.A)	104
Gabriel MARCEL	Problème et Mystère	129
Ed. GISCARD d'ESTAING	Richesses de l'Europe	136
Henri BARDAC	Proust et Montesquiou	142
Denise BOURDET	Images de Paris	147
Robert de SMET	Le Théâtre en Angleterre	155
Pierre GAXOTTE et Pierre AUDIAT	Les Livres d'Histoire	161
	Notes et Chronique bibliographique	170

★ ★

DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

SUR UNE LETTRE INÉDITE DE MALLARMÉ

par **Henri MONDOR,** *de l'Académie Française*

VICTOIRE DANS LA MONTAGNE
par William FAULKNER

CARCO, DORGELÈS ET MAC ORLAN
par André BILLY

AU PAYS DE L'AMITIÉ
par
Marthe de FELS

L'ACTION PSYCHOLOGIQUE DE LA RADIO
par R.-L. PEULVEY

TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an (12 numéros) : **1.000 francs**
Six mois (6 numéros) : **500 francs**
Étranger : Un an : **1.200 francs ;** Six mois : **600 francs**

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R.-F. Besnard, 38 Teofilo Otoni, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de dix francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris *1948*

LE MÉTIER D'AMBASSADEUR

Le métier d'ambassadeur est-il encore un beau métier? L'ambassadeur a-t-il encore aujourd'hui un rôle comparable à celui qu'il jouait hier? Est-il vrai qu'on l'ait réduit à n'être plus qu'un simple agent d'exécution, « un scribe, au bout du fil d'un téléphone »?

Harold Nicolson pose la question en ces termes, dans un aimable petit livre, dont la traduction française vient de paraître, et qu'il a écrit en 1945 pour expliquer au public, et surtout aux jeunes gens en quête d'une vocation, ce que c'est que « la diplomatie »[1]. Avec l'autorité que lui confère un long séjour dans la Carrière britannique, il répond par une affirmation chaleureuse. Oui, dit-il, le métier d'ambassadeur est toujours un beau métier. Car il requiert des personnalités fortes, douées d'un ensemble des plus hautes et des plus rares qualités.

Reste à savoir si les fonctions d'ambassadeur, telles qu'elles sont conçues et pratiquées, à l'heure actuelle, permettent à des personnalités de cette trempe d'y trouver le plein et efficace emploi de leurs éminentes ressources. Là-dessus, Harold Nicolson n'est pas explicite. André Tardieu l'était beaucoup plus, qui me déclarait, en 1931 : « Le métier d'ambassadeur n'existe plus!

1. *Diplomatie*, par Harold Nicolson. Éditions de la Colonne Vendôme, Paris.

C'est un métier perdu! La politique étrangère se fabrique dans la capitale; elle est dirigée du centre; l'ambassadeur n'a qu'à obéir; il n'est plus qu'un préfet de l'extérieur! »

***

De Nicolson ou de Tardieu, qui a raison?

En tous cas, une chose est certaine; c'est que les conditions du travail diplomatique sont profondément différentes dans le monde présent, et notamment en France, de ce qu'elles étaient, il y a seulement quarante ans. On peut parler, en la matière, d'un ancien style et d'un nouveau style. Et c'est la première guerre mondiale qui a tracé entre eux une ligne de démarcation et séparé deux époques.

Avant 1914, la politique étrangère ne tenait pas dans les préoccupations du Parlement et du public la même place que de nos jours. Il fallait de grands événements pour qu'elle s'imposât à l'attention. Elle était à peine mentionnée sur les programmes électoraux. Les débats à son sujet dans les assemblées étaient peu fréquents. N'y participaient que des parlementaires chevronnés, d'anciens présidents du Conseil. Encore avaient-ils le soin de communiquer la substance de leur discours au Ministre; et celui-ci, en retour, les avertissait du sens de sa réponse. Dans l'équipe gouvernementale, le Ministre des Affaires étrangères bénéficiait d'égards particuliers. On ne le mêlait pas aux luttes et aux passions de la politique intérieure. Il s'acquittait de sa tâche, loin du bruit du forum. Les ambassadeurs, titulaires des grands postes, étaient ses collaborateurs, ses confidents, ses amis. Il correspondait avec eux, souvent en marge des rapports officiels, et par des lettres privées. Lorsqu'ils venaient à Paris, il les consultait longuement. Ainsi faisait Delcassé. Dans la presse, la rubrique de politique extérieure était secondaire. La plupart des journaux ne lui attribuaient pas de rédacteurs spécialisés. C'était une originalité du *Temps*, que de publier, tous les jours, un bulletin de l'étranger. Mais qui le lisait? Et quel était alors le tirage du *Temps*?

La guerre de 1914-1918 a bouleversé tout cela. Elle a entraîné l'irruption de la foule, du Parlement et de la presse dans le domaine où, jusque là, la diplomatie se confinait. Phénomène aisément explicable. L'idée s'était répandue que le secret, la discrétion, dont s'entourait traditionnellement la diplomatie, favorisaient les desseins des fauteurs de guerre. On voulut qu'à la diplomatie secrète se substituât la diplomatie publique, qui rendrait les guerres impossibles. Nul ne pouvait, d'ailleurs, se désintéresser d'un traité

qui devait apporter aux maux subis une sanction, aux dommages éprouvés une compensation. On était d'autant plus sollicité d'y appliquer sa curiosité, sa réflexion, son action, que ce traité, une fois signé, laissait en suspens des problèmes vitaux pour le pays, celui des réparations, celui de la sécurité, qui avaient une incidence directe sur le budget des finances, les charges des contribuables, l'existence de chacun. Dès lors, la scène change. Tous les journaux se dotent de rédacteurs diplomatiques, dont les articles figurent en tête de leurs colonnes. Ils ne se contentent plus des informations que leur fournissent les agences, auxquelles ils sont abonnés. Ils entretiennent dans les capitales des principaux États des « correspondants particuliers » qui les renseignent quotidiennement, par télégraphe ou par téléphone. Le Ministre des Affaires étrangères et ses bureaux s'instruisent, d'abord, par eux, avant d'avoir pris connaissance des rapports des ambassadeurs, de ce qui s'est passé au dehors. Une presse diplomatique, nombreuse, remuante, et recrutée souvent sans précaution, assiège le ministère. Il arrive qu'elle y organise un système de guet, chargé d'avertir les confrères de tout mouvement insolite, de toute visite notable. Sur quoi, tous accourent et réclament des éclaircissements. La discrétion n'est évidemment pas leur fort. Le Ministre n'en est pas moins obligé de les recevoir et de leur fournir des explications. On a vu certains ministres s'astreindre à leur donner audience tous les jours. Parallèlement, les programmes électoraux comportent, à côté des revendications intérieures, un chapitre relatif à la politique extérieure.

La définition de cette politique devient un objet de contestation et de lutte entre les partis. Les décisions gouvernementales par lesquelles elle se traduit nourrissent les débats parlementaires. Beaucoup plus qu'auparavant le Ministre est mêlé aux agitations de l'hémicycle, exposé aux interpellations de députés ou de sénateurs sans compétence et sans expérience, aux interrogations des Commissions, qui cherchent autant à le faire trébucher, qu'à lui prêter appui ; beaucoup plus qu'auparavant, il doit tenir compte, dans son attitude, des remous de la presse, de la rue, des Chambres. Or, toutes ces contingences échappent à l'appréciation des ambassadeurs, trop éloignés de Paris pour suivre dans ses détails le jeu complexe et capricieux qui se déroule au sein, et autour, des assemblées.

Ce n'est pas tout. Les traités de 1919 n'avaient pas mis fin à la procédure des conférences internationales. Il y en eut tant que

l'on renonce à les dénombrer. A ces conférences, les Ministres des Affaires étrangères, voire les Présidents du Conseil, assistent en personne. Ils y rencontrent leurs collègues des autres pays. Ils prennent l'habitude de ces contacts directs, qui s'établissent entre eux sans l'intermédiaire des ambassadeurs. C'étaient, jusqu'ici, les ambassadeurs qui renseignaient leurs ministres sur les idées et les sentiments du Gouvernement et du Ministre, auprès desquels ils étaient accrédités. Désormais, ce sera souvent l'inverse. Ce seront les Ministres qui auront à renseigner leurs ambassadeurs. Mais, fréquemment, ils l'oublieront, ou s'en dispenseront ; et les ambassadeurs se trouveront, parfois, penauds devant un ministre étranger, auquel leur propre ministre en aura dit plus long, sur ses pensées ou ses intentions, qu'à eux-mêmes.

Autrefois, quand un gouvernement avait à faire une communication à un gouvernement étranger, il était de règle qu'il en chargeât son ambassadeur auprès de ce gouvernement. Dorénavant, la règle ne sera plus aussi stricte. On mandera l'ambassadeur étranger que l'on a sous la main et on le priera de faire la communication dont il s'agit à son gouvernement. La méthode est plus rapide et plus économique, puisque c'est l'étranger qui assure la transmission. Mais l'ambassadeur national demeure hors du circuit ; et il a la confusion d'y rentrer, lorsque l'étranger l'informe de la démarche qui a passé par-dessus sa tête. Confusion moindre, il est vrai, que celle qu'il éprouve, lorsqu'il est averti par la lecture des journaux de sa patrie, avant d'en avoir été prévenu officiellement, d'une démarche qu'il sera, cette fois, chargé d'accomplir et de la nature de cette démarche.

Aux conférences nées des problèmes que suscitait l'application des traités se sont ajoutées, après la guerre, les réunions périodiques de la Société des Nations, de son Conseil et de ses Commissions. Mais les ambassadeurs sont généralement absents des assises genevoises. Ils ne font pas partie des délégations qui y représentent leur pays. Ce sont des hommes politiques, des hauts fonctionnaires qui remplissent le rôle, qui, en d'autres temps, leur eût été dévolu.

Des innovations matérielles ont contribué également à modifier les usages. Ainsi que Nicolson le signale, le téléphone est entré dans les mœurs diplomatiques, outil commode, mais dangereux, si l'on néglige de fixer immédiatement par écrit la trace de la conversation échangée. Avant 1914, il n'était pas admis dans les relations internationales. En 1930, il était encore peu employé. Pierre Laval, si je ne me trompe, a été le premier qui ait, un jour, appelé direc-

tement Brüning à l'appareil. Timide et respectueux des coutumes, le Chancelier du Reich en fut éberlué. Je ne suis pas, moi-même, innocent d'avoir aidé à la diffusion de cet instrument. J'avais trouvé singulier que la tâche fondamentale des ambassades et légations consistât à résumer en un télégramme, dit « le télégramme de presse », et dûment chiffré, les articles les plus caractéristiques de la presse de leur résidence. J'avais suggéré, en conséquence, que les analyses fussent, à l'avenir, téléphonées. Elles seraient, de la sorte, plus copieuses et arriveraient plus tôt à leur destination. Il me semblait que, chaque jour, avant midi, le Ministre et ses collaborateurs doivent connaître ce qui a paru de plus important dans les feuilles du matin des grandes capitales. A quoi bon télégraphier en code ce qui est accessible à tous et imprimé en toutes lettres? J'obtins, non sans peine, satisfaction. Mais on s'aperçut que le Quai d'Orsay n'avait pas de sténographes en mesure d'enregistrer un texte à la vitesse de la parole. Il fallut changer la composition et l'éducation de ce personnel. Depuis lors, le téléphone a acquis pleinement le droit de cité. Dans les moments critiques, quand les minutes comptent, on a presque exclusivement recours à lui. C'est par téléphone qu'en 1938, la conférence de Munich a été résolue et convoquée, et qu'en 1939, à la veille de la seconde guerre mondiale, ont eu lieu, entre Londres, Paris, Berlin etRome, les conversations décisives. Il n'est plus rare qu'un ministre des Affaires étrangères s'entretienne au téléphone avec un de ses collègues étrangers. Il est de pratique courante, s'il ne s'agit pas d'une matière confidentielle, qu'il cause, par le fil, avec tel ou tel de ses ambassadeurs. Mais, par là même, il est moins tenté de lire les rapports de ces derniers, de les appeler auprès de lui, de les voir, si bien que le téléphone, en dépit des apparences, les éloigne de lui plus, peut-être, qu'il ne les en rapproche.

Enfin, la composition même des missions diplomatiques a subi des changements profonds. A l'ambassade d'ancien style étaient adjoints un attaché militaire et un attaché naval, placés sous l'autorité de l'ambassadeur, mais en liaison directe avec leurs ministres respectifs. Jaloux de ce privilège, et aussi parce que la nature de certains problèmes exigeait une compétence spéciale, d'autres ministres voulurent avoir également dans les postes diplomatiques leurs hommes à eux. Il y eut ainsi, après 1919, des attachés de l'Air, des attachés commerciaux, des attachés financiers, et, après 1945, des attachés de presse et des attachés culturels. Chacun de ces services, selon la loi d'expansion des bureaucraties, tendit à

se développer et à constituer pour son compte une petite ambassade. Les attachés se firent allouer un et, parfois, deux attachés-adjoints, un personnel d'auxiliaires et de secrétaires. En principe l'ambassade garde la haute main sur les divers offices qui sont groupés autour de lui et dont il est le chef d'orchestre. N'empêche qu'une série de questions qu'il eût, autrefois, traitées lui-même à son ambassade, s'en vont maintenant ailleurs et sont confiées à d'autres.

Toutes ces raisons concourent, on le voit, et aboutissent à l'effet paradoxal de compliquer à la fois le métier d'ambassadeur et d'en diminuer l'importance. C'est dire que le jugement porté par Harold Nicolson n'est acceptable que sous réserve et moyennant corrections.

*
* *

Parmi les tâches qui incombent à l'ambassadeur du nouveau style comme de l'ancien, il en est une qui demeure primordiale et qui réclame tous ses soins ; c'est sa tâche d'informateur. La complexité croissante de la vie des sociétés modernes, le rôle qu'y jouent les facteurs économiques, les facteurs humains, la politique, la presse et cet élément si mobile qu'on appelle l'opinion, ne la lui ont pas rendue plus facile, par rapport aux temps où il suffisait de fréquenter la cour et le petit cercle entourant le monarque, pour être au courant de toutes les nouvelles. Du moins personne n'en conteste-t-il l'intérêt et ne lui en dispute-t-il l'attribution.

Il s'agit, donc, pour l'ambassadeur de renseigner son ministre et son gouvernement sur tous les événements notables qui se produisent dans le pays de sa résidence. Lorsque le pays en question est régi par des institutions démocratiques, que la presse y est libre, l'opposition licite, que la vie s'y déroule, en quelque sorte, à ciel ouvert, le problème est relativement simple. Les éléments d'information ne font pas défaut ; ils abondent ; le tout est de savoir choisir entre eux, retenir ceux qui sont valables et rejeter les autres.

En revanche, si le pays est totalitaire, si la presse y est bâillonnée, l'opposition prohibée, la police toute puissante et la terreur endémique, si la réalité y est tenue cachée et secrète, ou même si, seulement, le gouvernement auprès duquel il est accrédité est hostile au gouvernement qu'il représente, la recherche d'éléments d'information assez sûrs place l'ambassadeur en face d'obstacles multiples, qu'il ne surmontera qu'à grand peine et ne franchira qu'à force d'ingéniosité, de souplesse et de capacité d'intuition.

Dans les deux cas, son métier n'est pas sensiblement différent de celui du journaliste. Il fait de lui le correspondant particulier du ministre des Affaires étrangères. Il ne s'ensuit pas qu'il y aurait avantage à laisser le journaliste remplir cette mission d'information et à en décharger l'ambassadeur. L'ambassadeur et le journaliste ne font pas double emploi. Ils ne sont pas concurrents. Ils doivent, au contraire, avoir, l'un avec l'autre, des relations cordiales et confiantes et s'aider réciproquement, dans l'intérêt supérieur de leur pays. Quand l'ambassadeur peut devancer le journaliste, il n'y manque pas. Mais on ne le lui demande pas. Il n'est pas obligé à la même hâte que le journaliste, préoccupé de ne pas se rendre coupable d'un « ratage ». Ce que l'on attend de lui, c'est qu'il mette au point la nouvelle du journaliste, qu'il situe l'événement, qu'il en dégage les origines, qu'il le rattache à l'ensemble de la politique dont il est témoin, qu'il l'interprète, en un mot, qu'il en indique la portée réelle et en annonce les répercussions problabes. Il n'y réussira que s'il possède les hautes qualités dont parle Harold Nicolson, l'intelligence, la culture, l'expérience, la pondération et la vigueur du jugement.

L'ambassadeur et le journaliste n'ont pas exactement les mêmes sources d'information. Celui-ci a une plus grande liberté d'allures ; il pénètre plus aisément dans les milieux populaires. Celui-là a, naturellement, accès auprès de l'élite de la société, des chefs gouvernementaux, des hauts fonctionnaires et des hommes politiques, des chefs militaires et des chefs d'industrie, des professeurs et des écrivains, de la presse et du clergé... Il y contracte des amitiés fécondes. Il y recueille mainte confidence précieuse. Le corps diplomatique lui est, en l'espèce, un auxiliaire des plus utiles. La tradition a créé, en effet, entre les diplomates étrangers, établis dans une même résidence, des liens de collégialité, de camaraderie, qui résistent souvent à l'antagonisme des intérêts nationaux, dont ils sont les mandataires. Ils forment véritablement une corporation, un corps, uni par l'identité de la profession et du genre de vie, par la jouissance des mêmes prérogatives et le souci d'en assurer le respect. D'une ambassade et d'une légation à l'autre, les visites qui s'échangent, et qui sont très fréquentes, ne sont pas vaines. Les chefs de mission se concertent, s'interrogent, confrontent leurs renseignements, les recoupent les uns par les autres et s'éclairent mutuellement. Le profane sourit volontiers de la vie mondaine des ambassades ; il n'y voit que snobisme et foire aux vanités. Elle est, au contraire, un élément essentiel du travail diplomatique.

Les réceptions, les thés, les soirées, les bals, les dîners sont autant de marchés aux nouvelles, qui offrent à l'acheteur avisé des occasions de profit et de fructueuses emplettes. Mais, pour en tirer tout le parti possible, il est nécessaire que l'ambassadeur ne soit pas misanthrope et d'humeur acariâtre, distant et d'abord difficile ; il vaut mieux qu'il éveille la sympathie, qu'il soit aimable, qu'il sache aussi estimer à peu près justement, ce que valent les gens, démêler leurs pensées et leurs arrière-pensées, mesurer leur sincérité, leur influence, les manier, en commençant par ceux avec lesquels ses obligations professionnelles le mettent en contact quasi-quotidien, les principaux fonctionnaires du Ministère des Affaires étrangères, le Ministre lui-même et les membres du Gouvernement, auprès duquel il est accrédité. Evidemment, un « scribe au bout du fil d'un téléphone » ne saurait suffire à pareille tâche. Il y faut quelqu'un de mieux équipé, de plus évolué, de plus complet et, même, un homme passablement distingué...

***

Que devient l'information fournie par l'ambassadeur à son propre ministère, sous forme de télégrammes chiffrés, de communications téléphonées, de lettres et de rapports, qu'on appelle des « dépêches » ?

Elle est l'une des bases sur lesquelles le Ministre et ses bureaux appuient leurs décisions et édifient la politique extérieure du Gouvernement. Mais l'ambassadeur a-t-il part à l'élaboration de cette politique ? Est-il consulté sur l'usage qui est fait de sa documentation ? Intervient-il au stade où l'information, émanée de lui, se transforme en résolution et en action ? Il y aurait sur ce point beaucoup à dire.

Le Ministre et ses bureaux ont tendance, en effet, à estimer que l'exploitation des renseignements qu'ils reçoivent, la décision et l'action qui en découlent constituent un domaine qui leur appartient en propre, et ils le défendent jalousement. Le Ministre, s'il est compétent, mais, plus encore, si sa compétence est médiocre, ou de fraîche date, manifeste une vive méfiance à l'égard des tutelles qui pourraient s'exercer sur lui. Il désire qu'il soit bien entendu qu'il est le maître, le chef, et qu'il se détermine dans la plénitude de son indépendance.

Quant aux bureaux, leurs sentiments envers les postes de l'extérieur ne sont pas empreints que de bienveillance. Il serait, sans doute, abusif de prétendre que le service diplomatique, semblable

à celui des douanes, qui se divise en douanes actives et douanes sédentaires, comprend deux catégories distinctes d'agents : ceux du dehors et ceux du dedans. Car les agents de l'organisme central, ou, pour mieux dire, du « Département » — on comprend que j'ai en vue les bords de la Seine et non ceux de la Tamise — sont envoyés normalement à l'étranger et, inversement, ceux de l'étranger sont affectés à l'administration centrale. Des uns aux autres, il y a mutation constante. Mais les agents du dehors jouissent d'enviables avantages. Ils touchent des appointements plus élevés, des indemnités supplémentaires, qui les mettent à l'aise et leur permettent de mener une existence qui passe pour brillante. Leurs collègues du dedans sont moins bien payés. Ils vivent plus à l'étroit ; ils n'ont pas, dans leur capitale, où ils sont plus obscurs, les satisfactions que goûtent leurs camarades dans les capitales étrangères ; ils les ont goûtées ; ils les goûteront : dans l'intervalle, il leur déplaît d'en être privés, tandis que d'autres en bénéficient. Ils ont, pourtant, deux privilèges, auxquels ils sont fort attachés. Le premier, c'est qu'ils obtiennent plus facilement de l'avancement. Lorsqu'il est dans les conditions requises pour accéder au grade supérieur, un agent est bien inspiré en demandant d'être employé à l'administration centrale. Ses mérites y sont plus vite remarqués et il est plus proche de l'instance qui procède aux promotions. Le second privilège du « Département », c'est de collaborer directement à la politique du Ministre et aux décisions par lesquelles elle s'exprime, d'avoir part au commandement. Ce sont les bureaux qui formulent les ordres et rédigent les lettres adressées aux postes et qu'ils soumettent à la signature du Ministre, quand ils ne les signent pas eux-mêmes par délégation. Ils sont, ainsi, naturellement amenés à regarder avec les yeux du Ministre les postes extérieurs et à considérer ceux-ci, y compris les ambassadeurs qui les dirigent, comme des subalternes. Ils peuvent, d'ailleurs, faire valoir que les ambassadeurs n'ont qu'une vue limitée de l'échiquier de la politique étrangère, que l'organisme central, vers lequel tout converge est, seul, en mesure d'embrasser l'ensemble des problèmes et de les traiter en fonction les uns des autres. Ils peuvent encore, à bon droit, soutenir que la conduite des affaires étrangères doit se régler sur certains éléments de la politique intérieure qu'eux connaissent bien, parce qu'ils sont sur place, mais avec lesquels les ambassadeurs sont moins familiers.

Quoi qu'il en soit, les relations entre le Centre et les postes ne sont pas tout à fait aussi chaleureuses qu'on le souhaiterait. Le

Département n'est pas aussi avide qu'on le penserait des informations qui lui viennent des postes. Il se plaint parfois qu'on l'accable d'une matière superflue, qu'on l'embarrasse de questions oiseuses, ou qu'on ne réponde pas à ce qui fait précisément l'objet de sa curiosité. L'ambassadeur éprouve le besoin de prendre contact avec les bureaux, plus que ces derniers n'éprouvent le besoin de prendre contact avec lui. Quand il se rend dans sa capitale, c'est toujours sur autorisation, mais, généralement, de sa propre initiative. Il y est rarement convoqué. Il y est accueilli, certes, avec déférence et courtoisie. Mais on ne lui donne pas l'impression qu'on était impatient de le voir. N'en sait-on pas autant que lui? Ne devine-t-on pas d'avance ce qu'il va dire? Ne l'a-t-il pas déjà écrit? Il attend souvent plusieurs jours l'audience que lui accorde le Ministre et il ne doit pas s'étonner de s'entendre demander, après les premières poignées de mains, comme si l'on craignait que sa présence ne dérangeât les combinaisons en cours, ou n'alimentât les controverses politiques du lieu : « Êtes-vous ici depuis longtemps? Quand partez-vous? » Lorsqu'une circonstance critique se présente, on ne sollicite pas nécessairement son conseil; on ne se sent pas obligé de l'interroger sur l'attitude qu'il y aurait lieu, selon lui, d'adopter. Il connaît la décision du gouvernement après qu'elle a été arrêtée. On lui confie, il est vrai, le soin d'accomplir des démarches; mais le canevas en est tracé. Il conduit les négociations de petite ou moyenne importance. Si elles revêtent plus d'ampleur, s'il s'agit de négociations d'ordre économique ou financier, on lui adjoint des experts et des fonctionnaires envoyés par le Département et qui s'acquittent du travail effectif. Quand le litige se développe de gouvernement à gouvernement, sous la forme d'un échange de notes et de memorandums, ces documents sont rédigés sans son concours. Il n'est pas d'usage de le consulter sur leur teneur, ni sur leurs termes. Il les reçoit et les transmet, tels quels, au gouvernement de son ressort. Est-il, en pareil cas, autre chose qu'un facteur? En ce sens, le propos d'André Tardieu, qui affirmait que l'ambassadeur d'aujourd'hui n'a qu'à obéir et que son rôle est celui d'un préfet de l'extérieur, n'est pas absolument faux; et l'on concèdera qu'il contient, sans doute, une certaine part de vérité.

Ce n'est, tout de même, qu'une boutade, c'est-à-dire une remarque qui devient plaisante par l'exagération, poussée jusqu'au paradoxe, du grain de vérité qu'elle renferme.

En réalité, quelles que soient les modifications qu'aient subies les conditions du travail diplomatique, l'évolution des usages, les

prétentions du pouvoir central, les circonstances diverses qui peuvent avoir, et qui ont, parfois, pour conséquence de restreindre le rôle des ambassadeurs, rien de tout cela n'oppose une barrière insurmontable à la manifestation d'une personnalité forte. Si l'ambassadeur a les qualités qu'il doit avoir il a tôt fait de s'imposer. Il n'attend pas qu'on lui demande son avis, son conseil, pour le donner. Il exprime spontanément, et sans réticence, son opinion. Il suggère l'attitude qu'il voudrait que l'on adoptât ; il indique les lignes de la politique qui lui semble la meilleure, en s'efforçant de se représenter les mobiles qui agissent sur l'esprit de ceux qui ont la responsabilité de la conduire et les buts qu'ils veulent atteindre. Il convainc, ou il ne convainc pas.

Si on ne le suit pas, il apporte tout son zèle à obéir ; car il est loyal et discipliné. Du moins n'a-t-il pas eu peur de livrer, auparavant, toute sa pensée. C'est un homme de caractère. Lorsqu'il rédige ses télégrammes et ses dépêches, il ne se soucie ni de plaire, ni de déplaire ; il n'est ni frondeur, ni flatteur ; il ne colore pas les informations qu'il envoie pour ménager ce qu'il sait être le désir, ou le préjugé, de son lecteur ; il relate les événements, il peint les hommes, tels qu'il les voit. Il est franc et sincère. A ce compte, il peut arriver qu'on le juge incommode, mais on l'estime et on le respecte ; il a de l'autorité et on l'écoute.

Quand il transmet une note écrite, ou quand il effectue une démarche dont il a reçu l'instruction, il n'est pas vrai, d'ailleurs, qu'il soit réduit, sauf par sa faute, au rôle d'un facteur, ou d'un robot. Si, dans les termes du document, qui lui est parvenu tout rédigé, il aperçoit une erreur, un danger, il le signale ; il formule une objection ; il demande confirmation du texte. Le document en question n'est jamais remis par lui à son destinataire sans explication. Il l'accompagne d'un commentaire oral. Et c'est ce commentaire qui en fixe la portée, qui le place dans la lumière la plus favorable, qui le rend vivant. De même la démarche diplomatique n'est jamais la simple récitation d'une leçon. L'ambassadeur l'adapte au moment, à l'atmosphère, à la psychologie de son interlocuteur, aux réactions qu'il en prévoit. Il en développe les raisons. Il la justifie par les arguments les mieux choisis. Il dirige la conversation qu'elle provoque vers la fin souhaitée. C'est là qu'entrent en jeu, non seulement son intelligence, les ressources de son esprit, son habileté, sa souplesse, sa fermeté et, surtout, son expérience, mais encore la sympathie qu'il s'est acquise, le crédit qu'il s'est assuré, et, si l'on peut dire, le coefficient personnel qui s'at-

tache à lui et qui, souvent, décide du succès, ou de l'insuccès.

L'entretien diplomatique, qui est la raison d'être et la base de son métier, est aussi, pour lui, une épreuve singulièrement délicate. Si l'interlocuteur qu'il trouve en face de lui est son ami et son allié, la difficulté est mince. Encore faut-il que l'aisance, le laisser-aller qui président à l'échange de vues, s'accompagnent de prudence et de maîtrise de soi. Un mot trop vite dit risque d'avoir des répercussions fâcheuses. A fortiori, si l'interlocuteur est un adversaire, animé d'intentions hostiles. En ce cas, comme nous l'avons déjà indiqué, la conversation est hérissée d'écueils. Une maladresse suffit à tout gâter. Chacun des deux participants se surveille, en surveillant l'autre ; et pourtant, ils s'efforcent tous deux de ne pas donner l'impression de la contrainte. Sous les dehors d'une parfaite courtoisie, chacun d'eux attend que l'antagoniste se découvre, avant de se découvrir lui-même. Il s'avance à tâtons, attentif à l'avantage qu'il pourra s'assurer sur la partie adverse. C'est une escrime raffinée. L'essentiel de la pensée qui s'exprime ne se révèle souvent que dans une incidente, apparemment sans importance. La nuance, le sous-entendu, le demi-mot ont, en l'espèce, leur pleine valeur. Et tout en parlant et en écoutant, l'ambassadeur s'applique à enregistrer dans sa mémoire la suite des questions et des réponses. Car, de retour chez lui, il aura à fixer par écrit le dialogue, à en reproduire la physionomie exacte, l'image fidèle, une image qu'il ne retouchera pas après coup, pour y embellir son propre rôle ; il devra en dégager nettement et en commenter clairement le résultat. A la même heure, l'interlocuteur en fait autant. Lorsqu'il est possible de comparer les rapports ainsi établis de part et d'autre, on est parfois étonné de constater leur complète discordance, même si, des deux côtés, la bonne foi a été égale. De la bouche à l'oreille et de l'oreille au cerveau, le chemin est si long et si plein de détours ! De toute façon, l'art de la conversation diplomatique n'est pas de ceux qui s'enseignent et qui s'enferment en quelques recettes et formules. L'usage le développe et le perfectionne. Mais il suppose, à l'origine, des dons, un talent spécial, qui ne sont pas communs. A le pratiquer, on acquiert, peu à peu, un capital de connaissances et d'expérience qui n'est pas négligeable. C'est pourquoi on souhaiterait qu'il y fût fait appel plus fréquemment d'une et manière plus systématique, que, notamment, le Ministre des Affaires étrangères réunît régulièrement autour de lui et des chefs de l'Administration centrale, les principaux de ses ambassadeurs, en une sorte de Conseil diplomatique.

A pareille confrontation, les uns et les autres ne pourraient que gagner. L'occasion obligerait à approfondir l'idée d'ensemble, la pensée qui doit animer une politique, digne de ce nom, à s'élever au-dessus de la simple expédition des affaires courantes, dont on se contente trop souvent, à définir non seulement les buts immédiats, mais les fins plus lointaines que l'on se propose d'atteindre. De telles rencontres périodiques tiendraient lieu de ces instructions générales, dont la tradition s'est à peu près perdue, et, en éclairant chacun sur le sens de sa mission, établirait entre tous une harmonie d'action, qui n'est pas toujours réalisée.

Le rôle des ambassadeurs s'est amoindri avec le temps. Ne remarque-t-on pas, cependant, que, lorsque les Ministres des Affaires étrangères ont perdu leur latin, lorsque les Conférences à grand spectacle ont échoué, c'est sur les ambassadeurs que l'on se décharge du problème ; c'est à eux, comme aux seuls qui soient encore capables d'y réussir, que l'on remet le soin de le résoudre ; c'est à « la voie diplomatique » que l'on revient, quand les autres ont abouti à une impasse.

*
* *

Des fonctions qui incombent à l'ambassadeur, il en est une encore qui ne lui est pas disputée, c'est sa fonction de représentation. Elle ne prête ni à controverse, ni à longues explications. Il va de soi que l'ambassadeur ne saurait oublier à aucun moment qu'il représente la France devant l'étranger. Il a donc le devoir de s'efforcer d'en donner, à tous les égards, l'idée la plus favorable. Sa maison doit se distinguer, non par un luxe tapageur, mais par le bon goût et les bonnes manières qui y règnent. Son salon doit être vivant et intéressant pour tous ceux qui s'y rencontrent et s'y trouvent à l'aise dans une atmosphère exempte de toute affectation et de tout snobisme.

Sa table, irréprochable et largement ouverte, doit accueillir non seulement le monde officiel et les diplomates, mais les personnalités marquantes dans toutes les branches d'activité du pays de sa résidence, mêlées à ses propres compatriotes, ceux de la colonie fixe, installée sur place, et ceux de la théorie sans cesse renouvelée des voyageurs et visiteurs de passage, critiques volontiers acides et enclins au dénigrement. Pendant plusieurs siècles, la France a été le professeur de bon ton de l'Europe et du monde. Ce privilège lui reste acquis, du moins en partie. Il lui appartient de le défendre. L'ambassade de France, à l'étranger, est, de toutes, la plus observée,

la plus guettée, celle dont on parle le plus. Il s'agit de faire en sorte que l'on n'en parle qu'avec louange. A cet égard, l'ambassadrice est pour son mari une auxiliaire précieuse. C'est d'elle, de sa bonne grâce, de sa simplicité, de son affabilité, plus encore que de lui, c'est du caractère parfaitement digne de la vie de famille dont ils offrent le tableau, que dépendent, en définitive, les jugements qui, à travers eux, portent sur leur pays.

Dira-t-on, après cela, que le métier d'ambassadeur est un métier d'oisif, un métier d'agrément? C'est, en réalité, un métier dur, absorbant, épuisant pour les nerfs et qui ne laisse à qui l'exerce que bien peu d'heures de détente et de répit.

S'imagine-t-on ce qu'est la journée d'un ambassadeur?

Le matin, dès son lever, il parcourt les principaux journaux du pays où il est en poste, afin de s'instruire par lui-même des événements les plus récents et des réactions de l'opinion en face d'eux. Vers dix heures, il tient rapport. Il rassemble autour de lui ses collaborateurs immédiats et les chefs des services adjoints à son ambassade. A cette seule condition, ceux-ci formeront une équipe cohérente, solidaire, consciente de la tâche à laquelle elle s'applique et de son importance; et les jeunes agents, rapprochés des anciens, se sentiront soutenus dans leur curiosité et flattés dans leur zèle, parce qu'il n'y aura pas de secrets dont ils soient exclus.

L'ambassadeur commente les questions du jour. Il questionne; il recueille les avis ou les renseignements que les uns ou les autres peuvent apporter. Il parcourt le courrier, les télégrammes, les dépêches, arrivés depuis la veille, ou dans la nuit. Il arrête les termes de l'analyse de presse qui sera téléphonée. Il distribue à chacun sa tâche, les notes, les démarches, qui devront être préparées.

Puis, il se retire dans son cabinet et rédige les télégrammes qu'il estime urgents et qui seront aussitôt chiffrés et expédiés.

Il convient, à ce propos, de signaler l'intérêt qui s'attache au problème du chiffre. Les méthodes de déchiffrement ont fait beaucoup plus de progrès que les méthodes de chiffrement. On peut affirmer, aujourd'hui, que tout chiffre, ou surchiffre, qui est employé plus de quelques fois, est, automatiquement, déchiffré, et ne présente plus aucune garantie. Seul, est valable le chiffre qui ne sert qu'une fois. Pour obtenir le nombre de combinaisons nécessaires, il faut recourir à la machine à chiffrer, dont il existe, d'ailleurs, plusieurs types et qui est, en plusieurs pays, d'un usage courant. Avant la guerre de 1939, nous avions fini par le comprendre. Mais les péripéties de la guerre nous ont privés de ces machines

fabriquées chez nous. Dès lors, nous sommes revenus aux anciens errements. Mais nous serions gravement fautifs d'y persévérer et de ne pas abandonner, au plus tôt, au profit des méthodes modernes, un système périmé.

Vers onze heures, l'ambassadeur reçoit, ou va, lui-même, en visite, chez tel ou tel de ses collègues, ou au Ministère des Affaires étrangères. Il y accomplit les démarches dont on l'a chargé. Il s'entretient avec le Ministre, ou le Secrétaire d'État, ou l'un des hauts fonctionnaires du ministère, selon l'objet qu'il poursuit.

Après le déjeuner, où il a généralement des invités, il rédige, sous forme de télégramme ou de dépêche, le compte-rendu de sa démarche et de sa conversation de la matinée. Il reçoit ou rend de nouvelles visites. Il étudie les documents variés et abondants que lui a apportés la dernière *valise*, et qui l'informent, souvent à retardement, du travail des autres postes. Il y ajoute les livres et publications indigènes les plus frappantes. Il travaille aux dépêches qu'il écrira lui-même et qui seront confiées à la prochaine valise hebdomadaire. Il revoit et corrige celles dont il a remis le soin à ses collaborateurs. Enfin, il examine et signe le courrier, où sont traitées les mille et une affaires de tous ordres, auxquelles donnent lieu les relations de pays à pays.

Le soir, il est invité au dehors, ou il a, de nouveau, des hôtes chez lui. Il n'est presque jamais seul avec les siens. Il n'est presque jamais libre avant minuit.

Dans les détails de son action quotidienne, rien n'est indifférent, rien n'est secondaire. Tout l'incite à s'employer, à se dépenser sans réserve, s'il veut que son crédit se fortifie, que son influence s'affirme et que son rayonnement se fasse sentir, pour le bien de la cause qu'il sert.

On se plaît, parfois, à opposer les ambassadeurs qui viennent de la « Carrière », à ceux qui ont été recrutés en dehors. Ce n'est pas le vrai problème. La seule chose qui importe, c'est de choisir comme ambassadeurs des hommes qui aient une valeur humaine, une personnalité forte et quelques-unes, sinon l'ensemble, des qualités que leur attribue Harold Nicolson. Pour ceux-là, même s'il n'est plus ce qu'il était autrefois, le métier d'ambassadeur demeure un beau, un passionnant métier.

S'il en était autrement, d'ailleurs, y aurait-il encore tant de gens pour en faire le point de mire de leur ambition?

ANDRÉ FRANÇOIS-PONCET

LES PÉLERINAGES EN ORIENT DES GALLO-ROMAINS

Dès le IVe siècle, après le triomphe de l'Église, d'innombrables Gallo-Romains se rendirent en Terre Sainte. Ces pélerinages en Orient ont, pour l'historien de l'Art, un très vif intérêt. Tous ces voyageurs, en effet, parmi lesquels se rencontraient des évêques et des chefs d'ordre monastique admiraient en Palestine, en Syrie et en Asie Mineure, des monuments et des œuvres d'art qu'ils s'efforçaient d'imiter à leur retour. Nous connaissons assez bien leur itinéraire, car il s'est conservé plusieurs récits de ces voyages, dont le plus pittoresque est celui d'une religieuse de la région des Pyrénées nommée Ætheria.

On partait d'ordinaire de Marseille ou de Narbonne pour aborder à Carthage. On y vénérait les reliques de l'héroïque évêque saint Cyprien, et l'on se rendait, comme dans un sanctuaire, à l'amphithéâtre qui est encore debout aujourd'hui, où fut martyrisée sainte Perpétue.

Abordant à Alexandrie, les pélerins allaient prier au tombeau de saint Marc, l'apôtre de l'Égypte, puis ils se dirigeaient du côté de l'Occident vers les déserts de Scéte et de Nitrie. Ils venaient s'y entretenir avec les anachorètes, dont les paroles semblaient autant d'oracles, car quelques-uns d'entre eux étaient considéres comme des saints. Ils se dirigeaient ensuite vers la Haute-Égypte ; ils y admiraient les grands monastères où d'innombrables moines s'efforçaient de s'élever à la vie parfaite en observant la règle de saint Pakhôme.

Les pélerins ne s'attardaient pas très longtemps en Égypte, et c'était au Sinaï que commençait vraiment pour eux la Terre Sainte. C'est là qu'ils rencontraient pour la première fois le Dieu de la Genèse, car « c'était là, comme dit Ætheria que Sa Majesté était descendue ». Au pied de la montagne sainte s'élevait un vaste couvent entouré de murs, comme une forteresse, où le voyageur était accueilli. On lui montrait dans le jardin du monastère les antiques racines du buisson ardent, d'où était né un buisson nouveau. C'est dans la prairie, près de la source où Moïse faisait boire ses brebis que Dieu s'était manifesté au milieu des flammes ;

mais c'est au sommet de la montagne qu'il lui avait donné les tables de la Loi. Rien n'était plus rude que l'ascension de ce gigantesque roc, mais rien n'était plus splendide que les vastes horizons qu'on découvrait du sommet. La vue était immense et d'une grandeur religieuse.

Au couchant s'étendait l'Égypte où avait vécu Jésus ; au levant s'apercevait l'Arabie où Job, l'interlocuteur de Dieu, avait son tombeau ; au midi, la mer Rouge traversée par les Hébreux ; du côté du Nord, bien loin au delà du désert, commençait la Palestine, le pays prédestiné où Dieu avait parlé aux hommes. A la cîme du Sinaï, à l'endroit où Dieu était apparu une petite église avait été dédiée à Moïse ; un peu plus loin sur un sommet et un peu moins haut, qu'on appelait l'Horeb, s'élevait une chapelle, consacrée à Élie, dans le voisinage de la grotte où le prophète était venu chercher un refuge pour échapper à la persécution d'Achab. Ce rapprochement de Moïse et d'Élie sur le Sinaï, que la *Peregrinatio Ætheriæ* me fit connaître, m'expliqua pourquoi la mosaïque de l'église du monastère qui existe encore et qui date du temps de Justinien était consacrée à la Transfiguration. Il m'avait toujours paru singulier qu'un sujet qui convenait à l'église du Thabor eût été choisi pour décorer l'église du Sinaï. C'est que j'ignorais alors qu'Élie, après Moïse, avait laissé son souvenir sur la Montagne sainte. Or, dans la scène de la Transfiguration, on le sait, Jésus apparaît entre Moïse et Élie. La mosaïque du monastère unissait donc les deux grandes figures du Sinaï dans l'éclat de l'auréole divine.

Quelques voyageurs intrépides, en quittant le Sinaï, descendaient jusqu'à la mer Rouge. Là aussi s'élevait une chapelle à l'endroit où les Hébreux avaient vu les flots s'ouvrir devant eux ; dans la mer on apercevait quelques blocs de marbre qui étaient, disait-on, les restes pétrifiés du char et des armes du Pharaon. Non loin de là s'ouvrait le port de Clisma où abordaient en Égypte les richesses de l'Inde.

***

L'Égypte et le Sinaï préparaient le chrétien aux profondes émotions de la Palestine. Aucun pays ne ressemblait à celui-là. Chaque montagne, chaque plaine, chaque village éveillait un souvenir de l'Ancien ou du Nouveau Testament et partout se manifestait la présence de Dieu. C'est ainsi que le voyageur abordant à Joppé, en venant d'Alexandrie, apprenait qu'il débarquait à l'endroit même où le monstre marin avait rejeté Jonas. Jérusalem n'était pas très éloignée de Joppé ; en entrant dans la ville sainte le pélerin s'agenouillait et baisait le sol sacré. Sa première visite était pour le Golgotha où Constantin avait fait construire des édifices magnifiques. Sur une vaste esplanade entourée de portiques s'élevait d'un côté la rotonde du Saint-Sépulcre, de l'autre l'église du *Martyrium* ; entre les deux se dressait une grande croix d'or et de pierreries à l'endroit même où Jésus avait été crucifié. Le Saint-Sépulcre qu'on

appelait *l'Anastasis* (la Résurrection) avait la forme circulaire des édifices funéraires, mais c'était un monument triomphal puisque le tombeau était vide et « n'aurait rien à rendre au dernier jour ». Le saint tombeau était sous un baldaquin, le *Tugurium*, supporté par des colonnes et surmonté d'une croix. L'or brillait de toute part et la pierre roulée par l'ange était elle-même ornée d'or et de pierres précieuses. Le *Martyrium* était une grande basilique dont les bas-côtés étaient surmontés de tribunes. Constantin avait voulu que rien dans son empire ne lui fut comparable ; on n'y voyait que marbre, or et pierreries, voiles de soie. Le nombre et la richesse des candélabres et des lampes étonnaient l'imagination. L'autel était entouré de douze colonnes en l'honneur des douze apôtres. Cette magnificence convenait à une église qui contenait la vraie croix. Les fidèles pouvaient la vénérer à certains jours, mais ils étaient attentivement surveillés, car quelques-uns avaient réussi en y déposant un baiser à en enlever quelques parcelles avec les dents. Le titulus de la croix, la lance, l'éponge, le roseau, le calice d'onyx de la Cène, dont le moyen âge devait faire le saint Graal, se conservaient également dans le *Martyrium*. On y voyait aussi la croix des deux larrons.

La Croix d'or du Golgotha, qui fut la première glorification de la Croix, que les chrétiens n'avaient pas encore osé représenter, dominait l'autel où Abraham préfigurant le grand sacrifice voulut immoler Isaac. On assurait que c'était avec la terre où s'enfonçait la Croix que Dieu avait formé le premier homme, de sorte que le sang du Nouvel Adam avait ruisselé sur le limon qui avait formé l'Ancien. Ces mystérieuses consonances ouvraient de vastes perspectives à la pensée des fidèles qui croyaient entrer dans le secret de Dieu. Bientôt la Croix, elle-même, fut mise en rapport avec l'univers. On assurait qu'elle s'élevait au point central de la terre, qui était elle-même au centre du monde, de sorte que les planètes et les étoiles accomplissaient autour d'elle leur révolution.

Telle était l'esplanade de Jérusalem cadre des cérémonies liturgiques que nous décrit Æthéria.

Mais il y avait d'autres églises dans la ville sainte. Un des sanctuaires les plus vénérés était la salle du Cénacle, au mont Sion, qu'on appelait la mère de toutes les églises. L'évêque français Arculfe, au début du VIIIe siècle, nous en a laissé un dessin. Au fond, à gauche, est indiqué l'endroit où Jésus-Christ célébra la Cène ; à droite, celui où le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres ; près de l'entrée, l'angle où mourut la Vierge, entourée du Collège apostolique ; au milieu de la salle se dressait la colonne de la flagellation, qu'on y avait transportée. Les pélerins ne pouvaient oublier ce lieu si riche en grands souvenirs : nous en trouverons la preuve en étudiant le décor de la basilique de Saint-Martin de Tours où la grande salle de Sion avait été représentée.

Après le Sépulcre, le Martyrium et le Cénacle de Sion, l'église la plus vénérée de Jérusalem était celle du mont des Oliviers. Elle s'élevait à l'endroit même où avait eu lieu l'Ascension. Arculfe a donné un plan

exact de l'intérieur ; trois portiques circulaires y formaient trois nefs concentriques. La coupole qui en couvrait la partie centrale n'avait pas été fermée et permettait de voir le ciel où le Christ s'était élevé. Au centre du pavement une balustrade circulaire de bronze laissait apercevoir dans le sous-sol l'empreinte des pieds du Sauveur. Des lampes y projetaient jour et nuit leur lumière. A la fête de l'Ascension, ces lampes étaient si nombreuses et leur lumière si éclatante que la nuit l'église, vue de loin, semblait en flammes.

Si Arculfe a donné un plan fidèle de l'intérieur de l'église, sur sa forme extérieure sa mémoire l'a trahi. Il la croyait circulaire, mais les fouilles ont prouvé qu'elle était polygonale. Il en existe d'ailleurs une reproduction fidèle qui date du IVe siècle. On la voit à Rome dans la mosaïque de l'église Sainte-Pudentienne. On la reconnaît à sa toiture ouverte à son sommet ; or, l'artiste a parfaitement indiqué la forme polygonale de l'édifice. Cette église de l'Ascension située non loin de la main gauche du Christ fait pendant à l'église du Saint-Sépulcre s'élevant non loin de la main droite. Cette fois l'édifice apparaît nettement circulaire comme il l'était dans la réalité.

Non loin de l'église de l'Ascension se voyait Eleona, sanctuaire commémoratif élevé à l'endroit où Jésus s'entretenait avec ses disciples et leur avait enseigné le *Pater Noster*.

Dans les premiers siècles on ne suivait pas encore ce qu'on appelait au XIIIe siècle la voie douloureuse ou le chemin de la croix ; on n'en avait pas marqué toutes les stations, comme firent plus tard les Franciscains. De bonne heure pourtant, des églises indiquèrent la place de quelques épisodes de la Passion : c'est ainsi qu'on en voyait une à l'endroit du reniement de saint Pierre et une autre sur l'emplacement du prétoire où Jésus-Christ fut flagellé. On y admirait un portrait du Sauveur, fait, disait-on, d'après nature dont le visage rayonnait de beauté. Sur une dalle les pieds du Sauveur avaient, là aussi, laissé leur empreinte.

Après avoir passé quelques jours à Jérusalem, le voyageur se rendait à Bethléem. On y voyait la grotte où Jésus était né, magnifiquement décorée de marbre et d'or et dans la grotte le berceau qui ne fut transporté à Rome qu'au temps de l'invasion arabe. Constantin éleva, au-dessus, la belle basilique qui existe encore aujourd'hui, mais retouchée par Justinien. Des fouilles faites il y a quelques années, nous ont révélé une particularité curieuse. Il y eut, à l'origine, en avant du chœur, une vaste ouverture polygonale, qui permettait d'apercevoir la crèche, dans le sous-sol.

Près de Bethléem, d'autres églises rappelaient des épisodes de la Nativité ou de la fuite en Égypte. Dans l'une d'elles on voyait le tombeau des trois bergers qui, les premiers, vinrent adorer l'Enfant ; ils étaient ensevelis près de la tour de Gader où l'Ange leur était apparu dans une éblouissante lumière. Un autre sanctuaire contenait les restes des Saints Innocents, immolés sur l'ordre d'Hérode. Une source où la Vierge s'était désal-

térée pendant qu'elle fuyait avec l'Enfant et saint Joseph devant les meurtriers, avait été enfermée dans une basilique.

C'est dans la région de Bethléem que se rencontraient quelques-uns des plus antiques souvenirs du peuple hébreu. David avait son tombeau près de Béthléem. Il occupait le centre d'une église élevée en l'honneur du roi-prophète. Si le pélerin allait jusqu'à Hébron, il remontait non seulement jusqu'aux origines du peuple élu de Dieu, mais jusqu'aux origines du monde. Hébron passait pour la ville la plus antique de la terre et c'est non loin des murs ruinés de la première des villes que reposait Adam, le premier des hommes. Celui que Dieu avait façonné avec la terre avait été enseveli à même la terre, car étant « poussière » il devait retourner à la « poussière ». Non loin de lui, mais dans des tombeaux de pierre, étaient ensevelis les pères de la race juive : Abraham, Isaac et Jacob ainsi que Sarah, Rebecca et Lia. Quant à Rachel, Jacob lui avait élevé un tombeau près de la route de Bethléem à Hébron et l'avait surmonté d'une pyramide. Sur la colline de Mambré, voisine d'Hébron, s'élevait une grande basilique à l'endroit même où Abraham avait accueilli les trois anges. Elle contenait le chêne antique sous lequel les trois envoyés du ciel avaient pris leur repas. Ce chêne, mort depuis longtemps était devenu une relique dont on détachait des parcelles. C'est un curieux phénomène que celui de ces églises de la Terre Sainte élevées autour d'un tombeau, d'une source, d'une empreinte, d'un arbre sacré. Aux exemples que nous avons donnés, d'autres encore viendront s'ajouter.

Revenu à Jérusalem, le pélerin se dirigeait du côté du nord, vers la Samarie et la Galilée. A peine sorti des murs de la ville sainte il rencontrait une église sur la route de Bethanie, à l'endroit où Marthe et Marie, sœurs de Lazare s'étaient agenouillées au pied de Jésus-Christ qui venait ressusciter leur frère. Le tombeau de Lazare qui était près des portes du village avait été enfermé dans une église. La route qui descendait à Jéricho traversait une contrée infertile, chaotique et dangereuse. C'est là que les bons Samaritains de la parabole avaient rencontré le voyageur dépouillé et maltraité par les brigands. Jéricho, la ville des palmes, annonçait une région célèbre où les souvenirs de l'Ancien Testament s'unissaient à ceux de l'Évangile. C'est là que Josué, entrant dans la Terre Promise, avait traversé le fleuve. On voyait encore à Jéricho la maison où la courtisane Raab avait accueilli les explorateurs qu'il avait envoyés à la découverte. Cette antique maison était bien connue des pélerins, car on en avait fait une hôtellerie où ils étaient reçus. Une église voisine conservait les douze pierres que les Israélites avaient retirées du Jourdain pour symboliser les douze tribus. On montrait non loin de là, le champ que le Sauveur lui-même avait ensemencé et qui depuis était resté merveilleusement fertile. Au bord de la route était l'arbre sur lequel Zachée était monté pour apercevoir Jésus au passage. Il avait été comme le chêne de Mambré, enfermé dans une église ouverte par le haut pour laisser un passage à ses branches. Le lieu où le Christ avait été baptisé n'était

pas très éloigné de Jéricho. On en avait marqué la place dans le Jourdain par une colonne de marbre surmontée d'une croix de fer. Sur la rive s'élevait une église dédiée à saint Jean-Baptiste et près d'elle un petit oratoire qui marquait la place où le Christ avait déposé ses vêtements avant le baptême. C'est du haut de la colline voisine qu'Élie avait été enlevé au ciel sur un char de feu. On suivait parfois le cours du Jourdain jusqu'à la mer Morte pour contempler le grand lac et sur ses bords la place des cités maudites Sodome et Gomorrhe. Ses eaux lourdes et son odeur sulfureuse ne retenaient pas longtemps le voyageur. Au retour il découvrait le mont Nebo où Moïse avant de mourir avait aperçu la Terre Promise ; quelques pélerins allaient jusque-là.

Avant d'entrer dans la Samarie, on aimait à s'arrêter à Emmaüs où Jésus ressuscité s'était fait reconnaître aux deux disciples au moment où il avait rompu le pain. Une église, dont les ruines existent encore fut élevée sur l'emplacement de l'hôtellerie. Il y avait peu de souvenirs en Samarie, terre hérétique qui eut longtemps sur le mont Garizim un temple rival de celui de Jérusalem. Jésus cependant n'avait pas dédaigné ces infidèles et un des lieux sacrés de la Palestine était le puits où le Christ s'était entretenu avec la Samaritaine. C'est là qu'il lui avait révélé qu'il était le Messie et qu'il faisait jaillir dans les âmes une source qui ne tarissait pas comme celles de la terre. Le puits creusé par Jacob et sanctifié par le Christ avait été enfermé au centre d'une grande église à une seule nef qui avait la forme d'une croix aux quatre branches égales, tournées vers les quatre points cardinaux. Arculfe, dans sa relation nous en a laissé le dessin.

La Galilée avec ses collines couvertes de vignes, ses plaines bien cultivées, ses prairies, son lac de Genesareth était la plus belle région de la Palestine. « C'est un vrai Paradis », écrit un pélerin au VIe siècle. C'était le vrai pays de l'Évangile, le pays des paraboles où se respire l'odeur des champs.

Nazareth était une des principales villes de la Galilée, son nom voulait dire fleur et on l'appelait la fleur de la Palestine. Elle était la ville de la Vierge. Le voyageur qui la visitait était frappé de la beauté des jeunes filles et on lui apprenait que c'était un don que la Mère du Sauveur leur avait fait. Il y avait à Nazareth deux églises ; l'une avait remplacé la maison où avait vécu la Sainte Famille et où le Christ avait grandi.

Le Thabor n'était pas très éloigné. La montagne dont les flancs étaient boisés se terminait par la vaste prairie où avait eu lieu la Transfiguration. Trois églises y avaient été élevées pour accomplir le vœu de saint Pierre qui avait dit, en contemplant le Christ entre Moïse et Elie : « *Faciamus tria tabernacula* ». L'art perpétua longtemps le souvenir de ces trois églises. On les trouve encore reproduites par les artistes de l'âge roman en Languedoc et en Auvergne, dans la scène de la Transfiguration. Un chapiteau de la Daurade, à Toulouse, et un chapiteau de l'église Saint-Nectaire représentent la Transfiguration avec les trois églises.

Sur la prairie où Jésus avait nourri ses cinq mille auditeurs avec cinq pains et deux poissons, une église avait été érigée de bonne heure, mais il était des paysages où on n'avait élevé aucun monument commémoratif, afin de les laisser tels qu'ils étaient au temps du Christ. Tous ces bords du lac de Genesareth apparaissaient comme un vaste sanctuaire fait pour être contemplé en relisant l'Évangile.

Le Jourdain, qui traversait le lac, éveillait la curiosité des voyageurs qui apercevaient au loin le Liban et le mont Hermon, couvert de neige d'où descendait le fleuve. Ils allaient souvent jusqu'à l'endroit où, disait-on, le Jor et le Dan en se réunissant donnaient leurs noms au Jourdain. C'est près de là, à Panéas, que la femme guérie d'un flux du sang par Jésus-Christ, lui avait élevé une statue.

***

Telles étaient les principales stations des pélerins de la Terre Sainte. Il est regrettable qu'ils aient si rarement décrit les églises dont ils nous parlent et qu'ils n'aient presque jamais fait mention des magnifiques mosaïques qui les décoraient. Les ampoules de Monza et de Bobbio nous permettent heureusement de nous en faire quelque idée. Ces fameuses ampoules d'argent, dont plusieurs furent offertes à Théodolinde, reine des Lombards, vers 600, contenaient un peu d'huile des lampes qui brûlaient dans les sanctuaires de la Terre Sainte. On a reconnu depuis longtemps que les scènes évangéliques qui décoraient les ampoules représentaient les mosaïques des basiliques palestiniennes. Les détails n'en ont pas été reproduits avec une fidélité scrupuleuse car deux ampoules, consacrées au même sujet, offrent parfois des variantes mais les grandes lignes restent immuables. Quelques-unes de ces mosaïques remontaient au temps de Constantin, d'autres étaient l'œuvre des siècles suivants, mais il est certain qu'avant 600, tout était terminé.

Nous savons par des témoignages anciens que l'Adoration des Mages vêtus du costume persan, décorait la façade de l'église de Bethléem, et que, l'Annonciation, ainsi que la Visitation, ornaient une des églises de Nazareth. On peut localiser, avec beaucoup de vraisemblance les autres scènes des ampoules. Il est probable que la scène de la Nativité se voyait dans la grotte de Bethléem, le baptême de Jésus-Christ dans l'église des bords du Jourdain ; les trois croix, sur le Calvaire, dans le Martyrium ; la visite des saintes femmes au tombeau dans la Rotonde du Saint-Sépulcre ; l'Ascension dans l'église du mont des Oliviers ; la Descente du Saint-Esprit au Cénacle du Mont-Sion.

Ces mosaïques ont une importance capitale, car elles ont une influence profonde sur l'art chrétien. Les deux grandes cités, Alexandrie et Antioche contribuèrent, elles aussi, dans une certaine mesure, à cette création de l'iconographie religieuse et on en retrouve assez souvent les traces.

Mais c'est l'art de Jérusalem qui l'a emporté ; on le reconnaît en France jusqu'à la fin de l'âge roman.

Cet art de Jérusalem, né au pays de l'Évangile, eut un accent de vérité. Le Christ ne fut pas représenté, comme dans les villes hellénistiques, sous l'aspect d'un adolescent imberbe, mais comme un Syrien, d'un aspect viril, aux cheveux longs et à la barbe noire. La Vierge ne fut pas une jeune Grecque, coiffée à la mode d'Alexandrie et portant des boucles d'oreilles, ce fut une jeune fille de Jérusalem pudiquement enveloppée dans la *maphorion*, le long voile des Syriennes. L'art de Jérusalem fut un art commémoratif, il était destiné à rappeler à d'innombrables génération de pélerins, les événements de l'Évangile, à l'endroit même où ils s'étaient passés. Ils retrouvaient dans les mosaïques ce qu'ils voyaient dans les églises : la mosaïque de la Nativité leur montrait la Vierge couchée près de l'Enfant dans la grotte qu'ils venaient de visiter et la mosaïque du Saint-Sépulcre leur remettait sous les yeux le *Tugurium* qui entourait le tombeau du Christ. Il est des détails qui n'apparaissent pas sur les petites ampoules de Monza où la place fait défaut, mais que les mosaïques offraient probablement, car, on les retrouve dans les anciens manuscrits orientaux qui s'inspiraient de ces mosaïques. Dans la scène de l'Annonce aux bergers figurait la tour de Gader d'où l'ange leur avait appris la bonne nouvelle et dans la scène du Baptême, la colonne surmontée d'une croix qui surgissait du fleuve pour indiquer aux pélerins la place du Christ.

Cet art de la Palestine, si voisin de la réalité est en même temps d'une incomparable grandeur. Dans la scène de l'Ascension, Jésus-Christ monte au ciel assis dans une auréole porté par les Anges ; au-dessous les apôtres forment deux groupes symétriques séparés par la Vierge en orante. On commence à sentir dans les scènes hiératiques le travail de la pensée théologique. Sur la rive du Jourdain, un ange, les mains voilées par respect, assiste à la scène du baptême et unit le ciel et la terre. Mais la figure la plus mystérieusement grande est celle de la Vierge. Assise de face sur un trône et tenant l'enfant au milieu de sa poitrine, elle a les Mages à sa droite, les bergers à sa gauche et jamais souveraine n'eut plus de majesté. Nous voyons naître ici le magnifique type de la Vierge reine que nous retrouvons pendant des siècles et auquel l'art français donnera tant de grandeur. Cette vierge élevée si haut au-dessus de l'humanité n'a pu apparaître dans l'art qu'après 431, c'est-à-dire après le Concile d'Éphèse qui répondant à Nestorius la proclame, non pas Mère du Christ (Christotocos) comme le voulait l'hérétique, mais Mère de Dieu (Théotocos).

***

Le voyage en Orient laissait dans les âmes une impression profonde. Les pèlerins ne pouvaient oublier ce qu'ils avaient vu et il leur arrivait de demander à des artistes qui avaient, comme eux, parcouru la Pales-

tine, de reproduire telle œuvre d'art, tel souvenir de la route qui étaient restés gravés dans leur mémoire.

Donnons quelques exemples de ces œuvres commémoratives. Rome nous en fournit plusieurs. La belle mosaïque de Sainte-Pudentienne qui date de la fin du IVe siècle, représente Jésus-Christ, plein de noblesse et de douceur, assis sur un trône, au milieu de ses apôtres. Derrière lui s'élève, sur un rocher, une grande croix d'or dominant des monuments et un portique. Quels sont ces monuments? On a cru d'abord que c'étaient des édifices de Rome, mais bientôt on y reconnut ceux qui s'élevaient à Jérusalem, à droite et à gauche de la croix d'or du Golgotha : la rotonde de l'Anastasis et la basilique du Martyrium. Nous avons donc là un souvenir des monuments élevés par Constantin dans ce lieu sacré qui était devenu le plus vénérable de la terre.

Voici, au Musée du Latran un sarcophage qui s'orne des stations que rencontraient les pélerins sur la route de Jéricho à Jérusalem. Les stations y sont toutes mais l'ordre n'en est pas parfait et il est évident que l'artiste avait pris quelques libertés avec les instructions qui lui avaient été données. Cet ordre est d'ailleurs facile à rétablir. C'est d'abord à Jéricho la rencontre de Jésus-Christ avec Zachée, monté sur le Sycomore. On a vu qu'une église avait été élevée autour de l'arbre à cet endroit. Puis c'est à la porte de la ville la guérison de deux aveugles. Vient ensuite la rencontre à Bethphagé de Jésus avec Marthe et Marie venant le supplier de ressusciter Lazare ; là aussi s'élevait une église que les pélerins visitaient. Devant la porte de Jérusalem, à la piscine de Bethsaida Jésus guérit le paralytique qui, depuis trente-huit ans, attendait de pouvoir se plonger le premier dans l'eau agitée par l'ange. Une grande église y fut construite que sainte Paula visita [1]. Enfin, Jésus, monté sur l'ânesse entre par la porte voisine de la piscine et la foule lui fait un accueil triomphal. Deux portes, celle de Jéricho et celle de Jérusalem marquent le commencement et la fin de la route des pélerins. Les mêmes scènes se retrouvent sur d'autres sarcophages répandus dans le monde chrétien. Ils formaient une famille qui dut être nombreuse ; il en reste un en Espagne à la cathédrale de Tarragone ; il y en eut en Gaule dont on a retrouvé les fragments dans la vallée du Rhône, et à Clermont ; il y en eut en Afrique comme le prouvent les restes conservés au musée d'Alger. Ces sarcophages témoignaient que le défunt en faisant un pélerinage aux Saints-Lieux, s'était assuré un titre à la miséricorde divine.

La porte de Sainte-Sabine rappelait, elle aussi, au visiteur les légendes et les monuments de l'Orient. Cette curieuse porte en bois de cyprès semble contemporaine de l'église et doit remonter au commencement du Ve siècle. Elle est malheureusement mutilée et plusieurs de ces bas-reliefs ont disparu. L'un d'eux représente près d'Élie, enlevé au ciel,

1. Voir M. Marcel Simon : Mélanges de l'École française de Rome TLV, année 1938.

sur un char de feu, des jeunes gens armés de haches. Il en est un qui semble épouvanté et qui se jette à terre en se voilant la face. Or, nous savons, par le récit d'un pélerin, qu'on montrait aux voyageurs, près de la vallée du Jourdain, l'endroit où Elie avait été enlevé au ciel et « Où les fils des prophètes perdirent leurs haches ». C'était là une de ces nombreuses légendes orales dont s'enchantaient les visiteurs de la Terre Sainte. Ce singulier épisode suppose chez l'ordonnateur de la porte, la connaissance de l'Orient. Un autre panneau nous montre une scène qui a semblé mystérieuse mais qui me paraît être simplement l'illustration du début de l'Évangile de saint Luc : Zacharie a vu dans le sanctuaire un ange lui annonçant qu'il aurait un fils et que ce fils s'appellerait Jean. Comme il s'est montré incrédule il est devenu muet. La foule attend Zacharie devant le temple et s'étonne qu'il y demeure si longtemps : « Quand il sortit, dit l'Évangile, il ne put parler et ils comprirent qu'il avait eu une vision. » La présence de l'Ange, debout à côté de Zacharie, rappelle cette vision. Mais ce qui fait l'intérêt, pour nous, de ce panneau c'est que le temple de Jésusalem, détruit par Titus, et dont l'architecture avait été depuis longtemps oubliée a été représenté sous l'aspect d'une église syrienne encadrée de deux tours. L'artiste connaissait donc la région d'Antioche où, comme nous le verrons bientôt, se rencontraient des églises de ce type que Rome ne connaissait pas.

Une autre scène d'un grand caractère emplit un des panneaux de la porte de Sainte-Sabine. Elle représente le Christ au ciel, debout dans une auréole. Sur la terre, une femme qui est sans doute l'Église personnifiée apparaît dans l'attitude de l'orante ; saint Pierre et saint Paul se tiennent à sa droite et à sa gauche et élèvent au-dessus de sa tête une étoile. Or, on a trouvé, il y a quelque temps en Italie, au monastère de Bobbio, des ampoules du VIe siècle, fort analogues aux fameuses ampoules de Monza. Comme elles, elles représentent les mosaïques de la Terre Sainte. Une de ces ampoules est décorée d'une scène qui offre, avec le panneau de sainte Sabine une surprenante analogie : Jésus-Christ assis dans une auréole apparait dans le ciel ; sur la terre une femme est debout dans l'attitude de l'orante, une étoile est au-dessus de sa tête et deux personnages se tiennent à sa droite et à sa gauche. La ressemblance avec le panneau de Sainte-Sabine serait complète si ces deux personnages étaient saint Pierre et saint Paul mais ils sont remplacés ici, par saint Jean et son père Zacharie. En Orient, l'Église a, à ses côtés, les premiers annonciateurs du Christ ; à Sainte-Sabine, elle a auprès d'elle les deux colonnes de l'Église romaine saint Pierre et saint Paul. Le modèle oriental a donc été retouché pour décorer une église de Rome. Ce modèle était suivant toutes les vraisemblances, la mosaïque d'une église de Terre Sainte.

Vers la fin du IVe siècle, une église qui s'élevait dans une ville, dont le nom ne nous a pas été transmis fut décorée d'une suite de peintures illustrant l'Ancien et le Nouveau Testament. On demanda au poète Prudence de composer quarante-neuf quatrains en vers hexamètres,

destinés à être inscrits au-dessous des quarante-neuf scènes représentées. Or, on rencontrait, à côté des grandes scènes de l'Écriture, des épisodes insignifiants ou si étranges, que leur présence dans ce rapide résumé des deux testaments semble, au premier abord, inexplicables. Mais tout s'éclaire si l'on admet que l'ordonnateur de l'œuvre revenait de Palestine ; car, comment expliquer autrement que l'on puisse rencontrer, à la suite de l'histoire des patriarches et de celle de Moïse, l'anecdote des fils des prophètes perdant leurs haches, dont nous venons de parler. Il n'est pas moins extraordinaire de voir la maison de la courtisane Raab, devenir le motif unique d'une fresque. On comprendra ce choix, si l'on se souvient que cette maison de Jéricho était, au ve siècle, une hôtellerie destinée aux pélerins. C'est de la même manière que s'explique la représentation des 12 pierres symboliques recueillies dans le Jourdain ; elles étaient conservées, comme nous l'avons dit, dans une église où elles furent vénérées par des générations de fidèles.

Les fresques consacrées au Nouveau Testament n'offrent guère de traits que l'Evangile ne suffise à expliquer. On y remarque cependant quelques singularités. Une fresque représentait un palais de Jérusalem, précédé d'une colonnade ; une des colonnes de ce portique était celle où Jésus-Christ avait été flagellé et on la montrait aux pélerins du temps de saint Jérôme. On leur montrait aussi dans l'église de Sion une pierre angulaire et c'est elle sans doute qui avait été représentée dans une autre fresque que décrit Prudence. On voit que les voyageurs qui revenaient de l'Orient quand ils embellissaient une église, restaient fidèles à leurs souvenirs.

On ne s'étonnera pas que Rome ait voulu retrouver la Palestine dans ses murs. L'impératrice Hélène à qui on attribuait la découverte de la vraie Croix, désira avoir un souvenir de la Terre Sainte dans son palais de Rome, le Sessorium, demeure peu éloignée de Saint-Jean de Latran. Elle avait apporté, disait-on, une relique de la vraie Croix et avait fait recouvrir le sol de ce sanctuaire avec de la terre de Jérusalem. Cette salle antique, dont les siècles ont beaucoup modifié l'aspect et le décor, se voit encore aujourd'hui en contre-bas de l'abside de l'église Sainte-Croix de Jérusalem. Le souvenir de la Terre Sainte était si étroitement uni à l'église qu'on l'appelait simplement : « Jérusalem ». Pendant la Semaine Sainte, c'est à cette Jérusalem romaine qu'on allait vénérer la Croix.

Si Jérusalem était à Sainte-Croix, Bethléem était à Sainte-Marie-Majeure. Dès le vi^e siècle, il est parlé d'une grotte de la Nativité, annexée à l'église de la Vierge ; c'était une imitation de celle de Bethléem et l'on y conservait quelques restes de la crèche, apportés d'Orient à l'époque de l'invasion arabe [1]. Pour que la ressemblance entre les deux grottes, fût parfaite, on avait imité à Rome le tombeau de saint Jérôme, qui avait

1. La grotte de Sainte-Marie Majeure a été refaite par Fontana au temps de Sixte-Quint ; les restes de la crèche y sont conservés dans un reliquaire.

été enseveli à Bethléem, à l'entrée même du lieu de la Nativité. L'analogie alla plus loin encore. Dès le VIe siècle on célébra, à minuit, la Messe de Noël à Sainte-Marie-Majeure, usage particulier à Bethléem qui avait frappé les pélerins.

Le baptistère de Saint-Jean de Latran rappelait, lui aussi, Jérusalem, car, à l'origine il fut considéré comme une figure du Saint-Sépulcre. Le baptême des cathécumènes n'y avait lieu qu'une fois par an, pendant la nuit du Samedi Saint, à l'heure où Jésus-Christ vainqueur de la mort, était sorti du tombeau. Le baptême était donc considéré comme une résurrection et le baptistère comme une image du Saint-Sépulcre.

Telle était la fascination que l'Orient exerçait sur l'Occident. Y eut-il en Gaule, des souvenirs de ce genre dans nos basiliques? Il est difficile de le dire puisqu'elles ont disparu avec leurs mosaïques et que les descriptions qui les concernent sont généralement brêves et peu précises. Il est cependant possible de citer un ou deux exemples de ces souvenirs du pélerinage de la Terre Sainte. Parmi les fresques ou les mosaïques qui décoraient la nef de la basilique de Saint-Martin à Tours, il en était une qui représentait la fameuse église du Mont Sion, à Jérusalem. L'inscription qui l'accompagnait était ainsi conçue : « La très sainte église qui est la mère de toutes les églises que les apôtres ont fondée, dans laquelle le Saint-Esprit est descendu sur eux, sous forme de langues de feu. C'est dans cette église qu'est placé le trône de l'apôtre Jacques et la colonne de la flagellation » Ainsi, on avait mis à la place d'honneur, dans la plus célèbre des églises de la Gaule, un souvenir du pélerinage de la Terre Sainte. Il y avait donc eu des rapports entre Saint-Martin de Tours et l'Orient.

Une reconnaissance des reliques, conservées depuis des siècles à la cathédrale de Sens a fait découvrir, il y a quelques années, douze éclats de pierre, enfermés dans une étoffe égyptienne du VIe siècle ou est racontée l'histoire de Joseph et de ses frères, à la cour du Pharaon. Une inscription sur parchemin, qui accompagne ces reliques, nous apprend que ces douze petits fragments provenaient « des douze pierres que portèrent les fils d'Israël ». On se souvient que, sur l'ordre de Josué, les douze pierres symboliques avaient été prises dans le Jourdain par les représentants des douze tribus et qu'elles se conservaient à Galgala, près de Jéricho, dans une basilique. Il paraît évident qu'un voyageur gallo-romain qui revenait de la Terre Sainte fit don d'une parcelle de ces reliques à l'église de Sens.

Voilà deux témoignages des rapports de la Gaule chrétienne et de la Palestine. Combien de souvenirs de ce genre ont dû disparaître avec les mosaïques, les fresques et les reliquaires de nos vieilles églises!

ÉMILE MÂLE,
de l'Académie Française.

DU COTÉ DE LA NUIT

A Jean Orieux

Cette année-là l'été fut très chaud. Aussi je restai six semaines dans les Alpes. Puis, mes vacances finies, je rentrai chez moi, à Marseille. J'y fus repris par le souci de mes travaux. Je n'aime pas la ville ; j'y habite par nécessité. Mes travaux m'y obligent ; j'en vis. Toutefois, je les ai réglés de façon à me réserver les avantages de quelque solitude. Elle me permet, dans le travail, une sorte de loisir austère ; elle y crée un domaine séparé, un espace intérieur parfaitement à moi, où je sens que je suis libre. Homme d'étude, cette liberté m'est chère. Mon goût si vif de la campagne qui, à la ville, me poursuit, y trouve quelque apaisement. Car, seul et libre, tout en travaillant, de donner des délassements à ma pensée, je me plais à y évoquer mes courses d'été dans les champs et les collines. Il m'en vient de la douceur. Elle me console du bruit que font, autour de moi, les hommes rassemblés par milliers dans cette ville qui tire sa vie de la mer. Par bonheur pour moi, car de cette mer je prends aussi les seuls plaisirs que je puisse goûter loin de la campagne. J'habite vers le port, très haut, dans une vieille maison. De là, par mes quatre fenêtres, je peux voir les voiliers à quai, le port étincelant, plus loin deux forts et un bout de mer ; et la moindre fumée qui monte au large se dessine aussitôt sur ma vitre sensible aux vents et à la lumière. J'ouvre au couchant. C'est de là que soufflent les vents qui tourmentent le plus la pensée et le cœur. La lumière y est large, basse ; elle s'attarde. C'est la lumière du voyage ;

elle invite au départ, et, pour le sédentaire, avant la nuit, ouvre au désir quelques lointains dont il fera ses songes. Il m'arrive parfois d'en recevoir les miens, autant pour le sommeil que pour la veille. Mais les songes venus de l'Occident ne laissent pas facilement l'âme en repos, lorsqu'ils s'évanouissent. Ils proposent d'autres mondes. Aussi je m'en défends ; car, moi, c'est ce monde que j'aime, ce monde plein, indubitable, sans confusion, où je mets ma pensée au net avec patience et où mes sentiments portent des noms familiers à mon âme. Je m'y sens en sécurité. Les autres mondes qui, voilés et toujours possibles, l'entourent, j'en connais les puissances dangereuses. Et ce récit — tout simple qu'il soit — je l'écris afin de définir et, s'il se peut, de conjurer l'éventuelle apparition, l'intrusion redoutée des visages secrets dont j'ai rencontré le regard inoubliable.

***

Pour moi, du moins. Car peut-être, pour la plupart de ceux qui me liront (s'il s'en trouve un jour), ces figures n'offriront rien que de normal ; ces événements, intérieurement douloureux, paraîtront simples. Tout est humain et humainement explicable dans cette modeste aventure. Et cependant à peine ai-je, pour la conter, touché à la pensée de la première phrase, que de lents glissements se forment derrière elle, et je sens que les sons qui doivent l'exprimer me suggèrent qu'elle est inexprimable. Je ne sais d'où me vient ce sentiment d'une présence sous un voile, présence qui double du côté de l'ombre tout ce que je dis au milieu de la plus pure lumière. Je raconte pourtant ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'ai fait ; et c'est ce que je n'ai pas vu, ni pu faire, ni pu entendre qui rôde obscurément derrière ma parole et en trouble la clarté. Imagination ? Il se peut et il est sage de le croire. Pourtant je ne le puis. Car d'ordinaire quand je parle je sais que j'abolis, par les mots, le silence qui m'entoure. Or ici, au-dessous de ces mots que je prononce et dont les sons, lorsque j'écris, parlent à mon oreille, un silence étrange subsiste. Je le perçois. Il ne révèle pas le vide, mais une présence voilée : celle des âmes qui se taisent. Leur nuit est pleine, et il y veille une ardente pensée ; c'est cette pensée qui trouble mon âme et quelquefois ma phrase. Je ne la connaîtrai jamais. Pourtant quelquefois il me semble qu'elle pénètre en moi et qu'elle devient ma propre pensée ; mais alors je ne puis me la dire à moi-même. La parole n'y suffit plus. Cette pensée relève du silence. Aussi hante-t-elle longtemps les sites de mon âme et laisse-t-elle en moi d'étranges souvenirs dont la nostalgie quelquefois me tourmente. Je la chasse difficilement. Mes meilleures conjurations, je les tire de ma vie simple et de mon travail.

Si je vis seul, j'ai quelques amis sans mystères. Mon travail exige des soins, de la précision, du bon sens et des connaissances sûres. Le jour, un vrai soleil entre par mes fenêtres. Le soir, j'aime une lampe calme.

C'est cette lampe qui m'éclaire, cette nuit. Puisse-t-elle sur ce récit

épandre sa clarté habituelle et ne point se troubler à l'apparition de ces Ombres — car ce ne sont plus que des Ombres — dont je vais évoquer, pour en conjurer l'obsession, le contour qui survit en moi, et peut-être en moi seul où rien n'a pu les abolir jusqu'à ce jour...

***

Je me rappelle qu'on touchait aux derniers jours de septembre. C'était un vendredi. Il avait plu la veille. Aussi l'air, vivement lavé, prenait-il ses couleurs, toutes fraîches de pluie, à une très pure lumière. Il était à peu près cinq heures du soir. L'eau du port, calme, reposait sous la pierre des quais et des maisons encore chaudes. Il y avait sous mes fenêtres un grand voilier de Norvège aux mâts blancs, à la coque de chêne peinte en bleu, qui débarquait paisiblement des bois du Nord. Le long de l'eau s'entassaient des planches humides, et une odeur de sapin frais, d'épicéa aromatique montait jusqu'à mes fenêtres. Elle me réjouissait. J'entendais des appels, le bruit des treuils, le déroulement des chaînes, le choc des roues sur le pavé et les trompes des trams, plus loin, joyeuses, cependant qu'au-dessus de l'Hôtel-Dieu, très haut, lentement s'empourprait un nuage immobile, allongé sur l'Ouest, dans l'attente d'une brise favorable. L'air et l'eau restaient si tranquilles que les petites barques de plaisance, attachées, par dizaines, côte à côte, ne remuaient pas. L'étendue liquide, nacrée, souffrait à peine quelques rides que traçait, en glissant sans bruit, un minuscule remorqueur à la cheminée rouge. Il y avait aussi, en face, ces grandes balancelles espagnoles qui font, depuis les Baléares, le transport des oranges. Déjà touchées par l'ombre, brunies par le soir, elles sommeillaient. L'algue et les coquillages épandaient leurs puissantes odeurs marines sur les éventaires des quais. Et à mesure que tombait le soir, ma chambre s'emplissait d'une buée sonore, d'une palpable humidité d'où la rumeur finissante des ports et les voix brouillées de la ville immense détachaient des parfums d'épices, des odeurs de sacs, des relents d'huiles, de laines lourdes et les émanations des carénages. Je regardais et j'écoutais, j'aspirais ces vapeurs épaisses. Repris par cette puissance de vie, j'oubliais l'heure, cependant qu'en face de moi toutes les lampes de la ville s'allumaient.

***

Ce n'est pas avec le dessein de peindre cette ville, son port, le soir, la nuit, pour mon plaisir privé, que j'écris cette page. Je veux fixer un souvenir. Je fus frappé par ce spectacle, je perçus vivement ces sensations ; si je les évoque, c'est que m'étonna aussitôt le fait d'y avoir été tellement sensible. Et il m'étonne encore. Car, cent fois, ces tableaux déjà s'étaient offerts à mes regards et je les avais, cent fois, admirés. J'ai naturellement la faculté de bien percevoir, et souvent d'infimes

détails ; je m'émeus et j'admire ; de rien facilement je ne me blase, même aujourd'hui ; toutefois l'émotion reste, en moi, toujours pondérée, et mon plaisir n'est pas de ravissement ou d'extase, mais plutôt de dilatation progressive de l'être. Le plaisir ne m'exalte pas, il m'épanouit lentement. Je suis raisonnable. Or, ce soir-là, tout prit un relief inaccoutumé. Autant que les objets contenus dans la chambre, la vue de la ville et du port saisit mon attention avec une force excessive ; et cet excès, nouveau en moi, ne laissa pas que de m'ébranler pendant un moment. Je perçus le retour d'une inquiétude. Pourtant la nuit qui tombait était belle ; et, malgré les rumeurs, les roulements, les voix, le souffle tiède et humain des maisons, le souci de la mer, la pression croissante de l'ombre, l'approche du sommeil, l'incertitude de ses songes, rien ne troublait la descente nocturne de la paix. Elle ne tarda pas à poser, dans un ciel étrangement pur, sur les vieux quartiers, tout un grand dessin d'étoiles. Ces feux parurent un à un, comme des pointes de chaleur tremblantes, et l'Ouest, où errait encore un peu de lumière, devenait, par-dessus les toits, une région privilégiée où naissaient les astres de la ville. Je m'émerveillais qu'il en fût ainsi. On est peu sensible aux étoiles dans les villes, car on y regarde devant soi, non au-dessus. De découvrir ces présences astrales, de les voir y former des branches, des couronnes, des trains entiers de constellations qui étincelaient dans la nuit et tracer des lieux de splendeurs au-dessus des lampes tranquilles, j'étais à la fois heureux et inquiet, comme si cette familiarité du monde sidéral et des maisons m'eût révélé soudain que ce groupement de toits et de vies n'était qu'un refuge précaire au bord même des abîmes. Parfois on entendait la mer, mais le ciel restait pur. Parfois aussi de la terre venait une coulée d'air chaud qui sentait encore la résine. C'était la brise des campagnes qui arrivait jusqu'à la mer, puis s'y perdait. Et ce souffle en passant me troublait le cœur. Il en apaisait aussi l'inquiétude, mais soulevait comme un regret furtif des courses de juillet à travers les champs. Toutefois ce retour aux plaisirs de l'été n'éveillait qu'un appel indéfinissable. Il ne détachait pas de mon malaise une de ces pensées précises qui donnent au regret la puissance d'une progressive obsession. C'est pourquoi il atténuait mon appréhension inexplicable. Je me retrouvais en face de l'ombre et de la ville illuminée sous le ciel nocturne presque tel que j'étais habituellement. Ayant refermé mes fenêtres, j'allumai à mon tour ma lampe et de nouveau je soupirai d'aise en revoyant la chambre où je travaille depuis tant d'années.

Elle était en ordre. Un ordre pur. Un ordre composé par moi, qui était l'ordre même de ma vie studieuse et paisible. L'ordre dans lequel je l'avais laissée en partant, l'ordre préparé pour pouvoir reprendre dès mon arrivée le travail que j'avais interrompu trois mois plus tôt. Ordre apparent et usuel : les papiers rangés en blocs simples, l'ordonnance des livres, toute une hiérarchie de fiches réparties avec le souci d'éviter les longues recherches, les inutiles repentirs de la mémoire ; enfin, sur une

feuille blanche, la dernière phrase traduite et recopiée sans une rature :

« *Tout est en toi, tout vient de toi. Tu donnes tout et ne reçois rien : car tu possèdes toutes choses et il n'est rien que tu ne possèdes...* »

Oui, sans une rature, et calligraphiée en lettres larges, bien liées, reposant sur la ligne et la pensée, comme une inscription lapidaire d'avertissement.

« *Panta dé én soï, panta apo sou...* »

Je travaille pour des Sociétés savantes et pour des Universités, la plupart étrangères. J'ai pris facilement mes grades ; j'en ai plusieurs et très variés. Une mémoire facile, le goût de l'étude, une naturelle patience m'ont permis de les obtenir aisément. Par la suite j'ai pu accroître, tant pour mon plaisir que pour subvenir à mes besoins, ce savoir modeste. J'ai progressé dans la connaissance de langues anciennes. Bibliographe, traducteur et épigraphiste, j'ai publié quelques essais qui m'ont valu l'estime des savants. Je me plais à ces tâches lentes où la probité de l'esprit est sans cesse exercée à éclaircir le sens de la moindre parole. J'ai traduit plusieurs textes rares, difficiles. Quelques-uns m'ont été imposés ; mais d'autres, je les ai choisis moi-même. Il n'en est point que j'aie traduit sans y mettre beaucoup d'amour. Un amour où ne sont absents ni l'attention requise ni même le désir de réveiller comme une mémoire des hommes effacés de ce monde. Car rien n'en rappelle les Ombres, sauf ce peu que furent les phrases qu'ils avaient composées pour transmettre, au delà de leur vie mortelle, à d'autres vies mortelles, quelques images ou quelques pensées dont leurs esprits, entre mille autres, avaient joui avant de passer du soleil aux ténèbres. Il faut une juste piété dans la recherche de l'exactitude, quand il s'agit de préciser des événements qui ne tiennent plus qu'à des mots, et des mots énoncés jadis dans une langue que personne aujourd'hui ne parle plus. J'ai naturellement cette piété. Je ne crois pas qu'elle comporte une sensiblerie nuisible à la rigueur de la science. Ce que je sais, je le sais bien, tel qu'on me l'a appris, ou tel que je l'apprends encore, chaque jour. Mais je ne puis entrer en communication avec les signes de la pensée, sans guetter sous les mots l'indice de la vie mentale dont ils ne sont plus que la trace légère. Pour moi, déceler cette vie, c'est vraiment comprendre le sens d'une parole prononcée si loin et par une bouche si faible qu'on ne peut plus l'entendre, sinon dans le fond de soi-même. On ne comprend jamais que ce que l'on se dit — et encore faut-il qu'on sache se le dire. J'essaye donc de me dire lentement, et d'écouter, en faisant en moi le silence, ce que m'offre, du fond des âges, celui qui confia une pensée à l'écriture. Et alors j'entends qu'on me parle, et c'est une voix que j'apporte sur la page où les mots n'inscrivent que des emblèmes immobiles.

Ainsi même en ma solitude, je ne suis jamais seul. Mon travail en devient quelquefois émouvant, mais je sais en réduire l'émotion juste

à la pointe nécessaire pour rendre un peu de vie à ces mots qui me parlent, sans troubler mon habituelle lucidité. Ce sont là mes plaisirs, délices graves certes, et j'y trouve aussi l'occasion d'employer ce faible pouvoir de fiction naturel à l'homme qui me permet d'animer mes sévères études. Je m'en sers toutefois avec modération. Ma tête est simple, ma volonté calme et je sais distinguer des Ombres les visages des vivants.

Je n'aurais dû, en conséquence, accorder d'attention que légère à la phrase oubliée sur ma table de travail. Mais, ce soir-là, il était dit que tout me paraîtrait insolitement plein de matière, de vie, de sens. J'avais l'œil et l'oreille déliés plus que de coutume ; l'esprit se saisissait plus fortement de ces objets, devenus tout à coup si denses, que me présentaient ma chambre et la ville. Il en naissait, issu de ce monde banal où familièrement je pensais me réinstaller, un autre monde plus concret dont l'évidence inattendue, l'intensité presque brutale m'étaient pénibles. Tout me disait : « Nous étions là ; jamais tu ne nous avais vus. Regarde-nous. Voilà vraiment ce que nous sommes. Tout est en toi ; tout vient de toi ; et tu ne nous reconnais plus. Cependant c'est ce soir que nous sommes réels ; mais te reconnais-tu toi-même ; sais-tu bien qui tu es ? où tu es ? en qui tu es, peut-être ; et toi, qui crois nous posséder, ne soupçonnes-tu pas que quelque chose — ou quelqu'un — te possède obscurément ?... » J'écoutais avec calme, car c'était anonymement que se formulaient en moi ces pensées étranges. Je m'étonnais de les concevoir. Elles luisaient devant ma raison sèchement éclairée par des évidences agressives. Cette sécheresse m'attristait. Par moment cependant, quand je regardais vers ma table tranquille, il y avait, entre mon regard et la lampe, comme le mouvement d'une ombre qui obscurcissait le sens de la phrase, et presque une présence humaine qui, elle, gardait le silence, comme moi. Car, moi, je me taisais. Qu'aurais-je pu répondre, et à qui ? La puissance de la phrase oubliée, éclose en mon absence, épandait devant moi une lumière blanche et froide ; et, à l'entendre, le sentiment d'une solitude infinie me serrait le cœur... Il n'y a que Dieu, pensais-je, qui puisse répondre à cette pensée, et la contenir et l'épandre, et s'y envelopper jusqu'à en dissiper les murailles inexorables. Mais pourquoi, ce soir, ai-je pris une tournure d'âme où rien ne m'incline d'habitude ? D'habitude, ces préoccupations ne me hantent guère l'esprit. Ma pensée plus modestement s'applique aux objets bien saisissables de la vie courante, jour après jour, tout au plus pour en définir la douceur ou l'amertume, comme il convient à qui n'est sûr que de ce qu'il touche...

***

Un samedi, de ma fenêtre, je vis appareiller le voilier norvégien. Il avait achevé de mettre à quai son chargement de bois. Vers le soir, clandestinement, il se sépara du vieux môle où s'empilaient les grandes

planches odorantes. Il avait sans bruit largué ses amarres et, derrière un filin d'acier tendu par le minuscule remorqueur à la cheminée rouge, il s'éloignait sur une eau lourde, à travers la pluie. Lentement, le long des maisons de la rive, glissaient ses trois mâts peints en blanc qui, seuls, dans la pénombre, demeuraient visibles. La coque, plus sombre, avait disparu. Les trois mâts, détachés de tout, s'en allaient ainsi fantômalement dans la pluie de septembre. Leur glissement inexplicable traversait ma pensée, mais comme la traverse un voilier vu en songe dont le passage au milieu du sommeil reste un mystère. C'est pourquoi ce départ ne touchait qu'aux régions sensibles de mon âme encore attachée à la rive où tombait la nuit. A mesure que ces trois êtres fantastiques s'effaçaient dans la brume et l'ombre où s'ouvrait la mer, j'entendais déferler en moi les premières ondes de la solitude. Eux s'éloignaient vers les ténèbres, mais bientôt ils prendraient le vent et ils se couvriraient de toiles blanches dont le haut édifice frémirait en inclinant l'étrave vers un cap désigné dans les profondeurs de l'ombre ; et ils traîneraient sur les eaux leurs deux feux de position. A travers la pluie et l'immensité de la mer, ils naviguaient déjà vers un autre rivage et vers l'accueil amical des maisons devant lesquelles ancrent les navires. Mais moi, je n'avais de rivage que moi-même, et je commençais à comprendre que mon inquiétude venait du désir. Désir puissant, humain, jusqu'alors enfoui en moi, de trouver ailleurs au moins une escale, même si ce n'était qu'un rêve, puisque maintenant je pouvais rêver...

***

Trois semaines s'étaient écoulées depuis mon retour : on arrivait à la mi-octobre. Sauf pour mon travail, je n'étais guère sorti de chez moi. Je me décidai enfin à rendre visite à Labartelade.

J'ai trois groupes d'amis. Chacun a son genre d'amitié : il y a les Hautard, les Jumerand, les Labartelade. Ils ne se ressemblent pas, mais ils se connaissant et ils se fréquentent. Il leur arrive aussi d'être en désaccord, comme tous les vieux amis : c'est du reste pourquoi ils se fréquentent. Les Hautard tiennent à la Faculté par des liens nombreux, modestes, mais solides. René Hautard est un bon oculiste ; il a un frère chirurgien. Plusieurs de ses cousins occupent quelques positions très enviables dans la médecine ou la pharmacie. Mais ils ont aussi un droguiste — qui a fait fortune — un agent de change et un musicien. Ce musicien est naturellement un virtuose, les Hautard ayant de naissance le don de virtuosité. Ils n'en usent guère, mais ils l'ont. Ainsi René Hautard. René pourrait, mais il craint les tracas, et ainsi il ne daigne, d'ailleurs sans morgue. C'est un sceptique affectueux. Il ne sait qu'une chose, prétend-il, à savoir qu'il ne sait rien. Mais il commente tendrement son ignorance, comme s'il flattait une amie très bonne ; et il en tire des réponses délicates, par où cette ignorance montre qu'elle en sait

plus qu'elle n'en dit. Pour l'activité des Hautard — généralement vive — elle alimente les propos critiques de ce Hautard, qui, lui, sacrifie à ses aises. Il la juge excessive, mais avec modération. J'aime les Hautard, les uns parce qu'ils me secouent, et celui-ci, René Hautard, parce qu'il me tranquillise. C'est une marque d'amitié.

Les Jumerand, eux, donnent dans la peinture. Ils y donnent en grand. C'est peinture monumentale, celle des immeubles et des devantures, celle même des paquebots. Il leur faut des maisons de six étages, pour le moins, des vitrines immenses, des coques de transatlantiques. Les surfaces les plus imposantes les trouvent, calmes et décisifs, le pinceau à la main. Ils distribuent au bois, au fer et à la pierre, du noir au blanc, toutes les gammes de couleurs. Ils ont, en gros, l'entreprise du prisme industriel ; et il n'est guère de panneau, de mur, de tôle où ils n'imposent l'indigo, le jaune, le vert ou le rouge des Jumerand. Il y a, à ma connaissance, deux Jumerand prestigieux — que je n'ai jamais vus — dont la puissance associée domine de haut la tribu, une tribu d'au moins quarante Jumerand — car ils sont prolifiques — postés un peu partout dans ces entreprises multiples et florissantes. Je ne les connais pas tous, grâce à Dieu ; j'en connais un. C'est André Jumerand. On le distingue vite. Il se tient dans la marge étroite du Grand livre où tous les autres Jumerand, à qui mieux mieux, en colonnes compactes, additionnent des chiffres bénéficiaires. Mais il est Jumerand quand même. Ils en sont fiers : c'est le savant. Il dirige, dans la Cité des Jumerand, un gros laboratoire, utile, paraît-il, à ce ruissellement de peinture commerciale. Physiquement, un sec, très long, la tête étroite, les cheveux en brosse, noiraud. Il a des yeux marron tout à fait affectueux. Car il est tout cœur ; on peut tout lui demander ; mais il ne le sait pas. Les Jumerand le savent, quelquefois trop ; les Jumerand, et beaucoup d'autres. Lui, non, jamais. Il a, le pauvre ! la prétention de ne pas s'en laisser conter facilement. C'est pourquoi je l'aime bien ; sa présence suffit à me réconforter. Et, comme moi, il honore le silence.

Quant aux Labartelade, ils sont agressivement roux, tel Nicolas Labartelade, qui les résume magnifiquement. C'est le Labartelade conçu, mené à bien, et imposé sans discussion possible à tout ce qui a nom Labartelade dans le monde. Il est large, musclé, osseux et de jambes torses. Une tête terrible : le cheveu ras, des pommettes massives, le menton dur, la peau criblée de taches de rousseur, l'œil minuscule. Il est vrai qu'il est bleu, cet œil, d'un bleu de ciel. Mais il le tient mi-clos. Œil à part, un air de pirate. Or Labartelade est acconier. Les acconiers ne sont pas des pirates, mais des gens à chalands, à chattes, à mahonnes, qui s'entremettent, moyennant péage, entre tel cargo rongé par le sel, souillé de fumée grasse, et les grands hangars du rivage, pour y transiter des sacs de coprah à l'odeur exécrable et des fûts d'huiles oléagineuses qui sentent tout aussi mauvais — indifféremment. Le plus souvent, ces

opérations de transport se font à quai, mais il y a toujours pour les rendre plus solennelles un ponton serviable, une grue obligeante, une équipe aux mains nécessaires, qui s'interposent entre la cale, bouche bée, et cette rive méfiante où la moindre futaille qu'on dépose soulève aussitôt la plus vive hostilité. L'acconier, par bonheur, offre alors ses bons offices, c'est-à-dire un chaland tout noir, un treuil crachant de la vapeur, des dockers mécontents, et surtout sa solide connaissance de la paperasserie. Car, pour le port, ce ne sont jamais des balles de coton ou des machines agricoles qu'on débarque, mais des montagnes de papiers chargés de timbres et de signatures.

L'acconier le sait bien qui remet à chacun son dû impartialement. Et c'est ainsi que la marine peut jouer son rôle sacré, qui est de transporter avec patience, à travers les mers, des connaissements exacts et des tonnes de marchandises. Mais c'est grâce aux Labartelade qu'elle peut chaque fois les débarquer...

Quant à lui, Nicolas Labartelade, le port, c'était son idée fixe, sa passion. A midi, il y mangeait. On lui apportait son repas dans trois toupins enveloppés d'une couverture de laine, car il n'aimait que les plats chauds, les sauces brûlantes. Il avait un petit bureau construit en planches, où s'ouvraient un guichet et une fenêtre à quatre carreaux. Il déjeunait dans cet abri. L'hiver, il y entretenait un poêle en fonte, toujours rouge de feu, ronflant. On le voyait alors, à travers les vitres, fumer, les yeux mi-clos, sa courte pipe de bruyère et, d'un air béat, boire son café, en attendant que dehors, dans la pluie, le vent, le verglas, reprît la dure besogne des quais. Derrière lui, sur la paroi, rayonnait la rose des vents qu'il avait dessinée et peinte de sa main, en sept couleurs, avec trente-deux rhumbs, comme il convient. Entre les heures de travail, c'est là qu'il se tenait. C'est là qu'on lui rendait visite, car on le visitait beaucoup. Soit qu'on passât en coup de vent, soit qu'on se retrouvât en petit groupe, l'hiver, assis autour du poêle, devant la rose peinte, au milieu d'un nuage de fumée. Il y avait là toujours un douanier, le brigadier Travellini, un vieux courtier en céréales, Roqueton, deux retraités de la Marine, le commissaire Drot, et le capitaine au long cours Alleluia. De son nom, ce vieux loup de mer s'appelait Schoum. Mais, partout sur les quais et les bateaux de la marine de commerce, on l'appelait le commandant Alleluia. Pourquoi ? Dieu le sait. Cependant il avait conduit des paquebots et, jeune moussaillon, fait le cap Horn. De son temps, c'était de rigueur. Il en parlait, du Cap, avec respect, comme tous ceux qui ont eu affaire avec lui. C'est là un des dieux de la mer. Le vieil homme d'ailleurs ne s'en tenait pas à ce Cap. Il racontait aussi des histoires très romanesques sur ses escales dans les ports de Chine, car il était extrêmement sentimental. A le voir, on ne l'eût pas dit, attendu qu'il avait un grand nez ferme d'aigle des eaux, sur le crâne des crins d'argent merveilleusement drus et, en vaste éventail, sur sa poitrine de colosse paternel, une barbe blanche annelée digne

d'un triton. A travers cette barbe solennelle, il parlait pacifiquement, d'une voix profonde en conque marine. On l'écoutait toujours. Car il avait un don : tout ce qu'il disait était là, on le voyait, on l'entendait, on le sentait, et on ne l'oubliait plus. C'était, par ailleurs, un brave homme, peut-être trop puissant pour son grand âge. Il pouvait encore, à soixante-dix ans et plus, vous écraser une amande à la coque dure, sous son pouce plat, sans le moindre effort. Labartelade seul savait en faire autant, mais il était plus jeune, et il serrait la mâchoire en cassant la coque.

J'avais connu Labartelade par André Jumerand, et il m'avait plu. Jumerand, lui, l'avait rencontré, sur sa route, à propos de fûts de couleurs, quelque dix ans plus tôt. Ils s'étaient liés d'une amitié simple, solide. Comme de juste, on ne voyait jamais Labartelade chez André, qui habitait scandaleusement loin du port. Car, même le dimanche, Labartelade ne s'éloignait pas des bassins maritimes. De sa maison (où personne n'était entré) il les regardait, très probablement, depuis le matin jusqu'au soir, en fumant sa pipe. Mais André Jumerand, tous les samedis, vers la fin du jour, s'en allait faire sa visite à la cabane en planches. Il y trouvait toute la compagnie en train de tenir ses assises, au milieu d'une nébuleuse de tabac. Alleluia parlait, ou Drot, qui avait aussi ses histoires ; et André Jumerand, très taciturne, les écoutait sans dire un mot, mais tout le monde savait bien qu'il était content d'être là, comme les autres.

Car les autres l'étaient. Ils l'étaient largement, solidement, dans la simplicité de leurs natures positives et sensées. Contents d'abord de se trouver ensemble, et là, particulièrement, c'est-à-dire chez Labartelade. Ensuite, contents de parler quand c'était leur tour, puis d'entendre parler les autres, et de regarder quelquefois la rose des vents. A noter que, le plus souvent, il ne s'agissait pas d'histoires maritimes, de récits de voyages, mais de métier. Car tous avaient le culte du métier. Du leur d'abord, cela va de soi ; mais aussi de la chose vague et en quelque sorte sacrée qu'enveloppe le mot. Ce mot ils aimaient à le dire ; et ils le disaient simplement, sans appuyer, avec le naturel des forts. Or, les forts aiment ces mots-là : qui sont brefs, matériels, exacts, et qui disent tout ; ils ont un corps solide, une plénitude de vie et une puissance morale exigeante qui peuvent inspirer le labeur, la pensée, le sentiment des hommes. Métier est l'un de ces mots-maîtres. Il porte en soi le dogme indiscutable et la vertu d'en imposer la loi austère. Pour mes amis, et tout particulièrement pour Alleluia et Labartelade, leur métier relevait de cette idée quasiment religieuse. N'était vraiment un homme digne de ce nom, pour eux, que l'homme exerçant un métier — et l'exerçant avec compétence. Ils ne cachaient pas leur orgueil de posséder le leur à la perfection, ni leur mépris pour les sans-métier. Cela va sans dire. Plus méprisables encore, si possible, leur paraissaient les maladroits, les

ignorants, les malhonnêtes qui, ayant choisi un métier quel qu'il fût — le faisaient mal. A la satisfaction naïve qui les illuminait quand ils parlaient du leur, on devinait qu'ils le plaçaient au sommet de la hiérarchie professionnelle. Le « long cours » par Alleluia resplendissait au-dessus de toute activité humaine ; et l'acconage pour Labartelade donnait à l'acconier (qu'on le voulût ou non chez les profanes) les plus flatteuses lettres de noblesse. Toutefois ni Alleluia ni Labartelade n'exprimaient jamais ostensiblement ces prétentions d'ailleurs indiscutables. Le fait qu'ils n'eussent pas souffert de discussion suffisait à les maintenir dans cette réserve orgueilleuse et, comme ils avaient le cœur calme, la concorde régnait entre eux, et aussi l'amitié. C'est par ce don de certitude, cette foi dans leur profession qu'ils m'avaient attiré et conquis. Ils avaient, pour leur vie terrestre, un dieu concret. Il leur communiquait chaque jour, à chaque heure, les preuves matérielles de son existence. Ne fût-ce que par ses inévitables exigences, on le touchait du doigt. Du dieu il avait, par ailleurs, l'incompréhensible justice qui parfois récompensait bien les efforts d'un Labartelade, mais d'autres fois ne lui manifestait qu'indifférence, voire hostilité. Labartelade, qui se livrait peu, marmonnait alors quelques mots, à l'adresse du dieu hostile ; mais on les entendait mal.

Par contre, Alleluia, plus ouvert aux indignations, ne se gênait pas pour traiter de « chien » le métier si dur et si décevant qu'il avait exercé pendant tant d'années sur la mer, au péril de sa vie. Ce sont là des signes certains d'une dévotion passionnée. Dévotion qui, le plus souvent, leur inspirait, quand ils parlaient de leur métier, des paroles éloquentes ou lyriques. Mais toujours sur le point d'un fait précis. Je prenais un plaisir utile à les entendre. Elles donnaient, sur ces sujets, à la voix de Labartelade un ton ferme, qui obscurément m'assurait de la solidité des choses de la vie.

Quoique d'essence plus lyrique, la profession d'Alleluia (sauf quand il racontait ses amours romanesques en Chine) inspirait à ce vieil ouvrier de la mer des propos de même nature. Toutefois, plus sentimental, Alleluia trouvait des mots plus émouvants pour traiter d'armement, d'arrimage, de fret, de ballast ou d'aussières. Naturellement mieux encore évoquait-il l'agrément d'un môle commode et à l'abri, les qualités par le brouillard d'une bonne sirène, l'accès facile ou non d'une darse coloniale, l'inhumanité d'une douane au beau milieu du Pacifique, et la vertu de tel phare perdu dans les Célèbes, dont il avait eu à se louer. Pourtant, même sur ces sujets qui pouvaient se prêter à quelque fantaisie, Alleluia ne perdait pas de vue le métier. Et le métier lui fournissait toujours le mot solide, le mot vrai qui rendait authentique sa parole. Il détachait du vocabulaire précis de la Marine des mots techniques, qu'il plaçait sur la mer, les îles lointaines et les continents les plus propres à faire rêver, et mentir peut-être, un vieux loup de mer. Lui aussi était positif ; et ainsi, quoiqu'il fût ému et émouvant, il ne disait que des choses

croyables. Je les croyais ; et j'étais heureux de les croire. Presque autant que Labartelade, Alleluia me donnait confiance dans le visible.

Tous les autres étaient à l'avenant. Drot, qui avait longuement bourlingué, lui aussi, donnait bien la réplique à Alleluia. Un commissaire, cela jauge, pèse, compte, répartit, en un mot : mesure. On ne plaisante pas avec les poids et les volumes. Il y faut être exact, prévoyant, raisonnable. Drot, qui l'avait été, pendant plus de quarante années, respirait, même à la retraite, l'exactitude, la prévoyance et le bon sens professionnel. Avec lui, nul danger de s'égarer. Roqueton, le courtier, ne lui cédait en rien sur ce chapitre ; mais il exprimait plus timidement ses certitudes. Il n'en tenait pas moins à la race des hommes positifs qui modèlent leur vie et forment leur mentalité sur les exigences de la marchandise. Seul le douanier Travellini, non moins positif cependant, dérobait, semblait-il, quelque chose de lui à ces exigences toutes matérielles. Il ne fallait pas essayer de lui en faire accroire. Par profession, la méfiance même, mais par nature aussi, je crois. Avec nous, le meilleur des hommes, et tolérant, sur le fait par exemple des consignes : on restait quelquefois bien tard après la fermeture des grilles dans la baraque de Labartelade. Mais il fermait les yeux...

Quant à moi, accueilli comme un des leurs par ces hommes, à qui rien en apparence n'aurait dû me lier, c'est par hasard (et par Jumerand, autre ami) que j'étais entré dans leur groupe.

Je sais le grec — le grec moderne, le grec parlé — ayant séjourné cinq années en Orient, pour mes travaux. Or, un jour que Labartelade s'était heurté à un capitaine grec intraitable, armé d'un connaissement grec, que nul ne savait déchiffrer, Jumerand, par inspiration, avait pensé à moi. J'avais bien vite débrouillé l'affaire et réconcilié le Grec avec Labartelade. De là une amitié soudaine et, dois-je le dire, une déférence insolite chez ces braves gens assez durs d'ordinaire pour ceux qu'on nomme des « terriens » dans leur milieu. Mais le grec exerça sur eux la force d'un prestige, étant, pour leurs oreilles, une langue improbable. Qu'on pût aussi facilement en détacher un sens, une pensée plausible, le contenu d'un chargement, leur parut relever de la merveille.

— Et, ironique, leur dit Jumerand, pour un cargo du temps de Thémistocle, il aurait pu en faire autant, et même mieux.

***

... C'était un samedi. Il bruinait. Octobre avait enfanté de la mer un mauvais temps précoce. D'ordinaire il est incertain ; il va nerveusement d'un beau jour doré à une tempête. Mais par nature il est l'automne même et sa destination dans les choses du ciel le consacre plutôt aux variations brusques et à l'écoulement des richesses d'été qu'aux petites pluies glaciales, aux brouillards maladifs, aux grisailles monotones. Il donne fréquemment de grands coups de lumière. Or depuis plus d'une

semaine il ne versait que de la bruine sur la côte, une bruine qui, par moments, se resserrait pour former une courte pluie. On frissonnait. J'ai horreur de ce temps. Il m'amollit. C'est pourquoi, malgré le bon feu qui brûlait dans ma chambre de travail, j'étais sorti vers les cinq heures pour aller chez Labartelade. Il faisait presque nuit.

Le bureau de Labartelade se trouve très loin de chez moi, près du cap Pinède. Pour y atteindre, à pied, la course est longue ; les avenues là-bas, vastes et vagues, mal éclairées, désertes et, dès que la nuit tombe, dangereuses, ne peuvent inspirer que répulsion et une tristesse médiocre. Je les évite d'ordinaire. Par une porte où les douaniers me connaissent bien, je franchis la grille, et je longe ensuite les quais. C'est ce que je fis ce soir-là. Le préposé, caché dans sa guérite, me reconnut, me salua et resta invisible. Je passai, puis je m'enfonçai résolument à travers le brouillard, dans ce monde (la nuit si émouvant) des hangars, des môles, des quais, des bassins solitaires sur lesquels s'étendait l'interminable bruine de cette soirée où déjà l'hiver jetait un froid hâtif.

Je marchai longtemps avant d'atteindre la cabane de Labartelade. La nuit était tombée ; on y voyait mal. Mais je connaissais mon chemin. A travers la buée, une pluie fine commençait à descendre en ondées glaciales qui me mouillaient le visage. La laine de mes vêtements était imbibée d'eau et j'avais froid. On ne voyait personne. Le sol souillé de pétrole, de graisses, sentait le cambouis et glissait sous la semelle. De l'eau toute proche montait l'odeur des huiles de machine, du fer rouillé, du bois pourrissant. Cette odeur m'écœurait. J'allais, tête baissée, contre la pluie oblique, en évitant les flaques. Des piles de sacs, sous leurs bâches brunes, régulièrement s'élevaient de l'ombre. Je les contournais : mais aussitôt des villes entières de caisses, de bidons, de poutres de fer surgissaient sur ma route pour me cacher les quais déserts et les coques noires des navires. Au pied de ces masses énormes stationnaient de petits wagons, ridiculement grêles, hauts sur roues et qui semblaient abandonnés. Par deux, par trois, ils s'étaient groupés sous la pluie. Quelquefois leurs toitures noires luisaient faiblement. Le feu voilé d'un réverbère, qu'estompait le brouillard, brûlait, on ne savait pourquoi, de loin en loin, dans ces solitudes humides, où toute vie paraissait morte et dissoute depuis longtemps. Je butais sur des tas de briques ou me coinçais le pied entre des aiguilles sournoises qui emmenaient les rails vers les quais et les ténèbres. On n'entendait pas la mer. Mais quand on regardait vers elle, on découvrait d'autres hangars, quelques-uns couronnés de grandes lettres blanches que la nuit empêchait de déchiffrer, ou des montagnes de charbon, sinistres, dont la fermentation intérieure épandait une bizarre odeur de goudron et de terre végétale.

J'aspirais, à travers la pluie, ces émanations presque tièdes du charbon de terre. Elles s'élevaient lourdement à mon passage et je devais, pour les franchir, tirer tout le poids de mon corps derrière moi. Elles me suivaient longtemps dans la brume et, plus longtemps encore, dans mon

âme alourdie par la viscosité de leurs vapeurs. Mes poumons me pesaient ; mon cœur avait peine à tourner dans l'épaisseur d'un sang mal vivifié par l'air mou ; et j'éprouvais une légère angoisse. Non de peur, mais d'appréhension, une sorte de crainte sourde, celle de l'eau gluante des bassins et des appontements aux planches mal clouées, qui donnent inopinément sur le vide. On n'y entend qu'un faible clapotis qui glace le cœur en secret quand on s'y aventure. Pourtant cette eau et ces appontements, je m'en tenais bien à l'écart. Mais leur présence, à quelque cent mètres de moi, et même moins, ne cessait de m'inquiéter. Ce monde voilé et hostile exerçait sur mon être, transi par le froid, chargé de pluie, une influence douloureuse. Il y avait, rangées le long de mon passage, des masses morales de peur, dont j'entrevoyais les formes obscures et, sans que rien en remuât, une malveillance muette émanait de ces grands corps sombres enveloppés de pluie et, comme des monstres, couchés devant les docks. De ces docks par-dessus les toits lugubres, parfois montait une haute cheminée noire qui signalait la présence d'un navire à quai. C'était tout ce qu'on pouvait voir. Le navire devait dormir derrière les murailles de ciment blanchâtre où ruisselait l'ondée.

J'arrivai tard à la baraque de Labartelade. De loin elle jetait une petite lueur ; la seule lueur dans ce quartier sombre du port, au milieu de la confusion des hangars et des marchandises, où sa lumière n'était plus qu'un reflet jaunâtre brouillé par la brume ; mais, pour moi, le seul point de repère amical dans ce paysage de monumentale matière et d'inhumaine solitude. Mélancolique cependant, car, le volet étant mi-clos, l'ondée et la buée étouffant la lumière, cette faible clarté, de loin, trahissait, ce soir-là, me semblait-il, une pensée insolitement triste, ce qui me serra le cœur. A mesure que j'approchais, cette tristesse se faisait plus lourde et la clarté, toujours diffuse, n'éclairait toujours que des formes vagues où je finis pourtant par reconnaître de grandes chaudières rouillées et des barils de fer. Le sol était boueux ; on pataugeait. Sur la baraque le tuyau du poêle soufflait une fumée chétive qui sentait le soufre et la suie mouillée. Les volets, en effet, étaient mi-clos ; mais l'écart entre eux restait assez large pour qu'on pût bien voir du dehors l'intérieur de la baraque.

Labartelade y était seul, ce qui me parut singulier. Le samedi soir, d'ordinaire, nous réunissait tous. Pourtant il était seul. Il me tournait le dos. Les bras croisés, il se tenait debout, de l'autre côté de sa table, et il regardait le mur en face de lui. Sur ce mur fait de vieilles planches, s'étalait la grande rose des vents qu'il avait peinte. Je ne voyais pas le visage de Labartelade, mais il était bien clair qu'il regardait la rose. Etoilée de trente-deux pointes, celle-ci faisait rayonner trente-deux vents multicolores, entre quatre points cardinaux. Vers le Nord filait une flèche qui, de bas en haut, transperçait la rose. L'empennage marquait le Sud et le fer aigu le Septentrion. A l'Est, riait un soleil rond ; à l'Ouest pleurait une lune. L'ampoule pendue au plafond de la baraque

éclairait assez bien ; et, malgré la pluie sur la vitre qui dégoulinait, on distinguait ces détails pittoresques dont l'image semblait fasciner Labartelade. Car il ne bougeait pas. Sa grosse tête aux cheveux rouges, ses épaules lourdes, son dos massif formaient un seul bloc d'une extraordinaire immobilité.

Soudain quelqu'un marcha. Un pas très lourd. Il venait vers moi, le long du hangar. Labartelade tressaillit et se retourna. Je vis son visage. Il était méconnaissable. Les yeux surtout. Ces yeux, toujours mi-clos, grands ouverts maintenant, regardaient dans le vide. Ils exprimaient une mystérieuse détresse. Labartelade s'étant retourné, se pencha sur sa table ; il y posa ses grosses mains, puis le buste en avant, il chercha quelque chose du regard. Ses yeux erraient d'une paroi à l'autre. Ils s'arrêtèrent, anxieux, sur la fenêtre, et je crus que, m'ayant découvert, ils me fixaient. J'eus peur et reculai un peu. Une pensée vivement me traversa : il ne fallait pas qu'il me vît, qu'il sût que, moi, je l'avais vu, surpris et honteusement découvert dans un moment de désarroi moral, de faiblesse impardonnable. Je m'éloignai, indécis, de la baraque, et me réfugiai sous la plate-forme d'un treuil qui pouvait m'abriter un peu contre la pluie. De là je voyais la fenêtre et, derrière la vitre ruisselante d'eau, la forme toujours immobile de Labartelade. Car il ne bougeait plus. Je ne pouvais pas distinguer son visage ; mais j'imaginais son regard. Ce regard avait retrouvé, dans le cadre de la fenêtre, j'en aurais juré, cette mystérieuse chose qui avait surgi devant lui, alors qu'il contemplait sur la paroi de planches la rose des vents. Or, qu'elle fût mystérieuse, je n'en doutais point, à le voir, immobilisé sans raison derrière cette vitre, lui, qui ne rêvait pas, même la nuit, à ce qu'il disait. Maintenant, corps et âme, il avait suivi une forme, un visage ou une pensée, de ce mur où elle avait pris naissance, peut-être peu de temps avant mon arrivée, jusqu'à cette fenêtre noire, derrière laquelle il pleuvait sur la solitude des ports et, au delà, sur la mer invisible...

Cette mer invisible se taisait. Car, sauf le murmure immense et confus de la pluie sur les tuiles des entrepôts, nul bruit ne troublait le silence de ce quartier du port enfoui dans la nuit et inhabité, pas même, par delà la muraille puissante de la digue, sur les blocs de béton, le choc inattendu d'une courte lame. Il pleuvait. Tout l'univers n'était que pluie et la mer elle-même, sous la monotone ondée, longue et lente, sommeillait jusqu'au large où devaient traîner un temps doux et d'interminables passages de nuées suspendues au ras de l'eau. J'attendais. Je ne savais que faire. J'hésitais de si loin à repartir chez moi. Le froid, toujours croissant, qui m'avait déjà pénétré, me donnait le désir du feu. Or devant moi, dans la baraque, le feu brûlait.

Je n'y tins plus. « Après tout je ferai du bruit. Il m'entendra. Je lui donnerai le temps de s'asseoir ou de fourgonner le poêle. Et je lui dirai que j'arrive à peine... » Je sortis donc de mon abri. Derrière les nuages un peu de lune avait dû se lever. La lune, on ne la voyait pas, mais il

s'en épandait cette lueur blafarde qui flottait entre les hangars et les monticules de marchandises. Elle n'éclairait guère, n'étant qu'une phosphorescence en suspens dans la pluie et les vapeurs. Pourtant elle enfantait tout un monde nouveau où des êtres matériellement indéfinissables essayaient de sortir de l'ombre et de bâtir une cité imaginaire dont les édifices fantômes dureraient jusqu'à l'heure où cette chétive clarté suivrait le déclin de la lune destinée à s'éteindre.

Tout devenait flou, incertain, mais il en émanait comme un brouillard animé d'une faible vie, dont il semblait qu'on pût attendre quelque furtive et impalpable apparition. Idée déraisonnable, mais qui fit que je m'arrêtai pour voir si, du côté du môle K, où plus claire semblait flotter cette fluorescence, une de ces créatures éphémères ne s'enfanterait pas, du sein confus de cette nébuleuse, à l'appel de ma pensée. Soudain, je tressaillis. Car l'apparition était là, tout près. Et c'était une forme humaine : une forme haute, solide, qui ne bougeait pas. Elle se tenait, comme moi, à quelques mètres de la cabane. M'avait-elle vu ?... J'hésitais. Et tout à coup elle marcha, s'approcha de la porte, leva la main, puis s'arrêta. Elle resta un moment immobile. Enfin, comme à regret, elle se détourna de la porte et lourdement se dirigea de mon côté. Je reconnus Alleluia. Je me cachai derrière un tas de caisses vides. Il passa sans me voir et se dirigea, à ma gauche, vers les anciens dépôts de la « Irish Star Line ». Ce qui m'étonna. Ces dépôts sont désaffectés depuis deux ans. Un quai les borde, mais désert. Il donne en effet sur un bassin mort, où quelquefois on fait entrer, pour d'interminables semaines, les vieux bateaux voués à la démolition. C'est un coin à ferrailles, triste, désolé. Par ce temps, à cette heure, qu'allait y faire Alleluia ? Car sans nul doute il y allait. Je le vis qui prenait le chemin de ces hangars à l'abandon ; il y longea le mur, puis, arrivé à l'angle, disparut. A quelques pas de moi, dans la fenêtre de Labartelade, la lumière brûlait toujours. Je voyais la petite ampoule, pendue au plafond, sous son abat-jour en émail, d'où descendait cette impersonnelle clarté.

Labartelade maintenant était allé devant le poêle.

Je poussai une caisse ; à grand bruit elle dégringola.

Étonné, il tourna la tête.

Très haut, je grognai : « En voilà un temps ! On bute partout ! »

J'ouvris la porte, puis la refermai vivement à cause du froid.

— Ah ! c'est vous, dit Labartelade. Je me demandais si vous viendriez.

Il parlait distraitement. Je pris une chaise et m'assis à côté du poêle. J'avais les pantalons ruisselants d'eau. Labartelade m'en fit la remarque.

— Vous avez pris une bonne rincée.

La fonte du poêle était toute rouge ; une casserole y fumait, et l'air sentait la cendre chaude, l'escarbille, le machefer brûlant.

Labartelade se taisait. Il regardait d'un air las dans le vide où je m'imaginai qu'il n'y avait plus rien de visible pour lui.

Je demandai :

— Les autres ne sont pas venus?

Il secoua la tête :

— Non.

Toujours cet air absent. Pendant un moment je me tus : il était clair qu'il voulait garder le silence. Mais le mien dut peut-être lui peser, car, tout à coup, il dit, presque à voix basse :

— C'est bien d'être venu me voir. Il fait mauvais.

Il se retourna vers la fenêtre. La fenêtre était noire. On n'y voyait rien, sauf les traînées d'eau qui s'égouttaient le long des vitres sales.

De nouveau on se tut. Le silence ne me pèse pas. J'ai beaucoup de patience, grâce à Dieu. A la fin, il me dit pourtant :

— Il doit être tard. Vous avez soupé?

Je répondis : Oui. C'était faux. Mais le soir je mange très peu et de toutes façons je n'avais pas envie de repartir. Il le devina, semble-t-il, car son air distrait s'effaça pour faire place à une visible préoccupation.

Il regarda de nouveau la fenêtre. Toujours pluvieuse et noire, la fenêtre. L'idée me vint que ma présence le gênait. Il se mit à râcler avec le pique-feu la grille du poêle. Je n'avais garde de parler. Connaissant mon Labartelade je savais que le mieux était d'attendre.

— Je crois bien que je dormirai ici, me confia-t-il tout à coup. Il fait trop mauvais pour rentrer chez soi.

Je cachais mon étonnement : Labartelade a femme, enfants, et il est de mœurs casanières. « C'est peut-être, pensai-je, une façon discrète de me faire entendre qu'il vaut sans doute mieux que je m'en aille... »

Au lieu de répondre, je me levai et j'allai me planter devant la rose. Ainsi, je tournais le dos à Labartelade. Ma contemplation dura peu. Il l'interrompit, d'un ton triste :

— Vous regardez cette bêtise?... Oh! j'ai fait çà pour m'amuser. Il y a quatorze ans que je l'ai fait, quand on a construit la baraque.

Il attendit un peu, puis murmura :

— C'est incomplet. Il y manque deux ou trois vents...

Il ne me parut pas qu'il en manquait : je le lui dis. Il fit semblant de ne pas entendre ma remarque :

— Au fait, ajouta-t-il, on appelle ça une rose. Une rose n'a pas trente-deux pointes... Une étoile, oui, a des pointes. Au fond, c'est une étoile, une espèce d'étoile, voilà tout.

Je continuai à me taire.

Brusquement, il me demanda :

— Tout à l'heure, quand vous êtes venu, Méjean, vous n'avez rencontré personne?

Je ne sais pourquoi pas, je fis signe que non.

Il me crut peut-être. J'avais l'air tellement occupé de sa rose, qu'il pouvait en effet me croire.

Il continua donc :

— Quand on voit ça, on s'imagine que tous ces vents filent par ces trente-deux pointes, comme un feu d'artifice. Çà a l'air d'éclater. Ça part du cœur. Hé bien, c'est faux, l'image trompe. C'est du dehors qu'ils soufflent. Trente-deux côtés à la fois lancent du vent. Ils se jettent tous sur le cœur.

Je lui dis :

— Ah! ça, c'est une idée, une belle idée. Mais vous n'avez pas mis le cœur. Je ne vois que trente-deux lignes qui se croisent.

Je lui tournais toujours le dos. Je l'entendis qui soupirait en remuant le coke dans le poêle.

— C'est vrai, il n'y a pas de cœur. Je n'en ai pas.

Et il se mit à rire. Il riait mal, d'un rire gros, forcé. J'avais remarqué d'autres fois que Labartelade ne savait pas rire. Son état naturel c'est le sérieux. Ce rire — et ces discours inattendus — m'étaient pénibles.

Je lui dis :

— Au fait, d'où êtes-vous, Labartelade?

— Je suis de Jouques, me répondit-il.

Je connais Jouques, un petit village, non loin de la Durance, avec des pins, des platanes, quelques fontaines. Tout y est calme et bien abrité.

Il reprit :

— Oui, je suis de Jouques, mais ma femme est de Mazargues.

Le ton était devenu sourd, vaguement allusif, mais à quoi? Je n'aurais su le dire. Pourtant une impression confuse me venait de difficile confidence.

— Fichu temps! grogna-t-il.

— Pas pour la mer, répondis-je. C'est du calme plat jusqu'aux Baléares, pour le moins.

Il murmura :

— Ah! oui, les Baléares...

Et brusquement :

— Alors vraiment, vous n'avez vu personne tout à l'heure?

Sans me retourner, je lui dis :

— Si, Labartelade, j'ai vu. Mais, la nuit, on voit tant de choses... Et puis, chacun s'en va à ses affaires, n'est-ce pas? Ça ne regarde pas les autres.

Ayant dit, je me retournai pour bien le voir. Il avait ouvert largement ses petits yeux clairs; et il me regardait avec une expression si vive de reproche que je ne pus m'empêcher de lui dire, étonné :

— Alors quoi, Labartelade?

— Il allait où? me demanda-t-il, sans répondre.

— Vers les hangars de l'*Irish Line*. Il a longé le mur, puis a tourné à l'angle et disparu du côté du bassin. Il marchait vite. Il n'y a rien par là...

— Peut-être, répondit Labartelade. Mais il ne faut pas perdre une minute.

Il se leva, décrocha son manteau, alluma une lanterne.

— Vous venez? me dit-il.

Je l'accompagnai jusqu'à la porte.

— Où allons-nous?

Il grommela :

— Et où voulez-vous que l'on aille? C'est une chance que vous l'ayez vu.

Il ouvrit la porte et je le suivis.

***

Nous longeâmes de près le mur des entrepôts, car il s'était levé du vent, un mauvais vent d'Ouest, et la pluie nous cinglait le visage. Labartelade marchait devant moi. Au bout des entrepôts on trouve un quai. Pour arriver au bassin à ferraille il faut le prendre. On tourne à droite. Le bassin est à deux cents mètres. En arrivant, à l'angle du mur, le vent éteignit la lanterne de Labartelade. Il ne put la rallumer.

— Tant pis, dit-il. Il y a un peu de clarté. On y verra.

Je baissai la tête et je le suivis. Il se dirigeait vers le bassin mort. Les rafales de pluie tombaient si dru que, la tête toujours baissée, je regardais le sol. Je voyais les pieds de Labartelade, et ils me guidaient. J'avais les yeux pleins d'eau, les joues, les lèvres. Comme tout de même on y voyait mal, nous n'avancions pas vite. J'entendis cependant Labartelade. Il me dit :

— Bon, nous y voici! Maintenant le tout c'est d'avoir la barque.

Je relevai la tête.

L'ondée — qu'un coup de vent drossait plus loin — était en train de tomber sur la mer. Il n'en restait qu'une pluie fine, à travers laquelle on entrevoyait le monde tragique et désert du bassin à ferraille. Une vieille bâtisse démantelée y dressait sa charpente. L'air sentait la rouille et la brique démolie. Des tas de fers tordus gisaient le long du quai. Deux grues soulevaient leurs bras énormes, comme pour exprimer silencieusement on ne savait quel désespoir. Au milieu du bassin, à cent mètres du bord, solitaire sur l'eau, dormait un grand navire. C'était comme une apparition. On ne voyait qu'une ombre. Elle s'allongeait, noire et basse, sur cette eau immobile, au milieu de la pluie et du brouillard. Le brouillard montait du bassin. Il en soulevait des odeurs de vase et de fonte rouillée. Elles enveloppaient de vapeur la vision de ce grand navire voilé d'ombre et de pluie. Pourtant aux lignes effilées, à l'étrave tranchante, on reconnaissait un courrier des mers. Deux minces cheminées, inclinées en arrière, indiquaient cette noble race. C'était un très vieux paquebot. Il portait trois mâts que croisaient des vergues, et, sous tant de superstructures, la coque longue, étroite, donnait de la bande à

babord. Il semblait que le vieux navire, saisi en plein élan par quelque sortilège, fût resté incliné sur l'eau ; devenu à jamais immobile, il avait conservé de son dernier effort cette image pathétique, vainement offerte à la pluie, dans cette darse où ni vent ni pluie n'agitaient une mer captive à l'eau grasse et lourde. A bord, pas un feu, pas un bruit. Au fond de l'ombre, à travers le brouillard, à peine une forme spectrale, celle d'un être de la mer arrivé au bassin des morts en pleine nuit, et échangeant, peut-être, avec le rivage muet des signaux obscurs...

Je rêvais... Labartelade me tira du rêve.

— Il y a quelqu'un sur le quai, me dit-il.

En effet, on voyait comme une ombre. Elle bougea. Après avoir marché le long de l'eau, elle se dirigea vers nous. C'était un homme pas très grand, mais, sous sa pèlerine, large, lourd.

— Un douanier, dit Labartelade. Travellini, peut-être. Ce serait une chance.

C'en était une. Travellini sortit de la pluie avec sa gravité habituelle, et sans manifester le moindre étonnement de nous rencontrer, par ce temps de chien, dans ces lieux de désolation, il nous parla.

— Il a pris la barque, dit-il. Et il est à bord.

— Il y a un gardien, là-haut ? demanda Labartelade.

— Je ne sais pas. Je crois que oui.

— Il vous a vu ? Vous lui avez parlé ?

— Trop tard. Il avait pris la barque et fait un bon bout de chemin déjà. Je l'ai hélé. Il n'a pas répondu.

— Comment est-il monté ?

— Il y a encore une échelle. Sur l'autre bord.

— Quel est ce bateau ? demandai-je.

On ne me répondit pas. J'entendis Labartelade qui jurait, à voix basse, en parlant de canot : « un canot amarré quelque part, par là, on ne savait plus où, au juste, mais il existait, ce canot, il existait !... »

On se mit à sa recherche. On finit par le dénicher sous un petit appontement.

— J'embarque, dit Labartelade.

Et à Travellini :

— Vous venez avec nous ?

Travellini grommela un : « oui » sourd, qui ressemblait à un grognement d'insatisfaction.

— Il y a la ronde, dit-il. Autant qu'elle ne voie pas ça...

— On a le temps, répliqua Labartelade. La ronde ne passe par là que vers dix heures.

Travellini prit un aviron et souqua. Labartelade en fit autant. Nous avancions vers la coupée arrière. A mesure qu'on s'en approchait la coque devenait plus noire et la silhouette spectrale, loin de se dissiper, prenait encore plus de mystère ; car les dimensions de cette ombre grandissaient, à chaque coup de rame, surnaturellement, devant nous, que portait

une barque minuscule. Quand nous fûmes sous la poupe, je relevai la tête pour lire le nom ; mais il faisait trop sombre. Nous faillîmes donner en plein dans le gouvernail ; il sortait de l'eau ; puis on rencontra une grosse chaîne, celle du corps mort, évitée de justesse. Après quoi on glissa tout contre la muraille de fer, à l'aveuglette, pour trouver l'échelle, en râclant les tôles. On sentait sous la main les gros rivets et les rugosités de la rouille. Comme le bâtiment donnait de la bande à babord, sa paroi se penchait sur nous, menaçante, et d'une hauteur qui me parut extraordinaire, dans l'ombre.

Ce fut Travellini qui attrapa l'échelle : deux cordes mouillées, des barreaux de bois. J'avoue qu'elle me fit une désagréable impression. Mais déjà Travellini et Labartelade grimpaient. Je les suivis maladroitement ; mais, en évitant de regarder dans le vide, j'arrivai tout de même sans encombre jusqu'à la rambarde et je l'enjambai. Labartelade était en train de rallumer sa lanterne.

— Je vous la laisse, me dit-il. Vous allez rester ici, près de l'échelle. Si par hasard nous le manquions, s'il arrivait, appelez-nous.

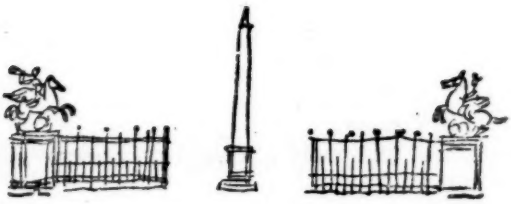
Travellini me passa son sifflet d'ordonnance ; et il ajouta :

— Surtout n'essayez pas de l'arrêter.

Il alluma brusquement sa lampe électrique ; et tous deux, précédés d'une flamme blanche, ils s'enfoncèrent, par une écoutille, dans les profondeurs du bâtiment. Je les vis partir à regret.

HENRI BOSCO

(A suivre.)



MONSIEUR DE CHARETTE

GÉNÉRAL INVISIBLE

I

Prends ton fusil, Grégoire.

— Alors, t'as pris ton fusil, Grégoire?

— Faut bien, maît' Savin! Vous entendez pas les cloches de Machecoul?

— Il est ben trop grand pour toi, mon p'tit gars!

— Rien n'est trop grand aujourd'hui pour les hommes de courage.

— Et où vas-tu comme ça?

— Chez M. de Charette, avec les autres, pour lui demander d'être notre chef. Nous voulons la paix et nos bons prêtres.

— C'est une bonne idée. Attends un peu. J' m'en vas chercher ma pétoire et je vous rejoins.

Les paysans s'en vont sur la route de Fonteclose, armés de bâtons, de faulx, de vieux fusils. Les cloches de Machecoul sonnent et, de tous côtés, leur répondent celles des autres villages, comme souvent elles ont sonné pour la mort et l'incendie. Et c'est, en effet, un vaste incendie qui vient de s'allumer sur la Vendée. Mais cette fois, les hommes, au lieu de l'éteindre, vont autour d'eux en propager les flammes. Des fumées s'élèvent sur le Marais, allongées par le vent de l'ouest, la bonne brise qui, jusqu'au fond des terres, fait respirer le souffle de la mer et le goût de la liberté.

Devant les douves de Fonteclose, la foule s'arrête, regarde les murs gris de la gentilhommière, espérant peut-être apercevoir l'homme désiré. Une grande clameur s'élève.

***

M. François-Athanase Charette de la Contrie était tranquillement en train de se raser quand il entendit les cris, ce dont il eut de l'impatience et le rasoir coupa. Allant jusqu'à la fenêtre, il vit, à travers le rideau, les paysans massés devant la porte, encore hésitants, avant de pénétrer dans les jardins, et criant toujours : « M. Charette! M. Charette! »

Le chevalier haussa les épaules :

— Quelles sottes gens! Non, quels braves gens, plutôt! Mais ils rêvent d'une chose impossible. Se battre, sans armes, sans munitions, sans discipline, contre les armées de la République, c'est une folie à laquelle je ne donnerai pas la main. J'ai déjà refusé hier, je refuserai encore.

Il revint devant la glace, aperçut l'estafilade causée par le rasoir et sourit d'un ton singulier :

— Le sang coule déjà!

Le chevalier Charette sait qu'en ce mois de mars 1793, la région tout entière s'est soulevée contre Paris, après avoir supporté sans rien dire les premiers temps de la Révolution. La proscription des prêtres, la mort du roi, la misère accrue ont fait verser des larmes de sang. Mais c'est le décret de la Convention ordonnant une levée de trois cent mille hommes qui vient de tout faire sauter. En même temps que Chauvé où s'allumeront les premières étincelles, Machecoul, capitale de Retz, en partie conquise aux idées nouvelles, a été prise d'assaut par les Paydrets, les paysans du pays de Retz, balayée, ensanglantée. Mais il faut des chefs à la tête de ces braves, forts seulement de leur courage.

C'est de cela qu'on discute dans les jardins de Fonteclose :

— Avec un homme pareil, nous ne craindrons personne.

— C'est un vrai commandeur comme tous les nobles.

— D'ailleurs, il a été officier.

— Je sais de quoi il en retourne, les amis.

Un homme au teint rougeaud, avec de petits anneaux d'or aux oreilles, se frappe vigoureusement la poitrine :

— Oui, moi, Joseph Bureau, pêcheur à Bourgneuf, qui ai navigué avec lui, à bord de *La Belette* et de *La Désirade*. C'était un rude matelot à bord. Avec lui on fonçait droit dans la gueule du vent, on avait le cœur à l'aise quand on le voyait au banc de quart. Mais fallait que ça marche, sinon, la garcette sifflait sur nos épaules. Oui, les gars, c'est l'homme qu'il nous faut pour aller de l'avant.

— On lui avait déjà demandé. Il a refusé.

— Ils ont tous refusé d'abord, nos messieurs. Tiens, comme le chevalier Tanguy, de la Blanchardais.

— Le marquis de La Roche-Saint-André, de la Garnache.

— M. de Couëtus, à Saint-Philibert-de-Grand-Lieu.

— Le chevalier Sapinaud de la Verrie.

— Mais on les a quand même obligés à marcher.
— Et on forcera M. Charette aussi.
Un grand cri s'éleva de nouveau :
— M. Charette! M. Charette!

***

Le chevalier avait décidé de ne pas se montrer. Outre qu'il lui déplaisait de céder à la violence, ses idées n'avaient pas changé sur la folie de courir aux armes contre un gouvernement haï mais bien organisé. Pourtant, l'honneur commandait de faire quelque chose. M. Charette, lui aussi, avait pris la route de Coblentz, pour se joindre à la noblesse de France groupée autour des frères du roi. Mais, las de cette petite cour en exil, il revenait bientôt en France et, à Paris, faisait connaissance avec la Révolution trempant les bras dans le sang de ses fils.

La destinée semble vraiment vouloir lui faire jouer le rôle du dernier soldat de la Monarchie. En effet, il sera l'un des ultimes défenseurs des Tuileries, échappant au massacre sous la carmagnole d'un cadavre et brandissant la jambe d'un Suisse massacré. Un cocher de fiacre le recueille, puis un étudiant de médecine, Davy-Desnaurois, dont plus tard il fera son aide de camp, quand il le retrouvera sur les champs de bataille de Vendée, mêlé aux bleus.

C'est ainsi qu'il est revenu en son asile de Fonteclose, près d'une femme épousée sans enthousiasme, tuant ses ardeurs aux plaisirs de la chasse. Pourquoi a-t-il quitté la marine du roi, lieutenant de vaisseau après onze ans de campagne? Le saura-t-il jamais? Il sourit à des souvenirs, se rappelle soudain cette vieille négresse qui, dans un carbet de la Martinique, lui a prédit qu'il serait roi, un jour. Roi dans quelque île, peut-être, s'il avait continué à courir les mers, comme certains aventuriers dont il a connu l'histoire. A présent, il n'est plus que le chevalier Charette, gentilhomme campagnard.

Dehors le bruit continue. Les Paydrets sont aux portes de la maison. Allons, il est indigne de se cacher davantage. Brusquement, M. Charette apparaît à ces hommes qui l'appellent.

Un grand cri l'enveloppe. La foule le presse, lui prend les mains, cherche à l'entraîner. Elle n'écoutera ni les paroles de sagesse, ni les refus. Peu à peu la colère monte en grondements, les mots ordonnent, accusent, menacent :

— Un ancien officier du roi n'a pas le droit de rester à l'écart en ces temps de sacrilèges. Il doit donner l'exemple, marcher avec ses gens.

Le chevalier regarde ces faces convulsées par la fureur, ces rudes compagnons dont il sait bien la hardiesse et le dévouement. Ces paysans qu'il a connus si calmes et qu'un vent de révolte a transformés, vont-ils lui donner la grande leçon du devoir? Brusquement, la race se réveille en lui, le goût des belles actions fond en sel dans sa bouche. Allons, le

temps des chasses et des jours stériles est fini! Puisque ces hommes veulent combattre, qu'au moins l'esprit soit à leur tête. Aujourd'hui, ce sont les soldats qui choisissent leurs chefs! C'est ainsi que le chevalier sort enfin de son long sommeil. Mais comme le dira plus tard Napoléon, à son propos, il y a « des dormeurs dont le réveil est terrible ».

Un signe. Aussitôt c'est le silence. De cette voix perçante, habituée à dominer le bruit des tempêtes, M. Charette annonce qu'il accepte. Seulement il faudra lui obéir aveuglément. Comme il a été maître à son bord, après Dieu, il veut être le chef sans discussion. Un seul commandement : l'obéissance ; une seule sanction : la mort.

Les larges chapeaux volent en l'air ; les acclamations retentissent. Le chevalier rentre un instant chez lui se mettre en tenue, réapparaît bientôt sur son cheval de chasse, le sabre à la main.

— A Machecoul!

Derrière lui, la bande joyeuse s'en va, agitant ses armes, saluant un drapeau blanc qu'on vient de hisser à l'un des ormes du château. Un grand cri s'élève, cette fois plein de foi et d'espérance :

— Vive le Roi!

Au son du tambour, au chant des « goules », on s'en retourne vers le bourg. A côté de Charette trotte Joseph Bureau, qui fait des signes d'amitié :

— Ah! commandant, ça fait plaisir de se retrouver.

Le chef se penche, reconnaît l'un de ceux qu'il a conduits aux périls de la mer, sourit :

— Alors, matelot, tu es des nôtres?

— Comme autrefois, commandant.

— Tu te souviens de la manœuvre?

— Ça ne s'oublie pas, commandant.

— Paré?

— Oui, paré à l'abordage!

II

Les Moutons noirs.

— Hé bien, Bureau, tu ne regrettes pas ta barque?

— Crédié non! Maintenant je suis friand de poisson bleu.

— T'en as pris ta part, gros gourmand.

— Malheureusement, ça ne se mange pas, cette pêchaille-là.

— J'ai faim aussi et j'ai soif. J'boirais ben un coup. Tu te souviens des barriques que nous avons défoncées à Pornic?

— Parbleu, j'en ai encore le goût sous la langue. Ah! on a bien fêté notre première victoire sur les Bleus!

— On en a eu d'autres des victoires. Challans, hein, mon gars, quand on avait peur du canon et qu'on se jetait à plat ventre?

— Dame! on n'a pas eu que du bon temps. M. Charette est un rude homme. Battu ou pas battu, faut marcher toujours. Vois, je n'ai plus de sabots.

— C'est comme moi, je les ai laissés devant Machecoul pour m'ensauver plus vite. On s'était pourtant bien cognés!

— On ne peut pas toujours vaincre, mon gars. Demande à notre chef s'il a perdu confiance, lui.

— On n'a été un moment que vingt à le suivre. Ça prouve qu'on avait confiance aussi.

***

M. Charette a connu les hasards de la guerre. C'est vrai qu'il a été battu à Beauvoir et à Machecoul, qu'on lui a tourné le dos dès que la victoire a cessé de sourire. Mais, depuis qu'il a accepté la lutte, le chevalier ne s'est laissé abattre par rien. Avec les vingt hommes restés fidèles, ces guenilleux aux barbes longues, aux mines farouches, il a battu la campagne, rassemblé les fuyards, occupé Légé, village d'abondance où, en quelques jours, grâce à des émissaires, il est parvenu à rallier un millier de fidèles auxquels la victoire est promise.

Et la victoire, qui aime ceux qui ne désespèrent point, arrive bientôt. Les Bleus essaient de prendre Légé. Charette, qui a vu l'hésitation des siens, bondit au premier rang, enlève les Vendéens. Les Patauds, dont la déroute est complète, abandonnent quatre cents des leurs sur le terrain. Ils étaient arrivés cinq cents.

Mais c'est à Machecoul que Charette songe encore, la ville qu'il a perdue et veut reprendre. Travaillés par des chefs rivaux, ses soldats refusent de le suivre. Il y a des murmures, des menaces; des fusils sont braqués sur le général, qui, entouré de quelques fidèles, charge les mutins. Tant de résolution ramène la confiance; Charette est nommé commandant de toutes les troupes. A quoi bon? Les ralliés de la veille disparaissent le lendemain. C'est à peine si le chef pourrait autour de lui compter quatre cents hommes, dont beaucoup sont des déserteurs républicains.

Une fois de plus, voici Charette presque abandonné, cherchant asile en ce pays qu'il a pourtant si bien défendu. On lui refuse l'accès des cantonnements de Vieillevigne. Les errants sont obligés de camper dans la lande désertique de Bouaine, sans vivres, sans soutien.

Tandis que ses hommes trouvent un pitoyable sommeil, couchés à même la terre, Charette veille, se promène, médite, comme il l'a fait tant de fois au temps des naviguées. Il sent trop sa force pour ne pas comprendre qu'elle gêne ses rivaux. Pourtant, ces armées de Vendée et du Poitou, commandées par un seul homme, pourraient faire de grandes choses pour la cause du petit roi enfermé au Temple, tandis qu'elles s'épuiseront, soumises à plusieurs chefs. Charette a trop conscience de sa valeur pour se résoudre à servir d'adjoint.

Maître de sa puissance, il est le seul à savoir en disposer.

L'homme veille, se promène, regarde le ciel dont chaque étoile est un signe pour le marin, voit la Polaire, bienveillante aux pilotes, cherche la sienne. C'est là-haut qu'il prend conseil. On le tient à l'écart ; on le suspecte. Il ira donc de l'avant, comme toujours. Réveillant ses hommes, Charette les mène, en pleine nuit, attaquer ceux qui pensaient le surprendre à l'aube ; il entre, pareil à la foudre, dans le village de Saint-Colombin. Les Bleus fuient, abandonnant leur drapeau et un large butin. Il n'en faut pas davantage pour convaincre les tièdes. Et les « moutons noirs », riant de ces Patauds qui sautent si maladroitement les fossés, rentrent triomphalement dans Vieillevigne, où les femmes leur jettent des fleurs.

Les chefs rivaux ont cédé, quelques-uns provisoirement. Ce qui est mieux, des combattants viennent en foule s'offrir au vainqueur, notamments les gars du Loroux-Bottereau, venus des confins d'Anjou et qui se mêlèrent aux Paydrets, méritant par leur courage d'être appelés les « grenadiers » de Charette.

Après avoir enlevé Palluau et un nouveau butin, le général voulut effacer son échec de Machecoul et marcha sur la ville, qui fut prise d'assaut. Le canon ne faisait plus peur aux « moutons noirs » ; quinze pièces d'artillerie restèrent entre leurs mains, six cents prisonniers.

Machechoul prise, les Bleus repliés sur Nantes ou les Sables, Charette était cette fois maître du pays, pour n'avoir point douté de la fortune. Alors, de Légé il fit sa « capitale ». Et tandis que ses soldats rentraient chez eux, s'occuper un peu de la terre, il prit du repos et du divertissement.

Fuyant leurs châteaux occupés ou ravagés, des familles de nobles étaient venues se mettre à l'abri derrière l'épée victorieuse. Il y avait de jeunes et jolies femmes qu'il était agréable de faire danser au cours de ces fêtes champêtres organisées par Charette et ses officiers. Le général y paraissait en d'élégants uniformes, aimant le faste en ses costumes. Pour le reste, il vivait comme ses hommes, mangeant leur pain et nourri comme eux de privations. A Légé, il ne prenait pas mieux soin de son ventre, sinon pour se régaler d'une soupe à l'oignon.

Tout autour de lui, dans la région, campent les autres chefs, plus ou moins ses rivaux. Malgré l'apparence, ils se méfient de Charette dont l'indépendance leur déplaît autant que les gêne sa grandissante renommée. Ils raillent volontiers ses troupes indisciplinées et turbulentes ; c'est « l'armée des piques ». Lui, leur chef, est « le petit cadet de marine ».

Mais ce petit cadet possède une grande âme.

III

« *L'Armée... de Faïence !* »...

Quand il avait bu un bon coup de vin, Joseph Bureau aimait raconter ce qu'il avait vu de la bataille de Luçon, quand les troupes de Charette,

pour la première fois, s'unirent aux soldats de « l'armée royale » commandée par d'Elbée :

— Voilà t'y pas qu'un chef de ces grenadiers à cantiques et à bannières vient nous dévisager, juste sous le nez, et nous dire que ceux d'Anjou vont nous faire la barbe. Faut dire qu'on n'était pas rasés depuis longtemps. Mais ce n'était pas une parole à dire. Heureusement que le commandant a répondu de la belle manière, en pare-à-virer, les gars. Alors, ça crache dur tout d'un coup ; les maudits Bleus tapaient avec leurs sacrés canons. Notre M. Charette fait battre le tambour, les cornets à bouquin gueulent comme la corne à brume. Et les gars s'élancent aux cris de « Vive le Roi ! »

» Crédié ! les amis, ça chauffait, et les balles sifflaient qu'on aurait dit un vent de tempête. On avance quand même derrière le commandant, mais ces gars d'Anjou qui devaient nous faire la barbe, hein ! s'empêtrent je ne sais où ; si bien que nous sommes seuls à recevoir les Patauds sur le ventre. C'est alors que j'attrape une faillie balle, et me voilà en train de respirer la poussière. En levant le nez, je vois nos gars qui commencent à reculer, mais le fusil haut quand même. V'là les hussards bleus qui arrivent avec leurs grands sabres. Je me disais : « Mon petit Joseph, tu ne reverras pas Bourgneuf ! » Mais v'là M. Charette qui passe sur son bidet. Je l'appelle : « Commandant, hé ! commandant, c'est votre matelot. » J'avais un peu de fièvre, bien sûr, pour déranger le chef en un pareil branle-bas ! Eh bien ! le commandant, il descend de cheval, me hisse dessus, m'attache à lui avec sa belle écharpe blanche. Et hop ! on rejoint la colonne en rigolant des Patauds. Vous me croirez peut-être pas, mais j'avais tant perdu de sang que j'étais comme collé au général. Paraît que ça m'a sauvé la vie, disent les médecins. Hein ! les gars, un homme capable de faire ça pour vous, on donnerait sa vie pour lui, pas vrai ? »

Après l'échec de la tentative sur Nantes, où Charette resta inactif faute d'ordres, la défaite de Luçon était grave. Tout le monde ayant eu des torts, Charette le premier, pour s'être engagé trop vite, chacun se défit des responsabilités *sur le dos du voisin*. Mais un danger plus grave allait menacer ces braves gens, incapables d'une durable union. L'armée de Mayence, rendue libre à la suite de sa capitulation causée par la famine et ne devant pas, sur l'honneur, servir pendant un an contre l'étranger, venait d'arriver par poste, envoyée par le Comité de Salut public, pour en finir avec la Vendée. Vingt mille soldats, les meilleurs d'Europe, commandés par Kléber, le général à la tête de lion.

Devant ces hommes qui avancent, brûlent, détruisent tout, la population s'affole, revient à Légé se mettre sous la protection de Charette. Celui-ci fait évacuer vers Montaigu une partie de son matériel, afin d'entraîner cette foule épouvantée. Les Mayençais approchent. On aperçoit bientôt leurs habits blancs et leurs plumets rouges. Charette feint de vouloir défendre la ville, fait tirer les deux canons qui lui restent,

sort ensuite avec quelques centaines de cavaliers, drapeaux au vent, comme s'il allait vraiment engager le combat. Kléber prend ses dispositions, entoure le bourg, attend. Rien ne bouge. Quand les Mayençais se décident à pénétrer, tout a disparu, les soldats et les habitants ; on se croirait dans une cité morte, mystérieusement abandonnée. Seule, une folle aux lèvres closes se promène comme une ombre autour de sa maison. Charette et les siens ont disparu, à croire que la terre leur a creusé d'invisibles chemins.

Déçu, maugréant contre cette guerre qui ne ressemble pas aux autres — allez donc battre un adversaire qui se dérobe — mal à l'aise en cette campagne pleine de pièges, Kléber fait avancer ses troupes. Charette n'est pas très loin. Retardé par l'informe et gémissante colonne des femmes, des enfants et des blessés qui se traînent sous la pluie et dans la boue, il a fait enterrer ses canons et parvient à conduire les six mille hommes qui lui restent jusqu'à Tiffauges. Les Mayençais sont sur leurs talons. Il va falloir vaincre ou mourir. Heureusement arrivent Bonchamps et Lescure. Cette fois, dix-huit mille soldats vont affronter ceux de la République. Ils avancent à six mille, ceux-là, mais précédés d'une réputation à faire trembler. Bien nourris, bien équipés, entraînés au dur jeu de la guerre. Ils arrivent superbement commandés par Kléber le fort, assisté du sombre Merlin de Thionville.

Charette ne dit que quelques mots à ses paysans : « Si vous fuyez, tout est perdu ». Le 19 septembre 1793, quand le jour se lève, à Torfou, la Vendée est là en prières, mais la main sur ses armes. Bataille de géants, Français contre Français. Les premières fusillades rompent l'élan royaliste, et les femmes qui prient au pied du château sont obligées de ramener leurs maris ou leurs frères au combat, à coups de fourches et de bâtons, à coups d'injures. L'heure des lâches et des timides est passée. L'ivresse guerrière les gagne même, et plus d'une paysanne fait le coup de feu ou se sert du sabre. Charette, poussiéreux, tête nue, le fusil au poing, ramène ses grenadiers à l'attaque, gueulant des ordres et des encouragements. L'armée de Mayence est obligée de reculer pas à pas, toujours alignée comme à l'exercice, dominée par ses chefs. La face de Kléber apparaît terrible, sous le chapeau empanaché, posé de travers. « Ces brigands-là, se battent bien », dira-t-il de ces paysans qui sont tout de même des Français comme lui. Oui, ils se battent bien et il s'y connaît, le sacré diable!

Dans Torfou qui brûle, les garçons de Charette, de Bonchamps et Lescure voient devant eux plier ceux qu'on appelle « Les premiers soldats du Monde ». Sensation enivrante de la victoire au delà de la fumée, par-dessus les cris, et qui s'en vient étourdir la Vendée ressuscitée.

Deux jours plus tard, Charette se lance sur Montaigu, où se réjouit un général républicain. Celui-ci, Beyssier, est tranquillement en train de dîner quand les « moutons noirs » arrivent comme des enragés. Il n'a que le temps de fuir sur la route avec ce qui restera de sa brigade.

Quand on a dénombré le butin qui apporte canons et approvisionnements, chevaux et munitions, de quoi requinquer grassement les vainqueurs, ceux-ci se donnent du bon temps dans Montaigu-la-Reprise. Dame! « L'armée des piques » ne s'amuse pas comme un pensionnat. On défonce les barriques, on embroche les volailles, on rigole ferme autour des feux improvisés, tout en braillant des chansons qui scandalisent les grenadiers de Lescure, les hommes du cantique et du chapelet.

Les officiers angevins se détournent de ces mécréants et de leur indiscipline, rendent responsable Charette, qui, atteint dans son orgueil, rassemble ses soldats et les conduit à Saint-Fulgent, au lieu, contre l'avis unanime, d'aller soutenir Bonchamps en train de talonner les débris de l'armée de Mayence du côté de Clisson.

Nouvelle bataille, nouvelle victoire à la lueur des torches. Charette, à cheval, portant en croupe un jeune paysan qui bat du tambour, entraîne ses lurons dans la longue rue de Saint-Fulgent et balaie les trois mille Bleus qui n'ont pas le temps de résister.

Le butin est amené aux Herbiers. Mais le « cadet de marine », mécontent de la part qu'on lui a réservée, reprend brusquement le chemin du Marais. D'ailleurs, ses hommes ont hâte de revoir la bourrine et les champs. N'ont-ils pas battu les armées républicaines, défait la Nation?

C'est vrai. Et Charette, secouant les balles qui sont restées dans ses habits, dira, non sans un plaisant orgueil, que « l'Armée... de Faïence n'avait pas tenu au feu ».

IV

Une lutte sans merci.

Joseph Bureau est content, non parce qu'il est guéri de sa blessure, mais d'être revenu dans le pays qu'il aime, le Marais. Il a vu, de loin, le clocher de Bourgneuf, alors qu'au milieu de ses compagnons il descendait vers Bouin et Beauvoir. Les charreaux déjà bourbeux creusent leur lit incertain au milieu des vases. Un vent aigre, mouillé par octobre, siffle déjà au-dessus des têtes. La troupe s'en va vers la baie, franchissant les étiers, attirée par la mer battant courtement à l'horizon et qui, couleur de sable et de rocher, semble, là-bas, prolonger la terre.

Charette a laissé l'armée angevine à son destin douteux. Le plan de Lescure et d'Elbée l'aurait entraîné au delà de la Loire, le forçant à quitter le Marais que ni lui ni ses hommes ne sauraient abandonner. Aussi est-il sorti de Légé, sa « capitale » devenue inhabitable, pour s'emparer de l'île de Noirmoutier, qui commande la côte, citadelle des eaux.

Une armée de trois mille hommes pénètre alors dans l'Océan, suivant d'un pas hésitant la route sous-marine du Gois, avec le flot qui leur bat au ventre. Il est trois heures du matin : la brise court avec la marée montante, hurlante ou gémissante, mêlée au bruit sourd des vagues empor-

tées comme un fleuve. Les terriens timides s'effraient de cette marche au milieu des flots, secoués pendant quatre kilomètres par la houle noire aux écumes blanches, glissant dans les trous, guettés par les vasières, ombres guidées par des ombres, rejetés du continent sans savoir s'ils arriveront jamais sur une autre terre.

Ils passèrent pourtant et les républicains, qui veillaient à la Bassotière-en-l'Ile, les virent surgir, trempés, couverts de boue, les armes luisantes, comme s'ils sortaient du fond de la mer. Après une brève résistance, tout lâchait prise devant ces gars formidables, et la ville même, quelques heures après, tombait aux mains de Charette.

Le temps d'organiser l'île et Charette retourne au continent à travers la mer. Il se sent plus en sûreté dans les taillis et les bois de Vendée qu'à bord de cette citadelle de sable dont les ressources sont trop mesurées. C'est dans la forêt de Touvois qu'il apprend la déroute de la grande armée royale. Bonchamps n'est plus ; Lescure est frappé à mort ; d'Elbée couvert de blessures, emporté par ses Angevins, cherche un asile qu'il trouvera enfin dans Noirmoutier.

Charette, resté dans la forêt de Touvois, apprend que l'on a décidé, au cours d'un Conseil de guerre, d'en finir avec lui. La renommée grandissante du chef vendéen, ses coups d'audace, ses succès le désignent comme l'homme à abattre d'abord. Le général Haxo, avec six mille combattants, est chargé de cette mission.

Charette décide de retourner à Noirmoutier. Mais quand il arrive à l'entrée du Gois, la mer est haute. Avec ses quinze cents hommes harassés, il fait demi-tour et se réfugie dans le village de Bouin, planté comme un rocher dans une immense pleine de vase.

Les républicains sont autour de lui, Dutuit étant venu des Sables avec ses Bleus aider Haxo. Le temps lui-même se ligue contre les royalistes : il gèle chaque nuit ; les étiers, ces innombrables canaux qui sillonnent le Marais, les charreaux, chemins boueux, n'empêchent pas l'avance de l'ennemi. Haxo, qui rejoint la colonne de Jordy, se croit sûr de la victoire. Charette n'est-il pas pris comme dans un piège, avec de pauvres troupes exténuées ?

Le chef vendéen ne se fait pas d'illusions. Tout autour de lui, les feux de l'adversaire dessinent la ligne mortelle.

En cette dernière nuit, celle qui précède l'assaut décisif, Charette harangue ses hommes. Il les sauvera encore s'ils lui font confiance. En attendant, le ventre creux, on danse au son des cornemuses ; les femmes sont nombreuses : châtelaines, bourgeoises, paysannes, unies dans une même misère, sourient encore devant la mort.

Au petit jour, dans le vent glacé, les soldats de Jordy attaquent. Arrêtés une première fois, ils avancent, repoussent lentement les troupes de Charette, pénètrent dans Bouin. Le village semble abandonné, les maisons sont vides. Seule, la tour de l'église est remplie de femmes qui n'ont pu suivre l'armée royaliste. Quant à celle-ci, elle a disparu, semble s'être

évanouie dans l'espace ; on n'en trouve plus traces. Une fois de plus, Charette a réussi ce miracle de se rendre insaisissable, comme s'il connaissait le moyen magique de se rendre invisible. Pourtant un millier d'hommes ne s'envolent pas, pareils aux oiseaux, ne sont pas une vapeur éparpillée dans l'air !

Alors qu'avec ses hommes, Charette s'enfonce dans la plaine nue, Joseph Bureau s'est approché de son ancien bourlingueur de chef :

— Commandant, m'est avis que ce n'est pas l'heure encore de filer notre nœud. Voulez-vous de moi comme pilote ? Je connais le pays ; je peux vous faire passer par des chemins que ces brigands de Patauds ne trouveront jamais.

— Je te fais confiance, matelot. La marine se débrouille toujours, je sais.

Il rassemble ses hommes. On jette les canons à l'eau ; on abandonne les chevaux. On saute les étiers, on piétine dans la boue grasse. Le dégel est revenu. Qu'importe ! Ainsi, les Bleus ne pourront suivre. Pieds nus, mouillés de vase, enfoncés parfois jusqu'à mi-ventre, les fuyards courent, tombent, se relèvent, jurant et sacrant, leurs armes rendues inutiles. Charette va de l'un à l'autre, les soutenant de paroles familières, sa bonne humeur intacte. Joseph Bureau, en éclaireur, scrute l'horizon, à l'affût des repères, reconnaissant par des signes incertains la piste des contrebandiers. Il est talonné par cette horde dont il est en train d'assurer le salut. Enfin, la terre molle des anciens fonds marins fait place au sol plus dur. On se trouve, sans avoir aperçu le moindre uniforme bleu, dans le pays de Fonteclose dont Charette connaît tous les coins. Il arrête un instant ses hommes, leur souffle un nouveau courage. Ils n'ont plus d'armes, ils crèvent de faim. Bon, le hasard de la guerre va les pourvoir de nouveau. En effet, une colonne républicaine passe sur la route, escortant un convoi. Les Vendéens jaillissent des buissons, troupe sauvage, ruisselante d'eau sale, hurlant à la mort. Les Patauds sont enfoncés ; à ceux qui succombent on arrache les armes. Des renforts arrivent, la lutte redouble de férocité. Il faudra la nuit pour séparer enfin ces enragés. Les Bleus cèdent une fois de plus à ces démons qu'aucune épreuve ne saurait arrêter et qui regagnent la forêt protectrice, en vainqueurs, ramenant des fourgons et de la cavalerie.

Emporté par la courbe de son destin, Charette prépare de nouveaux combats. Il sait que ses ennemis ne le laisseront en repos, lui, l'âme de la résistance, l'homme capable encore d'entraîner une armée aux lendemains imprévisibles, les seuls défenseurs du petit roi prisonnier dont on acclame le nom et qu'on ne verra jamais. Dans le cœur de ce héros est gravé le serment de ne pas déposer les armes tant que la royauté et la religion n'auront pas reconquis leur place. C'est donc à une lutte sans merci, à une lutte à mort qu'il faut s'attendre. Horrible guerre où le sang français se mêle au sang français.

Entre temps, les armées de la République se sont emparées de Noir-

moutier. La terreur règne sur la douce terre parfumée de mimosas. Le Comité de Salut public n'avait-il pas donné l'ordre de reprendre l'île ou de « l'engloutir dans la mer »?

V

Les colonnes infernales.

Charette a l'instinct du chasseur et ce flair va se retourner quand, de chasseur, il va devenir chassé. En ce début de l'année 1794, l'armée royale n'est plus. L'esprit de rébellion, c'est-à-dire de fidélité aux anciennes croyances, n'est plus défendu que par l'ancien officier de marine et les quelques centaines d'hommes qui lui demeurent. Saignée jusqu'au cœur, la race vendéenne ferait peut-être la paix, si des gens loyaux et sincères venaient à elle et le désiraient vraiment.

Mais la Convention entend s'imposer par la Terreur. Puisque Charette n'est pas battu, tous les moyens sont bons pour en venir à bout et, avec lui, la région maudite. On n'a pas assez tué, pillé, brûlé, dévasté la Vendée. Qu'elle soit donc la terre condamnée où la forêt tombera, où les villages crouleront, où l'herbe même ne saurait plus pousser sur un sol empoisonné par les cadavres. C'est ainsi que les colonnes infernales sont formées.

Tous les grands mouvements qui secouent les peuples ont entraîné dans leurs remous les plus monstrueuses figures, remué la pire lie humaine. Pour commander l'infernale besogne, ce ne sera pas aux vrais chefs que l'on fera signe. Ceux qui dirigeront les douze colonnes chargées de supprimer la Vendée de la surface de la terre sont des militaires improvisés, choisis pour leurs sentiments révolutionnaires, c'est-à-dire leur dévouement aux méthodes sanglantes. Le plan est simple : tuer tout le monde, non seulement les combattants, mais les vieillards, les femmes et les enfants ; non seulement les insurgés, mais aussi les patriotes, afin de ne rien oublier. Tuer n'est pas tout : on incendiera les villages et les bourgs, on coupera les bois, on détruira les récoltes, les bestiaux. Tout ce qui peut être massacré ou brûlé sera brûlé et massacré. Ce sont les idées de la Convention ; elle n'osera jamais les rendre officielles par un arrêté, mais trouvera un général pour les appliquer avec des excès d'imagination. C'est Turreau. Le 20 janvier 1794, il donnera l'ordre de commencer la « promenade civique ». Les « feux de joie » s'allument partout. On fusille, on égorge tout le monde, y compris les populations ralliées. Inutile de découvrir ici ces parties honteuses de l'histoire. Les lieutenants de Turreau, les Grignon, les Lachenay, les Huché, d'autres encore, accompliront gaiement les ordres de leur général, qui, toujours pris de vin, trouvera qu'on n'en fait jamais assez. Ces bourreaux, lâches au combat, furent ensuite chassés de l'armée, leurs noms honnis. Seul, Turreau

sera blanchi. Baron de l'Empire, grand-officier de la Légion d'honneur, fait chevalier de Saint-Louis par Louis XVIII, c'est lui que les Bourbons désigneront pour accompagner la fille de Louis XVI dans son voyage en Vendée. Dame! Il a bien connu le pays! Il n'y a pas que la vertu qui soit récompensée!

Ces horreurs auront leur contre-coup fatal. Les Vendéens, étouffés par le désir de vengeance, vont désormais se montrer sans pitié. Ce sera la grande tuerie de part et d'autre. En attendant, Charette, remis d'une première blessure, va infliger une série de défaites à ces troupes amollies par le massacre et le pillage. Il lui faudra pourtant tenir tête à ceux des vrais soldats que Turreau n'a pas eu le temps encore d'éloigner parce qu'ils répugnent à ces boucheries. A ce moment, trente mille hommes enserrent les insurgés. Haxo en est le meilleur chef, lui qui a promis à la Convention la tête de Charette avant un mois. C'est la sienne qu'il y laissera.

Les Vendéens sont dans une situation lamentable; ils ont passé un mois dans la neige, sans abri, sans pain. Parfois, le ventre enragé, ils se jettent sur les campements bleus, rien que pour manger. Alors, nul ne résiste à ces affamés furieux. Remontés par de grands coups de mauvaise eau-de-vie, ces miséreux, quelques centaines, suivent inlassablement leur chef, qui, aussi démuni qu'eux, les encourage de sa chaude parole. Sur un court espace de terrain qui va sans cesse en se rétrécissant, ils échappent aux poursuivants, traversent des villages pleins de cadavres mutilés, culbutent les troupes qui s'opposent à leur passage, ne faisant plus de prisonniers. Ils se réfugient dans la vaste lande de Bouaine, campent dans les broussailles. Mais l'ennemi approche. Ils sont cernés. Le prudent Turreau, qui n'aime pas beaucoup les hasards de la bataille, se risque enfin lui-même, aperçoit Charette de loin, annonce la victoire. On sonne l'assaut. Une fois de plus, l'homme insaisissable échappe avec ses troupes, ses convois, la traîne des fuyards. Turreau déconfit n'a plus qu'à regagner Nantes.

La poursuite continue. Quatre cents braves arrivent heureusement renforcer les Paydrets, ceux de Guérin. Une armée de cinq mille républicains est enfoncée par ces forcenés, qui ne sont pas plus de mille. Les femmes se mêlent aux combattants, tuent et assomment, avec des piques et des pierres.

Enfin, Haxo, qui n'a pas oublié sa promesse, bouche la route. Mais ses troupes ne sauront tenir contre les bandes sauvages. Après une mêlée où les hommes se prennent au corps et aux cheveux, elles reculent en désordre, abandonnant leur général, qui, désarçonné, le sabre au poing, se battra comme un lion, refusant de se rendre. On l'abat enfin d'un coup de fusil. Turreau, qui attend non loin, se garde bien d'intervenir.

Le soir, au fond d'infranchissables fourrés, les lieutenants de Charette racontent la mort d'Haxo et se disputent la possession de son cheval.

— Ah! dit Charette en soupirant, c'est bien dommage d'avoir tué un si brave homme!

Et se détournant, cet homme si ferme se mit à pleurer.

VI

Le général invisible.

Comme l'a dit parfois Joseph Bureau à ses compagnons, quand on s'en va à l'aventure de guerre, c'est un peu comme si l'on mettait son sac à bord d'un navire pour s'en aller voir si la terre est ronde, faire le tour du monde, quoi! On sait quel jour on est parti, mais on ne peut point savoir quand on arrivera au port. Bien de bons compagnons, depuis le rassemblement de Machecoul, ont atteint le havre suprême, celui où tout un chacun jettera l'ancre un jour ou l'autre. A-Dieu-Vat! Ça n'empêche pas d'espérer le retour dans la baie. On aura des souvenirs alors, quand on ne sera pas parti à la pêche au poisson de sable.

— Assieds-toi là, dit Bureau au petit Grégoire, qui n'a pas lâché son fusil depuis la première heure.

Le jeune paysan est une âme chantante. C'est lui qui, à Saint-Fulgent, à la lueur des torches, a battu le tambour de charge, à cheval, en croupe derrière Charette ; lui qui, à la Bésilière, sonnait de la trompe quand les cavaliers Paydrets, fiers de voir galoper à leur tête, près du chef, la belle madame du Fief, amazone aux pistolets, bousculèrent les républicains perdus dans la lande. Il a joué aussi de la cornemuse quand les compagnons ont voulu danser pour faire honneur et plaisir aux belles.

— Tiens, approche aussi, Marie Lourdais.

L'ancien matelot fait signe à une paysanne. Elle vient s'asseoir près d'eux. C'est aussi une espèce d'héroïne, cette fille de la terre, qui, pendant des mois, a servi de messagère à Charette, traversant les lignes ennemies, un ballot de mercerie sur l'épaule, souffrant de la soif et de la faim, plus forte que sa fatigue, toujours fidèle et dévouée.

Dans la forêt de Gralas où se reposent les hommes de Vendée, on se croirait dans une étrange ville verte. C'est là que l'on répare les armes et les vêtements, que l'on moud le blé, que l'on reprend des forces. Au sommet des arbres, des guetteurs surveillent l'horizon, prêts à sonner de la corne au moindre danger. Mais sur la route qui, à trois cents pas de là, conduit de Nantes aux Sables, les Bleus passant et repassant n'ont soupçonné la mystérieuse retraite de leur implacable ennemi. Charette a vraiment le don de se rendre invisible. Et protégé par une force divine, il protège à son tour ceux qui ont mis leur confiance en lui.

Des vaches circulent entre les fourrés. On les trait comme à l'étable. Attirés par l'odeur du lait chauffé, des aspics viennent tourner autour des pots. Inutile de les chasser, ils sont trop. Mais ils ne mordent pas, habitués peut-être aux nouveaux hôtes de la forêt.

— Je voudrais faire une chanson en l'honneur de M. Charette, une belle comme celles que j'ai apprises. Mais c'est trop difficile.

— Ne sois pas triste. Il y aura toujours des gars, plus tard, qui sauront enfiler des paroles soignées.

— J'aurais voulu la faire, tiens, quand j'ai pris mon fusil et ma gourde le jour de Machecoul.

— Oui, quand t'as pris ton fusil, Grégoire, et ta gourde pour boire. Tu vois, ça rime déjà. Fais confiance aux messieurs savants qui penseront à nous, plus tard. Ils auront aussi, avec leurs chansons, une belle histoire à raconter, celle de M. de Charette. Nous autres, on travaille pour eux. Ce sera leur métier à ces gens-là.

— On dira combien il a été brave.

— On ne saura pas non plus combien son cœur était tendre, murmura Marie Lourdais, qui, plusieurs fois, a vu, comme en se cachant, pleurer le héros. Tiens, quand elle est venue lui apporter les adieux du pauvre M. d'Elbée, fusillé dans l'île.

— Ah! c'est un homme! s'écrie enthousiasmé Joseph Bureau. C'est le roi de la Vendée!

Charette qui passe par là, se promenant sous les futaies, entend les mots, sourit. La vieille sorcière noire lui avait prédit une royauté. C'est peut-être cette couronne de gloire et de douleur que la destinée a posée sur son front. Il se sent vraiment le maître de la Vendée. Malgré sa vie tourmentée, la méfiance jalouse des uns, l'indiscipline des autres, malgré la traque incessante des armées républicaines, malgré l'échec de la coalition qui l'a, un moment, allié aux chefs survivants de la grande armée d'Anjou, il règne, par le seul prestige de son nom, sur un pays peuplé en apparence de fantômes et de ruines. Le petit « cadet de marine » est entré vivant dans la gloire. Il a connu le sel de la véritable vie en devenant le chef des insurgés qui combattent pour la Religion et pour le Roi. L'un des frères du souverain, le comte d'Artois, le futur Charles X, vient de lui faire adresser, par un émissaire sûr, une lettre dans laquelle, avec l'approbation du régent, le futur Louis XVIII, il prie les Vendéens de « le regarder comme désormais leur chef, leur compagnon d'armes ». C'est la première fois que la cour exilée témoigne de son attachement à ceux qui combattent pour elle. Charette a compris que si le prince vient, comme il semble le promettre, c'est le salut de la France assuré. En revanche, il a repoussé les offres anglaises apportées par le même courrier : « Ce n'est pas avec des forces étrangères que nous devons combattre, dira-t-il alors ; c'est une question de Français à Français qu'il faut vider. Un seul étranger dans nos rangs perdrait notre cause. »

Thermidor est arrivé. La Terreur a passé la main. De nouveau, la pensée de la paix tourmente les esprits. Les Bleus restent sur la défensive, démoralisés, harcelés par les bandes royalistes qui ne veulent pas entendre parler d'amnistie, à moins que leur chef lui-même... « Comme Charette voudra, on voudra. » Ainsi déclarent les chefs et les soldats.

L'homme traqué, le rebelle dont la tête a été mise à prix, doit éprouver une singulière revanche en apprenant que cette République détestée consent à demander la paix. Il hésite encore, sa confiance est limitée. Les successeurs de Robespierre ne veulent sans doute que gagner du temps. Cette paix, pourtant, il sent qu'elle est désirée par tous. Puisqu'on s'adresse à lui, comme à un victorieux, il l'acceptera, peut-être, si elle lui redonne tout ce pour quoi il a souffert et combattu. Charette hésite toujours. Il sort de la forêt. Aux environs de Belleville, où son quartier général est installé, il s'apprête à passer ses troupes en revue. Il n'est que de contempler ces hommes intrépides, ces « moutons noirs » devenus enragés, avec leurs traits basanés, leurs cheveux en désordre, leurs regards féroces, leur fière assurance, pour deviner que ces gars-là se battront encore, et tant qu'il voudra.

Charette les salue familièrement, s'approche, quand un cavalier arrive au galop. C'est l'un de ses aides de camp, Hyacinthe de la Robrie. Derrière lui, plus loin, arrive une vieille carriole entourée de soldats.

Un air de joie éclaire les traits fatigués de l'officier :

— Général, dit-il, montrant ceux qui le suivent, mademoiselle de Charette, votre sœur, est là.

Avec Anne-Marie de Charette et sa compagne, madame Gasnier, c'était la paix qui venait, en beau visage, offrir sa tentation.

VII

Un mystérieux émissaire.

Peut-être les mains des hommes n'étaient-elles pas assez pures? La colombe a repris son vol sans vouloir s'y poser davantage et le brin d'olivier, tombé de son bec, a été emporté par le vent. Charette a déchiré le traité signé à la Jaunaie, en reprochant aux républicains de n'avoir point tenu leurs engagements. On saura plus tard que le chef vendéen avait obtenu d'eux la promesse que Louis XVII, captif au Temple, lui serait rendus. C'était l'assurance d'une restauration royale. Or, quelques jours après l'entrevue, le petit roi — ou celui qu'on avait mis à sa place — mourait dans sa prison. C'est tout ce que l'on apprendra des mystérieuses négociations qui, un instant, mêlèrent aux Conventionnels les purs de la Vendée et dont les raisons inconnues furent assez fortes pour fléchir l'intraitable.

Et pourtant Nantes a vu Charette défiler dans ses rues, à cheval entre les généraux Canclaux et Beaupuy, suivi de ses guides fidèles, ses cavaliers en petite veste noisette, portant l'emblème du Christ. Promenade triomphale où éclatent les cris de : « Vive le Roi, vive la République, vive la Paix! » En même temps, à la Convention, encore retentissante des motions sanguinaires votées contre les rebelles, les envoyés de Charette

présentaient, aux acclamations de l'Assemblée, les drapeaux fleurdelisés portant la légende : « *Vive Louis XVII* ». On avait l'énivrante impression, des deux côtés, que tout était enfin fini et que les frères ennemis, loyalement, s'embrassaient.

Mais Charette, puisqu'on n'a pas tenu les promesses de la Jaunaie, ne tiendra pas les siennes. Il renouvelle solennellement le serment qu'il a fait de ne déposer les armes que lorsque le roi de France et la religion seront rétablis et protégés. C'est une véritable déclaration de guerre.

Charette est au sommet de la célébrité. Les Anglais cherchent à traiter avec lui. Louis XVIII, nouvellement proclamé, lui adresse une lettre flatteuse, le nommant généralissime de l'armée catholique et royale. Dans tous les pays d'Europe et jusqu'en Amérique, son nom est devenu fameux. La négresse des îles, en lui promettant la couronne d'un roi, a peut-être vu à travers le temps cette sorte d'apothéose que ne connaissent pas tous les souverains.

Bientôt le comte d'Artois annonce qu'il vient se joindre aux armes de Vendée. Les messages s'échangent. Le prince débarque à l'île d'Yeu, et fait de nouveau savoir à Charette, par une pressante missive, qu'il n'attend plus que le signal pour fouler la côte française. A bord des frégates anglaises qui l'ont conduit, il y a des renforts d'hommes, d'artillerie, de matériel.

Charette se dirige alors, avec ses troupes fractionnées, vers la baie de l'Aiguillon, où, d'après un dernier avis, le comte d'Artois a décidé de débarquer. A la veille d'un si beau jour, l'armée royaliste est saisie d'une fièvre joyeuse. Son chef la passe en revue pour la dernière fois. Demain, ce sera l'un des fils de France qui passera sur le front de ces braves gens. Les étendards blancs frémissent d'espoir dans le vent qui vient de la mer.

Soudain un paysan apparaît. Il se dirige vers Charette, lui transmet un message verbal. Et l'on voit le chef pleurer de rage en s'écriant : « Dites à votre prince qu'il est entouré de lâches et de J...-F...! »

Les Vendéens comprennent que le comte d'Artois ne viendra pas et, tristement, ils se dispersent ; la grande armée est foudroyée. Charette, dès cet instant, sait qu'il est condamné, car il n'est pas homme à revenir sur son serment.

Il y a quelque chose d'obscur dans la venue soudaine d'un émissaire chargé de rompre le grand effort des fidèles. On s'est étonné que le comte d'Artois, plusieurs semaines après cet avertissement, soit resté à l'île d'Yeu, attendant le signal de Charette. On pense aujourd'hui que les gens intéressés à la perte du parti royaliste ont fait jouer les ressorts d'un piège perfide où Charette s'est laissé prendre.

C'est Hoche qui est maintenant chargé de pacifier la Vendée,c'est-à-dire de réduire, par n'importe quel moyen, le dernier rebelle. C'est un général intelligent et sensible, mais qui ne connaît que son devoir et n'hésite

pas à user de tous les subterfuges de la guerre. « Tous les moyens sont bons, dira-t-il, mais le meilleur est encore de harceler sans trêve la proie. » Par instants, cet homme de cœur frémit d'être engagé dans cette lutte contre des Français. « Oh! pourquoi suis-je revenu dans ce pays de douleur? » s'écriera-t-il.

Il n'en fait pas moins poursuivre avec acharnement l'insaisissable Charette, toujours en possession de son charme magique. Mais autour du Vendéen les volontés faiblissent. La plupart de ses chefs veulent se soumettre et rédigent ensemble un mémoire qui, soumis à leur général, est par lui jeté au feu, après une scène violente.

La lutte reprend donc pour briser le cercle de fer chaque jour rapproché, lutte de désespérés dont les rangs, chaque jour, s'éclaircissent. Peu à peu, les chefs et les soldats tombent ou se soumettent. Une dernière tentative pour se joindre à Stofflet et donner un nouvel espoir à l'insurrection chancelante est brisée par la trahison d'une jolie espionne à la solde de Hoche. Charette revient à son point de départ, ayant perdu la moitié de son monde.

Avant de lui porter le coup décisif, Hoche veut persuader Charette de déposer les armes. C'est mal connaître l'homme. Le généralissime vendéen fait part de ces propositions aux quelques fidèles qui lui restent, non pas pour en obtenir un quelconque assentiment, mais pour affirmer, une fois de plus, sa résolution de garder l'épée : « Tant qu'une roue restera, la Charette roulera », dit-il. Et il se souvient qu'aux fêtes de Nantes, au cours d'un bal où il a dansé joyeusement, de jolies femmes l'ont entouré de la guirlande de leurs bras et riant : « Vous êtes prisonnier! » Il a rompu la tendre chaîne et s'est exclamé : « On ne prend pas si facilement Charette. »

Non, les Bleus ne le prendront pas si facilement. Pourtant Hoche a renouvelé ses instructions : « Quel que soit le temps qu'il fasse, ne laissez pas respirer votre proie! Puisse mon âme vous animer! »

C'est le général Travot qui mène l'attaque avec un acharnement sans égal. Pendant un mois, sans une heure de trêve, ses soldats vont harceler de ferme en ferme, de buisson en buisson, le roi de la Vendée en train de perdre son royaume, et qui ne possède plus que quelques lieues de pays pour se cacher. Les chasseurs basques sont notamment infatigables, battant la poste pendant trente heures d'affilée, sans perdre de vue Charette et les fugitifs, courant aussi vite que leurs chevaux. Mais la résistance humaine a des limites. Les soldats de Travot tombent de fatigue et d'épuisement. Charette en profite pour disparaître une fois de plus.

La courbe de son destin s'achève. Il y a trois ans exactement que l'homme a pris la tête des paysans. La grande aventure, l'épopée va finir dans son sang. Le généralissime des armées royales, « le second fondateur de la monarchie », ainsi que l'a nommé Louis XVIII, n'est plus qu'un errant, entouré d'une poignée de fidèles, une cinquantaine au

plus, avec des femmes et des enfants. Personne ne se ralliera plus. La Vendée est lasse, la Vendée n'a plus autour de son chef que ces derniers enragés sachant qu'ils vont mourir.

La traque reprend plus impitoyable. De tous côtés, Charette se heurte aux républicains. Il est blessé à la tête et à l'épaule. Brûlant de fièvre, il rampe dans les fossés, s'enfonce dans les chemins creux ; il pleut.

A l'aube du 23 mars, ils ne sont plus que trente-deux « durs » autour de lui. Il y a Pfeiffer, l'Alsacien, l'homme à tout faire, son mameluck ; Bossard, le valet de chambre ; les derniers « moutons noirs », le petit Grégoire, Joseph Bureau, les combattants de la première heure. Le cercle de mort se resserre. Au bout de chaque taillis, les Bleus guettent, tirent. Pfeiffer prend le chapeau de son maître, se fait tuer à sa place. Charette entraîne ses compagnons plus loin. Les voici dans les bois de la Chabotterie ; il pleut toujours. Nouvelles salves. Travot revient justement d'une tournée. Charette fait un suprême effort, sort du bois, veut franchir l'échalier qui le sépare d'un chemin. Des coups de feu encore. Le chef tombe. Bossard, qui veut le relever, tombe. Le jeune La Roche-Davo, son dernier officier, prend sa place et tombe aussi. Un autre gars essaie d'emporter Charette couvert de sang. Il ne pourra que le dissimuler sous les branches. Mais il est trop tard. Les Bleus arrivent, poussent des clameurs, Travot en tête. Le général se jette sur le blessé, le maintient au sol.

— Est-ce Charette ?

— C'est lui, répondent des soldats qui le connaissent.

— Foi de Charette, c'est moi !

Et le vaincu se redresse enfin, le front saignant, entré dans le calme qui suit les grandes actions accomplies.

Il pleut toujours. A travers les fourrés ruisselants sous l'eau qui tombe sans cesse, les derniers Vendéens s'enfuient, ceux qui n'ont pas succombé. Ils ne sont plus qu'une dizaine. Et Joseph Bureau, qui court à côté du petit Grégoire, gronde : « C'est fini ! Mais t'as vu ? Il n'a pas amené son pavillon, not' commandant ! »

VIII

La mort héroïque du « roi de Vendée ».

C'est à la joie des vainqueurs qu'on peut mesurer la grandeur du vaincu. Et l'allégresse des républicains est grande. Charette, à cheval, près de Travot qui ne cesse de lui témoigner beaucoup d'égards, traverse une dernière fois le pays qu'il a si bien défendu en le couvrant de victoires. Quand, à son passage, on crie : « Vive la République ! » le prisonnier répond par le cri de « Vive Travot ! »

Les généraux républicains ne cachent pas leur sympathie pour cet adversaire si brave, ce Français qui, en défendant ses croyances et ses

idées, est resté digne de la patrie. On le traite avec déférence ; on l'a pansé, soigné, avec sollicitude ; et pour lui prouver combien toute colère est absente de leur cœur, les officiers bleus le traitent dans un dîner où Charette, la tête bandée, mange avec appétit, parlant à ses voisins comme à des camarades de combat.

D'Angers où on l'a conduit d'abord, on le transfère à Nantes, à bord d'une canonnière. Seize heures durant, le long de la Maine, puis de la Loire, tandis que les cloches sonnent à tous les clochers, que les canons tonnent régulièrement, Charette regarde le paysage, les collines et les bois, dont chaque nom lui rappelle les épisodes de trois glorieuses années. C'est ainsi qu'il aperçoit les hauteurs où se passèrent son enfance, à Couffé, et qu'il peut juger la ligne aventureuse de sa vie. Peut-être se souvient-il, une dernière fois, de la prédiction de la sorcière noire. Oui, il a été roi. Et cette marche au supplice est digne d'un souverain déchu, à cause des suprêmes honneurs qu'on lui rend, par les cloches et par le canon.

Ce ne sera pas sa dernière promenade. Le lendemain, à Nantes, il devra défiler dans les rues, entouré de troupes, se rappelant qu'il y a un an, il a traversé cette même ville, un peu en triomphateur, alors qu'il venait de signer la paix, à la Jaunaie. Au milieu de la foule qui se presse pour le contempler, il marche, l'air assuré, tranquille, parlant familièrement aux soldats qui sont près de lui. Il a toujours son air fier, ses yeux de feu, la mine d'un chef, en dépit de ses misérables vêtements ensanglantés. Pourtant, épuisé par ses blessures, l'homme chancelle. On est obligé d'arrêter ce triste défilé, qui ressemble un peu à une parade barbare autour de la victime.

Charette boit un verre d'eau et dit aux généraux qui l'accompagnent : « Si je vous avais tenu en mon pouvoir, moi, je vous aurais fusillé sur-le-champ ! »

Le soir, rentré dans la sombre prison du Bouffay, il a la joie de revoir sa sœur, la réconforte, lui fait ses adieux. Puis, après avoir joué avec la fillette du geôlier, il s'endort, toujours aussi calme, sans quitter ses vêtements, comme au bivouac.

Le lendemain, le 29 mars 1796, Charette ouvre les yeux sur son dernier jour. Il commence par régler ses comptes avec le tailleur de l'armée vendéenne, aussi calme que s'il se fût trouvé à son quartier général ; puis se rend au Conseil de guerre, sans illusions sur la sentence qu'il écoutera le front haut.

Le condamné se prépare à la mort. En bon catholique, il s'entretient deux heures durant avec le curé de l'église Sainte-Croix. Après avoir reçu l'absolution, cet homme si maître de lui, et maintenant pardonné, connaît la suprême angoisse de l'inconnu. Une force étrange le fait aller et venir dans la pièce, en proie aux tourments de l'agonie. Mais le vent mortel s'éloigne enfin ; Charette redevient lui-même.

Quand il apparaît sur le perron, il est quatre heures de l'après-midi.

A sa vue, la foule qui attend, pleine de rumeurs, se tait soudain ; dans ce solennel silence, le condamné descend les marches en murmurant la prière des morts. Un cri de haine, un seul, éclate. Mais il suffit au condamné de lever les yeux : l'insulteur a déjà disparu.

Les tambours battent, les soldats se mettent en marche, Charette au milieu d'eux, réglant son pas sur le leur. Il est nu-tête, un mouchoir rouge noué sur les cheveux, une large cravate autour du cou, cachant la barbe qu'il n'a pas eu le droit de faire raser. Passant rue de Gorge, il envoie un dernier salut à sa sœur, près de laquelle se tient un prêtre « non jureur » dont il a demandé l'absolution. Charette s'incline et repart, apaisé.

La route est longue pour mourir. C'est sur les hauteurs de Nantes que l'attendent les exécuteurs. Le cortège gravit les pentes, traverse la place Bretagne, s'engage, derrière les tambours toujours roulant, dans la rue du Marchix, étroite et sombre, flanquée de vieilles maisons noires. Enfin, on atteint cet immense espace appelé aujourd'hui place Viarmes et qui, à cette époque, portait le nom de place des Agriculteurs.

Les troupes républicaines sont là — cinq mille hommes — alignées sur trois faces. Deux musiques militaires attendent. Puis les généraux empanachés entourés des états-majors. La quatrième face est nue, bordée d'un grand mur par-dessus lequel s'agitent des frondaisons. A quelques pas de la muraille, dix-huit hommes l'arme au pied. Près d'eux, une bière posée sur le sol.

Charette s'avance seul au milieu des bataillons, se dirige vers les généraux d'un pas de promenade. Il s'entretient avec les officiers, les surprenant par sa parole unie, sa « conversation suivie et tranquille, dit un témoin, comme celle d'un homme aux époques les plus calmes de sa vie ».

— J'ai appris, leur dit-il notamment, que le général Jacob a été incarcéré sous l'accusation d'avoir fui devant moi. Je dois à la vérité et à l'honneur de ce brave soldat de déclarer publiquement que c'est une calomnie. Il n'a pas fui ; je l'ai vaincu, parce que j'avais des soldats aguerris et que les siens étaient des recrues. Rendez-lui la liberté !

Enfin, il les quitte après une dernière inclinaison de la tête et, accompagné du curé de Sainte-Croix qui ne l'a pas quitté depuis le Bouffay, va se placer face au détachement, jetant négligemment un coup d'œil au cercueil qui l'attend. Après avoir embrassé le prêtre, Charette se tient, droit, le dos au mur, refusant de s'agenouiller sur la pierre qu'on lui indique, repoussant le mouchoir dont on voudrait lui bander les yeux :

— J'ai été cent fois à la mort, s'écrie-t-il ; j'y vais pour la dernière fois, et je veux la regarder en face !

Charette demande à l'officier qui doit commander le feu de ne pas faire tirer avant qu'il n'en ait donné lui-même le signal en inclinant la tête.

Alors le héros se recueille en une dernière prière. Puis, l'âme prête, il baisse le front. Dans le solennel silence, la décharge des dix-huit fusils éclate avec un bruit effrayant. Charette demeure un instant debout, puis s'affaisse doucement, s'allonge enfin sur le sol, mort.

Alors les musiques militaires éclatent en refrains guerriers. Les soldats s'ébranlent devant le corps étendu, pour le dernier honneur des armes.

Un peu plus tard, la dépouille héroïque sera emportée au fond des carrières de Gigant, dans le charnier où elle disparaîtra, mêlée à la masse anonyme des morts de la Révolution.

Une croix a été élevée à la place où Charette est tombé pour la Religion et pour le Roi, à l'âge de trente-trois ans. On l'a plantée le long du mur, dans une alvéole de pierres. Elle est sévère et triste, comme au-dessus d'une tombe. Elle semble attendre, elle a le temps de Dieu.

GILBERT DUPÉ

HISTOIRE DE MARCOS

Il y a six ans, je faisais commerce d'huile d'olives, d'oranges et de citrons et j'habitais à Benicarlo, non loin de Valence, en un des endroits les plus fertiles de la côte espagnole. N'ayant pas encore découvert ma vocation, je peinais dans le monde des affaires. La maison pour laquelle je travaillais ne faisait pas l'exportation mais fournissait les revendeurs au détail de l'intérieur du pays. J'allais donc souvent, avec ma voiture, de ville en ville. L'année où se passa le fait que je vais vous conter, je me rendais, vers la fin du printemps, de Saragosse à Barbastro pour continuer ensuite ma tournée en gagnant Huesca et d'autres villes aragonaises.

La route que je suivais mène graduellement de la côte fertile au haut plateau désert de l'Aragon. Après avoir parcouru la région côtière, on entre dans une région intermédiaire, fertile encore mais déjà plus triste ; on n'y trouve que de rares villages, où les habitants tous vêtus de noir, coiffés de turbans dont un long pan leur retombe sur l'épaule, vous regardent de derrière leurs portes qui restent fermées mais dans lesquelles une ouverture a été pratiquée à hauteur de buste.

Ensuite, on franchit une chaîne de montagnes, aux pics clairs rayés par des coulées de céruse qui, en plein jour, semblent déjà touchés par le clair de la lune. Derrière commence un désert. Monticules aux lignes géométriques : en forme de cônes, de pyramides, de demi-sphères ; pêle-mêle de crêtes et ossatures de pierre d'un blanc de plâtre ou d'un vert de feuille, ou d'un rouge écrevisse — teintes froides, inhumaines, excessives. Le tout se déroulant à perte de vue mais à ras de terre sans jamais arrêter le regard, de sorte que le ciel semble encore plus grand et plus peuplé de nuages. Entre deux collines, on voit des lits de torrents desséchés incrustés d'une matière blanche. De temps à autre, on rencontre un village presque en ruines mais rassemblé autour d'une église immense, si inutile avec ses excessives dimensions qu'elle prend des allures d'idée

abstraite et que l'imagination trouve dans ce contraste un je ne sais quoi de difforme et en reste troublée.

Pendant toute une journée, je voyageai comme dans une étoile en ce pays d'herbe rare et de lumière intense. Non loin de Saragosse, à trois ou quatre kilomètres d'un village appelé Mas del Mirador, en passant à côté d'un monticule rond un peu plus haut que les autres, je crus entendre un gémissement. J'arrêtai la voiture, descendis sur la route et pénétrai au pied de la colline dans une petite anfractuosité de terre et de cailloux où, guidé par d'autres plaintes, je trouvai, gisant sur le sol, un homme âgé, gros, chauve, blafard, la lèvre inférieure saillante qui fixait sur moi un regard aigu, où le soulagement de recevoir de l'aide ne pouvait vaincre une aversion plus profonde pour la présence d'un autre humain. Je lui demandai ce qu'il avait. Il me répondit qu'il était venu jusque-là pour mourir.

— Je me rends bien compte que vous êtes stupéfait et me prenez pour un fou, me dit-il, et je ne vais pas m'attarder à vous expliquer pourquoi je tiens à mourir d'une façon si insolite. D'abord, je n'en aurais certainement pas la force et, ensuite, vous pourrez lire ce qu'il en est d'ici quelques heures. Je suis un moine cloîtré du monastère de... où j'ai été enfermé pendant des années sans autre motif que des raisons qui m'étaient personnelles. Durant mon emprisonnement, un seul espoir m'a quelque peu soulagé : l'espoir de m'échapper avant de mourir, de rejeter une fois pour toutes un habit que j'avais pris sans consentement intérieur mais seulement par erreur et de mourir d'une mort ignorée dans un habit autre que le mien. En plus de cet espoir, j'en avais un autre, plus important : l'espoir d'être, en mes derniers instants, découvert par un homme à qui je pourrais remettre l'histoire de ma vie écrite durant mes années de réclusion. Vous la remettre est le plus grand plaisir que j'aie jamais éprouvé.

Ce discours le fatigua et l'homme se laissa aller, à bout de forces. Une de ses mains cependant se glissa dans une sacoche, en tira un rouleau de papiers tandis que son regard, où se lisait toujours une antipathie mêlée à une satisfaction fugitive, encore que voilé, restait fixé sur moi. Sa main me tendit les feuillets et retomba par terre. Je regardai les vêtements de l'inconnu : des vêtements laïques neufs mais d'une coupe démodée, l'air d'avoir juste été tirés d'une armoire où ils auraient été accrochés bien des années auparavant ; puis mes regards remontèrent au visage sur lequel une profonde fatigue ne faisait qu'encore mieux ressortir une expression de vanité satisfaite si déplacée chez un religieux, en si grand contraste avec la gravité de la mort, pour tout dire d'un mot, si odieuse, que je fus tenté de déchirer ces feuillets sous ces yeux déjà éteints qui y rivaient leur regard. Mais je fus retenu par la pitié qu'éveille la souffrance, pitié encore plus grande si la souffrance est abjecte. Sans faire attention aux feuillets, que je mis dans ma poche, je transportai

l'individu dans ma voiture et repris le chemin de Saragosse où cet homme, d'ailleurs, n'arriva pas vivant.

Voici ces feuillets. L'auteur a eu beau, en rédigeant le récit qu'ils contiennent, donner une dernière preuve d'un orgueil en déroute, ils pourront vous être utiles. Dieu tourne au profit des bons jusqu'aux péchés des autres.

***

Ma famille est originaire de Saragosse. C'est dans cette ville que je suis né moi aussi. Mon père avait vingt ans de plus que ma mère qui lui avait été donnée en mariage encore enfant, vêtue comme une grande poupée, selon la coutume d'alors. Maire de la ville et député, d'un libéralisme qui oscillait suivant les circonstances entre le respect de l'ordre et le désir d'opérer des réformes, mon père, comme maintes personnes de bonne famille chez nous, admirait grandement les Anglais au point de vouloir imiter leurs habitudes et leurs passe-temps. Dans notre ville — entrecroisement de rues poussiéreuses balayées par des vents violents au milieu d'une plaine désertique — l'amour de la chasse qui suppose du goût pour la nature et le grand air n'existait pas. Les gens vivaient enfermés chez eux, parcouraient rapidement le réseau serré des rues et jetaient des regards dénués de toute sympathie aux alentours où ils ne voyaient rien d'attirant ni d'aimable. Seul mon père et quelques-uns de ses pareils allaient à la chasse pour se conformer à un certain modèle d'aristocratique propriétaire terrien qu'avait élaboré leur imagination. La chasse fut, en somme, à Saragosse du temps de mon enfance, une vogue de bon ton, contraire à toute coutume locale, qui s'acclimata seulement dans un cercle très restreint. A peine devenu grand, j'y accompagnai mon père. La ville se trouve dans une plaine légèrement ondulée, brûlée l'hiver par le froid, l'été par la chaleur, qui s'étale à perte de vue, complètement aride, avec quelques rares buissons qui ont l'air d'être peints sur le roc. L'Ebre y coule entre des rives argileuses, rosâtres ou bleuâtres, et autour de son lit se rassemble la maigre végétation du pays qui reste d'un timide vert clair et évoque comme une pâle image du printemps. Il n'y a que très peu de villages et, ça et là, on trouve des maisons tantôt démolies, tantôt abandonnées, tantôt habitées mais ayant toutes l'aspect de ruines. On apercevait dans le lointain de petits nuages de poussière qui souvent donnaient l'illusion d'une bataille en train de se dérouler.

Ces terres désolées abondent cependant en perdrix, lesquelles vont et viennent par groupes, sans avoir peur de l'homme qui les laisse tranquilles. Mon père et moi avions donc beau jeu. Nous gagnions à cheval un village voisin (où mon père, toujours par anglomanie, avait une écurie) en casquette et costume de sport, descendions de nos montures et poursuivions notre route à pied. La chasse me plaisait beaucoup. En dépit de sa monotonie, la région n'était pas sans présenter quelques aspects

imprévus ; j'appris à la connaître pli de terrain par pli de terrain, je dirais presque maison par maison, maisons habitées ou maisons vides. La topographie de vallées désertes, de collines pierreuses, de cours d'eau desséchés, de buissons et de ruines sur une étendue sans fin, ignorée de l'habitant des villes, s'imprima dans mon esprit avec la netteté des choses que l'on apprend durant l'enfance et l'adolescence et me fut, plus tard, bien utile. Si je veux penser à mon père, je pense seulement à ces années : le meilleur souvenir que je garde de lui est celui de ses yeux clairs, de sa moustache fauve un peu tombante qui s'approchait de moi lorsqu'il me soulevait pour m'embrasser.

Ma jeune mère ne s'occupait pas beaucoup de moi, son devoir était, dirai-je, tout d'élégance : par exemple elle veillait à me tenir loin de la cuisine et des domestiques pour éviter de me laisser apprendre la moindre expression vulgaire.

En vieillissant, mon père perdit le flair politique qui l'avait guidé tout au long de sa carrière et décida d'appliquer radicalement ses idées. Il disait dans ses discours et ses articles que l'Espagne était un pays arriéré, tenu à l'écart des forces vives du monde, plus africain qu'européen. Il fallait la réunir derechef à l'Europe, combattre des coutumes indigènes et pittoresques comme par exemple les courses de taureaux qu'il traitait de délits, d'insultes à la civilisation. Il devint, du coup, impopulaire, même dans son propre parti, auprès des gens qui, logiquement, auraient dû lui donner raison. Battu aux élections, il perdit tous ses titres et fut mis au rancart, à la grande joie de ses amis. Il en conçut un tel dégoût qu'il s'abandonna entièrement au poids de ses soixante ans. Il se retira dans sa chambre, où il passa toutes ses journées, les moustaches de plus en plus blanches, sans plus avoir de chiens ni de chevaux mais s'adonnant, comme un maniaque, à la lecture de journaux traitant de questions hippiques et de vie mondaine qui lui venaient d'Angleterre. Il ne voyait personne et voulut se détacher de tout le monde, ma mère et moi y compris. Je me rapprochai alors de ma mère à qui l'éloignement de mon père plaisait. Je m'attachai à elle et à sa petite cour où mon orgueil goûta ses premiers plaisirs. Non seulement ma mère me disait que j'étais extrêmement intelligent : elle ajoutait que mon intelligence était pleine d'humanité et de désintéressement, semblable à celle des médecins des âmes et des saints. A l'entendre, je comprenais la vie ; ce que je n'en connaissais pas encore par expérience, j'en avais l'intuition. Je peux, en quelques mots, expliquer pour quelles raisons ma mère me mettait sous les yeux ce portrait de moi-même.

Nous habitions une demeure petite, extérieurement assez ordinaire, qui avait à droite un jardin entouré d'un mur bas et donnait sur une petite place. En face, devant notre porte, se dressait la façade majestueuse d'une demeure plus vaste mais déchue au point qu'un menuisier y tenait boutique. Au long d'un des côtés de cette maison s'allongeait une ruelle obscure menant à un quartier jadis opulent mais à présent envahi par

le menu peuple, plein d'artisans, de prêtres, de boutiquiers et de prostituées. La distinction entre quartiers pauvres et quartiers riches n'est, du reste, pas rigoureuse chez nous ; nous préférons distinguer nos maisons une à une, les laissant s'élever au milieu de n'importe quel quartier.

Qu'il eût existé ou non autrefois une loi de démarcation plus rigoureuse, la maison de mes parents était, en tout cas, presque atteinte par la mer des maisons pauvres et se tenait devant elle comme un baigneur craintif qui se contente de se laisser mouiller les pieds par les plus fortes vagues.

Ma mère qui, de grande poupée qu'elle était lors de son mariage, s'était, avec le passage des ans, faite grande femme brune, puissamment fardée, très impérieuse et très grande dame (et eût été parfaite en son genre sans cette voix rauque qui la faisait surnommer le paon), ma mère avait toujours, même au temps où mon père réussissait en politique, tenu sa petite cour personnelle : des prêtres, des amis et ensuite moi. A la belle saison, elle nous recevait dans le jardin sous une charmille recouverte de grosses fleurs rouges ; seul le froid de l'hiver la chassait au salon. Dominée par des passions impétueuses et tenaces qui ne lui laissaient pas de repos, lui enlevaient l'appétit et le sommeil, elle n'était pas femme à songer à son prochain : les préoccupations des autres ne parvenaient jamais jusqu'à son esprit tumultueux. En revanche, elle avait besoin que les autres fussent sans trêve en train de s'occuper d'elle et fussent, par conséquent, des esprits élevés, altruistes, supérieurs.

Moi qui vivais à la maison et me trouvais le plus à portée de sa main, je devais être l'esprit élevé entre tous, l'écouter s'épancher, la conseiller dans le sens qui lui plaisait le mieux, lui assurer que le cas qu'elle exposait se résoudrait pour sa plus grande satisfaction — ceci en vertu de la pénétration, de la prévoyance qu'elle m'attribuait.

En revenant de l'école, j'allais au jardin si c'était la belle saison, au salon si c'était la mauvaise et là ma mère, après avoir magnifié ma noblesse d'âme et mes talents, m'exposait un problème qui ne concernait qu'elle et son avenir immédiat. Sous ses fleurs rouges, j'appris que j'étais infaillible quand il s'agissait de juger les passions mais tout à fait détaché d'elles ; immunisé contre les faiblesses du sentiment mais trop humain pour les condamner chez les autres. Corollaire inévitable : je ne pouvais éprouver de passion parce que j'étais supérieur à tout le monde. Voilà mon portrait tel que je le contemplai durant plusieurs années et, comme la vanité est de tous les défauts celui qui rend le plus crédule, je le croyais ressemblant.

L'éducation que me donnait ma mère fit naître en moi le besoin de me distinguer dans mes études. J'y réussis facilement grâce à la complaisance de mes maîtres. Quand je rentrais à la maison, après mes premiers succès scolaires, je trouvais ma mère prête à m'offrir d'autres satisfactions d'amour-propre. De mon avenir, elle ne me parlait que bien peu ; il était cependant entendu, tout au moins entre elle et moi, que je deviendrais un grand homme politique ; que je réussirais dignement là où mon

père avait échoué faute de talent suffisant. Comme sa prétention de voir en moi un expert médecin des âmes était nourrie, chez ma mère, par son besoin d'avoir un auditeur fidèle, ainsi sa prétention de voir en moi un homme politique précoce était nourrie par son mépris envers mon père, qui continuait à lire ses journaux, inoccupé, inutile et ruminant des projets de réforme. Mon intelligence, du coup, était portée aux nues par ma mère, à titre de contre partie de l'indigence des facultés mentales chez mon père. Je devais démontrer que le pauvre homme n'avait jamais connu qu'un succès bien creux. Cette façon de voir me grandit tellement à mes propres yeux que faire « comme mon père » m'aurait paru le comble de l'humiliation, une défaite si totale qu'elle semblait impossible à une personnalité de ma trempe. En fait, disait ma mère, comment aurait-on pu me comparer à mon père ? Avait-il jamais laissé voir cet intérêt pour l'âme humaine, cette subtilité, cette humeur raffinée dont nous donnions la preuve, elle et moi ? Avait-il surtout jamais pris ce plaisir aigu à pénétrer dans la vie intérieure de nos amis ? Il était grossier, il était mesquin, il ignorait tout raffinement et tout altruisme ; il ne pensait qu'à lui et n'était jamais d'aucun secours à personne. Ces discours faisaient naître en moi un angoissant besoin de réussite qui ne correspondait certes à rien chez ma mère : elle parlait distraitement, juste pour s'épancher. Je ne trouvais plus aucun attrait aux conversations avec des étrangers, à moins qu'elles ne fussent à base de compliments en ma faveur. Je perdis l'amour de la vie. Je glissai vers un isolement complet. En dépit de toute la peine que je me donnais pour me procurer, en vue de mon avenir politique, l'amitié de tous les gens que je voyais à la maison et bien qu'étant parvenu à sourire toujours et à ne plus savoir contredire personne, je glaçais mon monde et m'en rendais compte avec rage. Mes rapports avec la société me faisaient par conséquent souffrir et d'autant plus qu'en ces rencontres ma mère ne m'était pas du moindre secours. Ses adulations, elle les tenait en effet en réserve pour les moments où nous étions seuls. En présence d'un tiers, elle oubliait tout net en quelle estime elle me tenait. Elle me négligeait ; elle s'abstenait de me demander mon opinion sur les sujets de ses discours ; elle allait plus loin : s'il m'arrivait de risquer un commentaire sur une de ces questions concernant l'âme humaine et relevant, selon elle, le plus directement de ma compétence, elle n'en tenait aucun compte. En outre, si la personne étrangère était du sexe masculin, il me semblait même saisir dans les façons de ma mère une ombre de raillerie à mon adresse, comme si elle ne m'avait pas considéré comme un homme mais comme un sacristain et avait voulu montrer qu'elle était, elle, du côté des hommes. Elle compensait toutefois ces humiliations par l'abondance des louanges qu'elle me prodiguait dans le privé.

J'éprouvais de l'hostilité envers les femmes. Celles, peu nombreuses, qui semblèrent un instant attirées par mon air doux et mon physique passable, furent repoussées par ce quelque chose de glaçant qui émanait

de moi. Puis, une fois que je crus m'être laissé émouvoir par une de mes amies d'enfance, comme j'abordais la question avec ma mère — encouragé par sa grande liberté à me parler d'elle-même et par cette franchise à base de complicité qui paraissait caractériser nos entretiens — elle me repoussa avec irritation. Après s'être fiée à moi, m'avoir pris pour un homme mûr qui avait l'intuition de la vie, c'était pour elle une grande désillusion, me dit-elle, de se voir entre mains d'un être aussi incapable de passion. Car tel était évidemment le cas de ceux qui ressentaient autre chose que du dégoût pour les amourettes à l'eau de rose comme celle dont je venais de lui parler ; les amours véritables et fortes, dignes de personnes à l'esprit élevé, n'avaient rien à voir avec les caprices de la jeunesse ; elles ne venaient que plus tard, c'était à peine si elle-même commençait à les éprouver. Elle se calma cependant bien vite et revint à ses adulations habituelles.

J'étais devenu la proie d'une telle suffisance qu'un sentiment de fatigue précoce me minait déjà, une inertie, une paresse en grande contradiction avec mes rêves ambitieux. Je désirais remporter la victoire politique, non parce que la politique avait pour moi de l'attrait, mais seulement pour m'abandonner, une fois ma vanité satisfaite, à l'inertie totale qui était l'objet véritable de mon ambition. Souvent, me laissant pour ainsi dire aller à moi-même, je goûtais d'avance non mon futur triomphe, mais le repos de vaincu qui l'aurait suivi. Toutes les fantaisies ayant trait au succès étaient, chez moi, comme amalgamées à un penchant pour la défaite ; et, un peu pour cette raison, un peu pour échapper au poids et aux tourments de ma vanité, j'eus l'esprit plus d'une fois traversé par l'idée d'arriver plus vite à la tranquillité en m'enfermant dans un monastère.

J'habitais deux pièces d'angle au deuxième étage de notre maison ; de la première, j'avais vue sur le petit jardin de ma mère, de l'autre sur la place. Souvent, de là-haut, je voyais ma mère recevoir ses visiteurs parmi les fleurs rouges. J'avais, en effet, à présent appris à mettre à l'abri mon amour-propre et me retirais quand elle recevait des visiteurs, pour ne me présenter que lorsqu'elle était seule. Mais quelquefois, de plus en plus souvent et finalement à toute heure du jour, j'allais dans la pièce donnant sur la place et me mettais à la fenêtre. Le menuisier avait une fille extrêmement belle que je voyais assise sur une chaise de paille sur le trottoir d'en face, toujours vêtue comme pour un jour de fête d'un costume jaune d'œuf, orné de « ronds de Venise », toute rose, lumineuse et insensible comme une grande tache de soleil. Je sais que je vous conte là des choses tout à fait banales mais je dois dire la vérité. Je ne pensais pas beaucoup à cette fille ; elle jouait seulement le rôle de ces images et de ces sons qui agissent sur la fantaisie et le souvenir : elle éveillait mon imagination, orientait mon désir vers le quartier à l'entrée duquel elle semblait être en sentinelle. Il ne s'agissait pas, je l'ai dit, d'un quartier réservé mais d'un quartier où il y avait de tout un peu, où les mauvaises

et les bonnes gens, les gens honnêtes et les gens malhonnêtes vivaient mélangés, sans protestations ni inimitié, attendant en toute tranquillité que Dieu fît son tri.

Sur l'établi du menuisier, le soir, tombait tamisée par un châle, la lumière rosée ou verdâtre que laissait filtrer la fenêtre de la prostituée toute voisine. Que n'ai-je au moins compris, lorsque j'eus pris l'habitude d'aller sans cesse dans ce quartier, la grande leçon qu'y offrait son mélange! Que n'ai-je au moins vu avec quel éclat cette humble promiscuité des bons et des mauvais faisait ressortir les bons : les époux fidèles, les prêtres zélés! Mais je n'ai su y voir que ce qui me donnait du plaisir. J'étais, surtout aux heures où ma vanité me pesait, attiré par des imaginations lascives ; finalement, je pénétrai dans le quartier et j'y revins tous les jours. Je connus quelques-unes de ces filles de joie espagnoles — bonnes filles et bonnes ménagères, dévotes, serviables, prêtes à vous soigner et à vous nourrir, en qui le vice et la vertu, après avoir vécu dans la même rue et dans la même maison, vivent dans un même corps. J'en fréquentai en particulier une dodue, brune, obéissante. Ses propos me laissèrent entrevoir la vie du sentiment : mais cette vie me resta inaccessible.

Je vécus ainsi de ma vingtième à ma vingt-cinquième année. Officiellement, pour ma mère, pour notre entourage et surtout pour moi, je me préparais à la carrière politique ; en réalité, je ne pensais qu'à cultiver mes plaisirs clandestins. Dans ces plaisirs, je jouissais aussi d'une sensation d'allègement de toute charge, d'une impression d'intimité aveugle avec moi-même, qui s'apparentait à mes vagues rêves de vie cloîtrée. Mais l'estime officielle qui m'était acquise restait la seule qui eût cours même dans ma conscience ; et j'étais offensé comme par une calomnie si les autres avaient l'air de croire que je négligeais, ne fût-ce qu'un instant, de me préparer à un avenir glorieux. « Et, d'ailleurs, tu es déjà quelqu'un », me disait ma mère lorsque nous étions seule à seul. Ma crainte la plus vive était que ma mère n'allât découvrir mes écarts secrets, parce que j'aurais alors fini d'être « quelqu'un » même pour elle et perdu ainsi l'unique théâtre de ma gloire. Ma mère persistait à me proclamer impeccable et, en outre, docte médecin des états d'âmes d'autrui, en particulier des siens, qu'elle continuait à me soumettre bien que n'étant plus dans la fleur de son âge. Elle allait prenant de plus en plus cette mine étonnée, un peu comique, des brunes aux traits marqués qui ne sont plus jeunes et se fardent beaucoup. Moi, devant ses amis qui me prenaient pour un garçon sérieux et studieux, mais un peu manqué en tant qu'homme, à demi sacristain, j'éprouvais un sentiment d'orgueil. Car donner à entendre à des gens qui nous méprisent que nous sommes vraiment tels qu'ils nous croient, alors que nous savons bien être tout autre, est un acte d'hostilité plus complet, dispensateur de plus de volupté qu'un clair démenti. Il en résulte un isolement absolu, une solitude totale du cœur, une vie parfaite de duplicité. L'habitude enivrante

de l'hypocrisie me donnait ce que je recherchais le plus : c'est-à-dire m'excluait d'un monde qui ne m'apportait plus que de la souffrance.

Un prêtre, qui venait parfois voir ma mère, me demanda un jour de l'accompagner un bout de chemin.

— Je vous ai vu, me dit-il, hier tandis que vous sortiez de chez...

Il cita un nom, une adresse.

— Pour l'amour du ciel! lui dis-je m'accrochant à lui. J'avais le souffle court, les jambes molles ; je ne pensais même pas à inventer une excuse, je pensais seulement à me protéger.

— Et si, poursuivit le prêtre, si au lieu d'avoir été moi, ç'avait été votre mère?

— Vous avez raison, m'écriai-je, le visage couvert d'une sueur froide et ne parvenant pas à écouter, mais je vous en supplie, ne dites rien à personne.

— Je n'y pense même pas, me répondit-il, mon devoir est de vous sauver, non de vous perdre. Cela vous paraîtrait-il œuvre de prêtre? Mais comment un jeune homme tel que vous peut-il s'abaisser à ce point?

Il me fit un long éloge de la chasteté ; il me démontra qu'une certaine pureté, une certaine propreté dans les contacts charnels est à la base de la vie chrétienne ; que les âmes nobles éprouvent un saint dégoût pour les contacts voluptueux, sordides et vils. Et il ne savait pas que ces paroles, qui avaient mon salut pour but, faisaient sourdre une sorte de vicieux enthousiasme dans mon esprit habitué aux pensées de l'orgueil.

— Et puis, continuait aveuglément le prêtre, comment pouvez-vous manquer aussi vulgairement à vos promesses, à la confiance qu'a en vous votre mère? Oh, la pauvre dame! Pensez à vos devoirs envers Dieu, la famille et vous-même. Vous qui devriez vous garder jalousement pour une cause qui nous dépasse tous.

— Oh, c'est assez! m'écriai-je. Pardonnez-moi et je vous jure qu'à partir d'aujourd'hui je serai digne de moi-même.

Je revins à la maison bouleversé et, pensai-je, régénéré. J'éprouvais un remords ardent qui m'exaltait plus qu'il ne me faisait souffrir. Je pensais, en fait, avoir abusé, des années durant, d'une confiance, d'une estime dont toute la ville m'avait élu dépositaire. N'avait-il pas, ce prêtre, parlé de mon grand avenir? Voilà en quelle estime mes dons étaient tenus! Et moi, depuis des années, je vivais parmi des gens ignobles et perdus! Cet incident décida de mon sort. Je courus chez ma mère et lui dis que j'avais l'intention de me présenter comme candidat de droite aux élections de l'année suivante. Je croyais qu'elle allait se réjouir, se féliciter et me féliciter ; tandis qu'elle me regarda d'abord avec ébahissement, ensuite avec ironie ; mais de cela je ne m'avisai que plus tard. Elle m'offrit cependant de l'argent car elle se montrait toujours généreuse ; et, durant les mois qui suivirent, notre maison fut pleine de gens de mon parti qui mangeaient à notre table, tout en m'adulant et, surtout, en adulant ma mère.

Le succès de mon programme politique me paraissait surtout garanti par l'insuccès de mon père. Ce programme était, en fait, le contraire du sien mais je me refusais à l'admettre et lorsque, au cours des réunions, j'entendais quelqu'un le déclarer, cela me contrariait beaucoup.

— Ce que je soutiens, disais-je, n'est contre personne ; cela vient de moi, de mes méditations ; je n'imite ni ne contredis.

Je soutenais que l'Espagne n'était pas une nation européenne mais un continent à elle seule :

— Ne saisissez-vous pas, prêchais-je, qu'à peine a-t-on franchi nos montagnes, atteint notre pays — ce funèbre désert plein de soleil et de pierres — qu'on pénètre dans un univers différent du monde frivole qu'on a laissé derrière soi ?

Il nous fallait fermer nos frontières aux marchandises et aux idées, ressusciter les vieilles traditions de la royauté, restaurer les pompes du culte catholique dans nos illustres nécropoles, dans les églises immenses fourmillantes de statues de saints coloriés, de nos villes à la fois pauvres et fastueuses. C'était là le leitmotiv de mes tentatives oratoires. Chasser les idées démocratiques, le confort, les goûts européens, donner une impulsion nouvelle aux courses de taureaux, constituaient les autres points de mon programme.

Mon père, lorsqu'il le sut, me fit appeler.

— Ta mère ne vit que pour me causer des ennuis. — Telle fut son entrée en matière. — Mais tu aurais bien pu ne pas te laisser pousser à rendre ridicule ton nom et le mien.

— Ma mère ! m'écriai-je, mais je...

— Allons, allons ! fit-il. Tu n'y es pour rien, toi, dans tout ça. Je voulais te dire...

Je ne m'étais jamais jusqu'alors querellé avec lui. Ce fut la première fois.

— Je te prie de croire, lui dis-je, que je prends seul la responsabilité de mes actes et que personne ne songe à te causer des ennuis. Cela me peine que tu fasses descendre à un aussi bas niveau des idées où j'ai mis le meilleur de moi-même. Je m'étonne de te voir imaginer qu'un homme comme moi puisse n'assigner à sa vie d'autre but que te contredire. Je t'envie pareil sentiment de ton importance ; je me place, moi, beaucoup moins haut...

— Et tu as raison.

— Nous verrons, nous verrons bientôt lequel de nous deux aura les meilleurs motifs d'humilité. Peut-être n'as-tu pas tout à fait tort. Mes idées découlent bien un peu des tiennes ; je dois, en fait, réparer le mal que tu as, dans ton temps, essayé de faire encore qu'avec si peu de succès.

— Nous te verrons à l'œuvre, dit-il. Moi, du moins, je n'étais pas ridicule...

— Mais je ne le suis pas non plus, et les gens de mon parti, et même d'autres très éloignés de mes idées...

Mon père me coupa la parole :

— Nous verrons, nous verrons... Mais, je t'en prie, communique à ta mère ce que je viens de te dire. C'est elle qui doit le savoir.

Il se mit à ricaner, tant et si bien qu'exaspéré, je préférai abandonner la place.

Mes idées ne provenaient pas seulement d'un calcul. Mon âme aimait cette vision d'isolement et d'orgueil ; et le paysage espagnol — ces plaines désertes accablées de soleil, immense enfer lumineux et nocturne à la fois, les cathédrales, les tombeaux, cet air tragique et tendu, cette tendance à l'inutile et à l'extrême — tout cela implanté en mon esprit alimentait ma misanthropie et se traduisait en pensées. Mais il est bien certain que si je fus sincère, je fus mauvais politicien et calculai en calculateur, c'est-à-dire mal. Je fus battu en quelques heures. Le jour des élections, j'attendais les nouvelles à la maison, auprès de ma mère ; elles arrivèrent ; puis vinrent quelques amis ; puis, aux approches du soir, il ne vint plus personne. D'après le nombre infime des votes en ma faveur, il me parut que la ville, si elle ne m'avait combattu, ne m'avait pas pris au sérieux. Je m'avisai seulement alors que mon père avait échoué en raison moins de ses idées elles-mêmes que de certaines couleurs irritantes qu'elles avaient et aussi par suite de sa suffisance. Le résultat fut tel que mes partisans eurent honte de s'être mis avec moi. Le lendemain, je dépliai les journaux ; mon nom n'y figurait que comme sujet de bons mots et de facéties ; mon personnage n'entrait dans les comptes rendus qu'à la façon de certains comparses qui restent en dehors du développement de l'action, et n'ont d'autre rôle que d'égayer un instant par leur bas comique les spectateurs d'un drame. Je compris avec la plus grande lucidité que je n'avais jamais rien été. Ma mère avait accueilli le résultat des élections comme une chose prévue et normale, et me parlait allègrement à peu près comme s'il n'était rien arrivé de nouveau. Avant que mon échec eût été officiellement connu et tandis que je restais accablé par la conscience subite de l'opinion qu'avaient les autres de moi, mon père me fit appeler. A peine étais-je entré chez lui qu'il me versait cérémonieusement un verre de cognac, s'en versait un à lui-même et buvait à ma santé. Sur quoi, il me congédia. Je n'ai jamais pu arriver à savoir comment cet homme solitaire avait été informé du mauvais résultat de mon entreprise.

Le mois qui suivit fut un mois de souffrance. Je ne voyais personne, je ne supportais aucune présence étrangère. Je vivais comme un écorché. Les plaisirs clandestins ne m'attiraient plus parce que je les rendais responsables de ma déconfiture politique et surtout pour une autre raison qui se précise seulement maintenant. Les plaisirs ordinaires d'un homme médiocre, la sensualité de l'étreinte séparée de toute idée de gloire ne m'inspiraient que du dégoût. J'étais à présent trop habitué aux grandes pensées, aux buts élevés pour supporter de prendre du plaisir sans plus

rien avoir de supérieur. Approcher une femme, cet acte commun à tous, au vulgaire aussi bien qu'à l'élite, m'était devenu impossible depuis que je n'étais plus qu'une simple unité dans la masse. Être réduit à rechercher la femme comme un piètre homme ordinaire, non en amant illustre et prédestiné, je ne pouvais m'y résigner. Je trouvais répugnante, chose étrange à dire, l'idée d'être aimé pour moi-même. A tout ceci s'opposait cependant la souffrance de mon corps privé de ses habitudes à présent que mon imagination, que n'exaltait plus une prétendue grandeur, mendiait des consolations. De ces tendances contraires naquit en moi et prit force l'idée du mariage. Je jetai mon dévolu sur une jeune fille de condition un peu inférieure à la mienne, que je n'avais rencontrée que rarement et dans toute mon altière dignité de sorte qu'elle pourrait, j'en avais l'illusion, se marier non avec moi mais avec ma grandeur. Quand je lui parlai, elle fut stupéfaite ; elle me demanda d'attendre deux jours et me répondit par un refus.

Devant cet obstacle nouveau, ma résolution prise à froid tourna en frénésie : je pleurai, je me jetai aux pieds de la jeune fille, je lui demandai de sauver mon âme en péril et l'adoucissement de mes malheurs passés — le tout sans plus d'orgueil ni de retenue, en exagérant plutôt ma défaite et mon humiliation. Mais plus je m'échauffais, plus elle était convaincue qu'elle ne devait pas s'unir à moi et elle me répondait avec une perspicacité tranquille :

— Vous ne m'aimez pas pour de bon, Marcos. Je ne peux pas vous dire oui : vous répandez autour de vous un tel froid!

Je me désespérais, j'extravagais : il y a un malentendu, une injustice, criais-je, comme si je n'avais pu arriver, non seulement à me faire aimer, mais à faire voir quelle âme était vraiment la mienne. Ma passion m'ennoblissait au point de me faire paraître vil tout autre contact ; mes faiblesses passées me faisaient horreur ; horreur l'idée d'être obligé de descendre des hauteurs de cette passionnante netteté que j'avais atteinte.

— Je veux vous épouser, disais-je, pour me consacrer entièrement à vous, m'enfouir en vous, ne plus voir qu'à travers vos yeux, ne plus voir personne excepté vous, ma seule, mon unique affection.

Ces paroles exaltées la laissaient un instant hésitante et puis elle secouait la tête d'un air de doute, comme frappée par quelque chose qui sonnait faux, que cependant elle ne pouvait saisir. Mais un jour, cédant à mes instances, elle finit par me donner son consentement. Je courus annoncer la nouvelle à mon père.

— Dieu te vienne en aide, me dit-il, ironique, nullement surpris. Moi je te fais toutes mes félicitations. En as-tu parlé à ta mère? Non? Va vite la trouver alors.

Je descendis au jardin et redis la nouvelle.

— Tu te maries? s'écria ma mère écarquillant les yeux comme pour

les faire jaillir de la cosse aux rebords peints, lourds et comme graissés, de ses paupières. Et peut-on savoir avec qui?

Je dis le nom.

— Avec cette petite! Voilà ce qui arrive lorsqu'on se fie à quelqu'un. Moi, grande sotte, qui te croyais de l'intelligence...

— Et alors? Il y a quelque chose à dire contre la fiancée que j'ai choisie?

— Quelque chose à en dire? Non, justement, rien du tout. Il m'est arrivé de la rencontrer dans certaines familles et je t'avoue que je ne l'ai absolument pas remarquée.

— Bon, eh bien, moi, je l'ai remarquée. J'espère qu'il m'est, pour une fois, permis d'aimer à mon tour ; il n'y a que trop longtemps que j'écoute les histoires d'amour des autres.

— Aimer! Si tu crois qu'on peut appeler ça aimer!

— Je n'ai plus quinze ans et, au bout du compte, quelqu'un qui s'est présenté aux élections, même sans grand succès...

— Hou! fit ma mère. C'est bon! c'est bon!

— ...peut tout au moins prétendre prendre femme.

Elle me regarda d'un air moqueur et même avec un certain mépris. Je compris alors, en un éclair, que mon père et ma mère, au lieu de penser chacun le contraire sur moi, pensaient tous deux la même chose.

— Laisse-moi te le dire, moi qui suis une femme, reprit-elle enfin. Ne pense plus au mariage : il ne te porterait pas chance.

— Je ne suis pas un homme, peut-être? lui criai-je exaspéré.

— Si, si, fit-elle, si, si...

— En tout cas, déclarai-je, je me marie et je suis venu seulement pour te l'annoncer.

Je m'en fus, dégoûté et mortifié. Une demi-heure plus tard, ma mère me faisait appeler pour me dire de faire ce que je jugeais à propos et m'offrir de l'argent. Mais à partir de ce jour, je ne fus plus jamais un médecin d'âmes ni une intelligence sublime. S'épanchant avec ses amis, ma mère, d'après ce qu'on me rapporta, avait l'habitude de dire :

— Ce garçon me donne beaucoup de souci. Après s'être toqué de politique, le voilà qui se toque des femmes. Il a vécu jusqu'ici entre l'école et mes jupes et croit maintenant être un homme et connaître la vie.

Nous devînmes des étrangers l'un pour l'autre et je ne pensai plus qu'à mon mariage qui eut lieu deux mois plus tard.

Le mariage devait, d'après mes calculs, être le réceptacle de toutes les ambitions et de tous les plaisirs du reste de ma vie. Il s'associait pour moi à un idéal d'isolement amoureux mais absolu et de vie champêtre. Mon père, tout en ne changeant pas d'attitude envers moi, ne voulut pas se montrer avare ; il me confia l'administration et m'octroya les revenus d'une propriété que nous avions à Barracas, près de Teruel, une ville posée sur les confins de ce haut plateau désert que je vous ai décrit et sur lequel, enfant, j'allais chasser. De Teruel, une vallée descend

en pente rapide vers la mer ; elle a presque l'air d'une faille entre des monts non élevés mais en furie, blancs ou rouge sang. En cours de descente, cette vallée, ça et là, s'élargit en un creux lisse, évoquant un large degré d'escalier, pour reprendre ensuite sa descente rapide. Au centre du premier de ces creux, sur une terre rosâtre que tachettent les premiers oliviers, annonciateurs clairsemés de la mer qui n'est plus très lointaine, s'élève le village de Barracas, semblable à un tas de chaux. La maison où nous habitions était la première du côté du nord ; du dehors, elle n'était en rien différente des autres dans lesquelles vivaient bergers et paysans ; mais, en y entrant, on y trouvait, non sans surprise, un beau mobilier d'acajou aux tons rouges, des lustres de cuivre, des gravures représentant des chevaux et des scènes de chasse. Tout cela avait été apporté par mon père qui venait souvent passer là quelque temps mais sans nous y emmener avec lui. Nous découvrîmes qu'il y avait dans le village d'autres demeures civilisées sous des apparences misérables, avec de bonnes bibliothèques d'ouvrages religieux et latins, que je décidai de lire méthodiquement un peu chaque jour. De nos fenêtres, je voyais le creux de la vallée animé par de petites fumées azurées qui indiquaient les endroits où les bergers faisaient cuire leurs aliments et, tout autour, le cercle des montagnes. Le soir, nous regardions, ma femme et moi, les troupeaux de brebis et de chèvres noires, nous appartenant pour la plupart, qui, en revenant des pâturages, s'arrêtaient pour boire à une fontaine en contre-bas. Ils entraient ensuite dans le village, puis dans les étables pour la nuit. Nous nous couchions bien vite enveloppés dans une rumeur et une tiédeur animales qui nous portaient à une particulière espèce de somnolence.

Vous voyez que je conte des choses inutiles et qui n'intéressent que moi. Je ne sais pas m'empêcher de parler d'un endroit où j'ai trouvé non seulement un soulagement qui semblait être du bonheur, mais bel et bien le salut. Seulement, je n'arrive pas à parler de Juana. Toutes les fois que je cherche à la voir en moi j'éprouve un tel sentiment d'angoisse que son image aussitôt m'échappe, que force m'est de la laisser dans le vague. Il n'y a pas un événement, même parmi les plus graves de ceux qui devaient plus tard se produire, dont l'évocation me bouleverse autant que le souvenir de ce qui est arrivé à Barracas.

Nous passions là-bas toutes les saisons de l'année. Nous ne voyions personne ; avec l'apaisement de mes sens, j'avais atteint aussi, pour la première et la dernière fois, un équilibre, une sincérité. Au bout de quelque temps, je m'étais également haussé au niveau d'une religion sincère, qui n'était ni intéressée, ni équivoque comme celle des années passées. J'allais à l'église, j'entendais la messe, je me confessais, communiais à l'autel et donnais à ces actes leur pleine signification. Dans la religion, je trouvais l'approbation, le sceau de la glorieuse fidélité que j'avais vouée à ma femme, et qui faisait de ses bras un tombeau. Le goût de la chasteté, le besoin de vivre sans contact physique : un goût et un

besoin qui m'avaient tellement tourmenté en se mêlant à une sensualité de tous les jours, me devenaient à présent des sujets de contentement de moi. Le mariage, tel que je le comprenais, me donnait, en effet, un moyen d'unir en un même lit la chasteté et l'amour. J'avais fondé avec Juana une société amoureuse, sage et même glaciale pour le reste du monde. Quel que fût le sentiment qui me guidait, en admettant même qu'eût été en jeu l'orgueil ou l'égoïsme, j'étais parvenu à m'en racheter en touchant à la vertu véritable. Je ne cessais de faire des confidences à ma femme, cherchais à me mettre entièrement sous sa garde. Je lui parlais surtout de mes souvenirs d'enfance qui me revenaient en foule. Par contre, les souvenirs moins éloignés étaient enveloppés dans le brouillard à travers lequel se présentent nos pensées les moins agréables, un peu comme si notre esprit, par un instinctif mouvement de défense, s'en tenait détourné.

Ma femme commença à me révéler ce qu'elle pensait de moi précisément tandis que j'évoquais le passé. Elle était plutôt blonde, élancée avec des cils longs ; elle parlait en entr'ouvrant les yeux, tout doucement, à fleur de lèvres comme si elle eût pesé ses paroles. Et justement parce qu'elle les prononçait à voix basse, ses paroles prenaient un ton ardent, une emphase contenue. Depuis quelque temps déjà, j'avais remarqué en elle un peu de nervosité quand j'entamais la conversation par des : « Mon père, une fois, à la chasse... » Elle évitait souvent d'en écouter plus long en donnant une excuse ; si un serviteur nous interrompait, elle ne me demandait pas, plus tard, la suite de mon histoire. Ce jour-là, elle m'arrêta et, de son ton ardent et voilé, presque avec effort, comme on dit quelque chose à quoi on songe depuis longtemps :

— Pourquoi ne parles-tu que de ton enfance, Marcos ? me demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondis-je, embarrassé et irrité par cette interruption. Parce que je voudrais que tu saches tout de moi, même les plus petites choses, surtout les plus lointaines qui remontent au temps où ma vie était en germe, afin qu'il te semble que nous nous sommes toujours connus.

Elle secoua la tête, très sérieusement.

— Ce n'est pas la vraie raison. Ta vie s'est arrêtée quand tu t'es rendu compte que les autres ne t'estimaient pas selon tes prévisions. Pauvre Marcos, comme tu as été déçu ! A te voir ainsi réduit à ne parler que de ton enfance, on comprend qu'ensuite ta vie n'a plus dû être qu'une souffrance ininterrompue.

Ceci fut dit avec calme ; mais j'éprouvai un sentiment de terreur. Depuis bien longtemps, sans que je l'eusse soupçonné, pendant, même, que je parlais de moi et de mon passé pour me l'attacher, lui donner une preuve d'amour, ma femme me jugeait. Et elle me jugeait de la façon la plus malveillante et la plus injuste, expliquant toute ma vie par ce qu'elle avait présenté de plus bas, rattachant tous mes efforts au plus mesquin

de mes mobiles. C'était là le rôle du démon, et moi, constatant que Juana l'avait assumé, je restai tout béant à la contempler.

Pour faire revenir un peu de calme dans mon âme bouleversée, je gardai un instant le silence ; puis je dis seulement :

— Si telle est ton opinion, je m'en vais. — Et je sortis au grand air. Mais, prenant conscience de ce qui venait de m'arriver, je découvris toute la gravité de mon cas et qu'il n'y avait rien à faire. L'union chaste et amoureuse que je croyais avoir réalisée, durant ces mois de fidélité, de persévérance, n'avait jamais existé. Chacun de mes actes, chacune de mes paroles tendant à ce but unique s'étaient retournés contre lui. La réponse de Juana venait de détruire en un instant mon contentement de moi, ma fierté, y avait substitué la sombre certitude de mon malheur.

Je me mis à observer ma femme ; je vis qu'elle n'était pas contente ; je vis qu'elle n'était pas heureuse et des souvenirs extirpés du fond de mon esprit me dirent qu'heureuse elle ne l'avait jamais été depuis le jour de notre mariage.

Je savais qu'elle était devenue ma femme presque par contrainte et sans amour. Mais, tout à mon rachat, j'avais absolument cru qu'elle s'était réchauffée à la flamme de mon propre enthousiasme ; et justement parce que je l'aimais d'une façon totale et exclusive, je ne m'étais jamais soucié de bien la regarder.

« Quand s'est-il produit, me demandai-je à présent, un événement quelconque qui ait été signe du passage de la froideur première à l'amour que je me suis plus tard flatté d'avoir conquis ? » J'avais beau réviser le passé, la réponse restait : « Jamais ! » Jamais je n'avais pu surprendre un geste dénotant un changement de sentiments en place d'apathie, de froideur. Jamais Juana n'avait répondu à mon amour. Ce que j'avais retenu de ses propos décelait une révolte latente, presque une méchanceté en quelque sorte physique. M'étant rendu compte de ses sentiments et espérant encore en l'avenir, je tentai de la gagner par des caresses. J'arrivai seulement à la rendre plus fermée. Je lui demandai ce qu'elle avait. Elle commença à se plaindre de ce pays désolé, de ma froideur avec tout le monde, à regretter les amis perdus. Ses plaintes, je le sentais bien, étaient toutes des prétextes, les prétextes de quelqu'un qui ne s'est pas formulé encore ses raisons essentielles. Mais même si j'avais cru qu'il s'agissait là des véritables causes de sa souffrance, cela eût suffi à priver de sa raison d'être mon amour pour elle. Un amour qui ne se suffisait pas à lui-même, qui ne savait pas écarter tout rapport avec le monde, m'épouvantait. Que ma femme ait tu les raisons essentielles de son mécontentement, non par pitié mais parce qu'elle n'était pas parvenue encore à les préciser pour elle-même j'en eus, du reste, confirmation deux jours plus tard lorsqu'elle me dit tout de sa voix lente, aux sonorités voilées.

Nous venions d'achever notre repas. J'étais assis dans un coin de la

pièce et je lisais. Il n'y eut pas de motif immédiat à ce qui se passa entre nous. J'entendis Juana me demander tranquillement :

— Marcos, pourquoi m'as-tu épousée ?

— Juana ! répondis-je avec indignation. Je t'ai épousée parce que je t'aimais par-dessus tout, pour te consacrer toute ma vie. Et je peux te jurer que je n'ai jamais manqué à mes devoirs d'amour et de fidélité, et que je n'y manquerai jamais...

— Je le sais, murmura ma femme comme se parlant à elle-même. Puis, à fleur de lèvres : « C'est bien ce que je pensais. Si seulement tu me trahissais ! »

Cette dernière phrase me donna un coup si violent que, sur le moment, je crus m'évanouir. Mais le sang, qui semblait s'être retiré de mes veines, y reflua impétueusement, déclenchant un tumulte, une sorte de fracas dont, pour la première fois, je ressentais l'assaut. En criant, je brisai quelques objets, fis voler une vitre en éclats et, mon accès de rage passé, je me retrouvai au milieu de la pièce avec une main en sang. Je revis Juana qui me regardait en silence, les yeux entr'ouverts, le visage penché en avant.

— C'est bien ça, dit-elle. Je ne me trompais pas. Je savais que c'était ainsi. Le fond de ta nature est la violence. Je devrais avoir peur.

— Non, répliquai-je, je ne suis pas violent mais quand un homme se sent frappé, abattu, fini...

— Et cependant, il me fallait parler. On ne doit rien se cacher entre mari et femme. Je ne t'aime pas, Marcos. Notre union est mauvaise. Pourquoi t'ai-je, moi, épousé ? Par suite seulement d'une espèce de violence que tu m'as faite, parce que j'y ai été forcée par ton amour. Tu vois que je te donne froidement ma raison. Je viens de te poser, à toi, la question et tu n'y as pas répondu. Je vais y répondre à ta place : tu m'as épousée pour t'isoler du reste de l'humanité et célébrer ton inimitié envers la vie sous forme de vertu. Non, non, Marcos, je t'en prie, ne me redis pas que tu m'aimes. Je le sais, mais c'est justement là ce qui me répugne ; parce que ton amour porte la marque de ce qu'il y a en toi de mauvais, est tout de haine et de rancœur. Quand tu me touches, je me sens prise de dégoût. Quand tu me donnes des preuves de passion, voire de fidélité, je sens s'approcher un froid que je sais être un froid de mort. Oui, l'amour qui vient de toi répand le gel et la tristesse. Ta fidélité elle-même, vois-tu, a quelque chose d'infidèle. Si tu m'étais infidèle, je ne sentirais pas mon avenir si précaire, si incertain. Dans ces conditions, il ne me paraît pas possible que ma vie soit liée à la tienne. Je n'en peux vraiment plus et j'aimerais mieux mourir que vieillir à côté de toi. Je ne veux pas passer ma vie à soigner un mal qui ne soulève en moi que mépris. A présent, je t'ai dit toute la vérité et j'attends que tu prennes une décision.

Atterré par ces paroles, je me jetai, lorsqu'elle se tut, à ses genoux ; je ne sus que la supplier de me sauver. Avec l'illusion des amants, je la

cherchai physiquement et, par cette étreinte, pensai avoir effacé d'un seul trait toute raison de discorde, tandis que Juana, après l'avoir subie, s'en détacha en pleurant. Pendant les jours qui suivirent, épouvanté de la voir toujours sombre et lointaine, je ne lui laissai pas de répit avec mes assiduités. Son réquisitoire avait frappé le but, mais il avait, en même temps, éveillé en moi l'instinct et le courage de me défendre parce que je sentais qu'il était injuste. Il s'agissait de ce sentiment d'injustice que l'on éprouve toutes les fois qu'un examen serré nous révèle un motif bas à la racine de nos plus belles actions et s'obstine à nous y ramener. En étreignant ma femme, je défendais une vertu non feinte, une fidélité réelle. Si je n'avais pas réussi à prendre Juana pour compagne, ma vie, livrée au poids qui l'entraînait, n'eût été que fausseté, rancœur, sentiment de culpabilité, désespoir. Et justement parce que je sentais avec angoisse, avec larmes, que ce que j'étais parvenu à obtenir dans cette suprême tentative pour me sauver n'avait rien d'indigne, ni de bas, j'appelai un prêtre à mon secours.

C'était un prêtre quelconque, le curé de la paroisse de ce village. Il me promit de m'aider. Il alla voir ma femme, se représenta chez elle le lendemain. Ces entrevues la laissaient triste et les yeux battus. Jamais elle ne devait rien comprendre de mes raisons. Je me désespérais en voyant qu'elle s'était bel et bien rangée du côté du démon, et semblait presque poursuivre le but impie de m'entraîner à ma perte.

Sa voix tranquille, je le savais par le prêtre qui venait parfois me donner des échos des propos qu'elle tenait, ne cessait pas d'indiquer comme mobile de mes vertus une impulsion vicieuse et d'annuler tous mes efforts. Dans le fait de m'être entièrement consacré à elle, dans mon désir anxieux de m'enfermer avec elle pour toute ma vie, elle voyait une douteuse espèce d'amour dont elle voulait se libérer. Elle disait aussi qu'elle avait peur de moi. Peut-être aurais-je pu la garder si j'avais su diminuer la force de mon attachement ; mais pour l'affaiblir, cet attachement absolu grâce auquel j'étais parvenu à racheter mon égoïsme et mon orgueil, il m'aurait fallu me changer moi-même. Il me paraissait impossible que mes attentions, mes étreintes, les sanglots avec lesquels je demandais à Juana de m'aimer fussent impuissants à dissiper entre nous ce malentendu, à lui prouver enfin que j'étais digne de respect. Toutes ces manifestations augmentaient au contraire son éloignement et sa peur, bien qu'elle les subît avec résignation.

Un jour de la mi-été, je dus aller à Saragosse. Je demandai à Juana de venir avec moi. Elle préféra rester. Je tentai encore de m'expliquer avec elle.

— Ce que tu as dit de mon caractère est juste. J'irai même jusqu'à admettre que je t'aime pour les raisons que tu as si durement blâmées. Tu vois quelle confiance j'ai en toi et que je t'ouvre tout à fait mon âme. Nous sommes tous tels que Dieu nous a voulus. Mais notre volonté, si elle est bonne, et la grâce de Dieu doivent faire découler une vertu

de tout ce qui est en nous. Moi de mon âme solitaire, sombre et avare, je suis parvenu à faire la base d'un amour absolu, d'une fidélité éternelle. Peux-tu dire que cela revient au même ? Juana, comprends-moi je t'en prie : je me suis sauvé. Ne va pas à présent me rejeter dans la bassesse, me renvoyer à mes vices. Je serais perdu et seulement par ta faute.

Après ce discours, je la regardai en tremblant. Elle sourit, d'un sourire pénétrant, en tenant ses regards fixés droit devant elle ; puis elle me dit :

— Marcos, n'aie pas peur, je ne m'échapperai pas.

Et, pour la première fois depuis bien longtemps, elle me caressa le front. Je partis rasséréné.

A mon retour, je ne la trouvai pas au salon. Je m'élançai dans la chambre ; la chambre aussi était vide et on y voyait les signes d'un départ précipité. Je tombai comme foudroyé sur le sol et ne revins pas à moi de la nuit. Pendant trois jours, je vécus comme étourdi, la souffrance physique de mon corps, qui n'acceptait ni aliment ni sommeil, voilant ma souffrance morale. Enfin, je sus que ma femme s'était réfugiée à Valence auprès d'une de ses parentes. Et au bout d'une semaine, j'appris qu'elle était morte subitement d'une péritonite. Elle avait senti sa fin approcher et m'avait écrit un billet qui me fut remis : *Cher Marcos*, disait-elle, *je ne pouvais pas vivre dans ta maison. Nous nous serions séparés si tu l'avais permis. Je suis contente de mourir : c'est l'unique façon de fuir sans garder conscience de la souffrance d'autrui.* Ces paroles et sa mort elle-même plus qu'elles n'excitèrent ma pitié avivèrent mon impression du rôle horrible que Juana avait tenu auprès de moi. Dieu l'avait mise à mes côtés un peu comme une gardienne qui me repoussait en arrière chaque fois que j'essayais de m'évader de ma mauvaise nature. Sa mission achevée, ma perte assurée, elle avait disparu comme si elle n'avait plus rien eu à faire en ce monde, emportée par une mort qui semblait destinée seulement à immobiliser pour toujours le résultat de son œuvre.

Je quittai Barracas, revins à Saragosse. Les premiers temps, je vécus comme un malade et ne songeai pas à l'avenir. J'étais possédé tout entier par le dégoût que me faisait éprouver un malheur que j'estimais immérité en même temps que par le remords de m'être montré avec Juana diplomate si maladroit, si désastreux, mais j'étais ainsi maintenu dans une espèce de douleur physique qui ne me laissait pas penser. L'absolu dans l'amour, une fidélité méritoire avaient été la cause de ma condamnation. Je m'étais vu accusé, jugé et puni pour une difformité congénitale de mon âme que j'étais parvenu à réduire à force d'efforts. C'était pis, me disais-je, que d'avoir été condamné sans motif car cela revenait à me rejeter pour toujours aux vices de ma nature. Et, en fait, à peine ma douleur se calma-t-elle que je ne recherchai plus le salut mais acceptai le jugement de Juana comme correspondant à la vérité. Le diable l'avait emporté en faisant naître en moi un calme dû à la froide conscience de ce que j'étais. Les paroles de Juana et ma souffrance m'avaient enlevé pour toujours tout ce que j'avais pu garder en fait d'illusions. J'admettais

aussi avoir aimé Juana seulement pour me séparer d'un monde que je détestais. J'éprouvais un seul sentiment très vif : la haine de la vie. Je cherchais un autre moyen de me mettre à l'abri, un moyen plus sûr que le mariage, qui ne dépendrait pas, surtout, de la volonté d'autrui. Ainsi vint à renaître en moi une lugubre idée, entrevue déjà dans ma jeunesse, l'idée de me faire moine. La mort de ma femme avait soulevé maints commentaires ; la nouvelle que j'allais prendre l'habit fit plus de bruit encore. Quelques journaux en parlèrent. Dans les délais voulus, j'accomplis mon noviciat et prononçai mes vœux.

A partir de ce moment, ma vie prit la rigidité d'un fil à plomb, ne fut plus qu'une succession de faits. Je m'acceptai tel que j'étais ; il ne me restait plus aucun doute. Quand, tout jeune, j'avais songé à la vie monacale, je l'imaginais comme une vie de réclusion remplie par un amour envers Dieu semblable à celui que je devais ensuite éprouver envers Juana. Mais, à présent, ayant arrêté une fois pour toutes les lignes de mon caractère et immobilisé ma volonté, je n'eus plus d'élans intimes, je fus entièrement absorbé par la recherche des moyens de satisfaire mes passions qui étaient en contradiction avec mon personnage extérieur. Je n'ai donc à narrer, je le répète, qu'une succession de faits.

Mon père était mort cette même année. En prononçant mon vœu de pauvreté, je savais bien que j'avais caché une partie de mon avoir, mais je n'en éprouvais pas de remords parce que cela découlait aussi de ma décision de ne plus du tout résister à moi-même. J'étais devenu un automate. A mon entrée au couvent sur la rive droite de l'Èbre, à trois kilomètres environ de Saragosse, devant cette vaste plaine fourmillante d'arides protubérances au delà des eaux visqueuses qui, en reflétant la végétation clairsemée, se teintent d'un vert opaque, je connus quelques jours de paix.

Mais j'avais apaisé seulement un de mes besoins : le besoin de vivre enfermé ; j'avais négligé l'autre, qui m'était non moins essentiel : le besoin de satisfaire la mollesse de mes sens et de mon imagination. Mon âme, désormais réduite à sa nature la plus nue, commença à chercher un détour qui lui procurerait un apaisement plus complet.

La religion avait disparu non seulement de mes pensées présentes, mais même de mon souvenir. Durant les heures de prière, je pensais seulement à ce que je vais raconter.

Un vent de démocratie s'était mis à souffler, en ce temps-là, même dans les monastères et jusque dans le mien, aristocratique cependant du fait de la tradition et de la naissance de la plupart des frères. Le Père supérieur surtout en avait subi l'influence. Il avait supprimé toutes les pompes du culte, il guidait la communauté vers une vie très simple, bonne pour la santé et pour la caisse.

Être moine, prêchait le Père supérieur, cela ne veut pas dire macérer dans les privations, ni mener une vie de douleurs et de larmes ; il fallait, disait-il, être des moines modernes. Il se souciait fort peu de lecture ;

pourtant il lisait, en plus de son bréviaire, des opuscules de vulgarisation sur la médecine et l'hygiène. Aussi avait-il fort à cœur de nous voir sains et bien portants, profitant de l'air et du soleil, au lieu de nous gâter la digestion avec des études, dont il ne faisait aucun cas, ou en menant une vie sédentaire. Il était courtaud, grassouillet, brun, vivace et loquace, avec de petits yeux aux regards agités, et il m'avait en sympathie.

Il m'observa pendant un mois et finalement, me voyant abattu et défait :

— De l'exercice! de l'exercice! me dit-il, de l'exercice! A votre âge, il faut faire une promenade par jour.

— Mon Père, dis-je, je suis moine. Quel exercice voulez-vous que je fasse?

— Voilà! s'écria-t-il, se mettant en colère, les habituelles idées creuses! les préjugés millénaires! Mon garçon, nous sommes au vingtième siècle! Même un moine doit, en tant que moine, être de son temps.

— Je cherche à prendre de l'exercice, objectai-je, aux heures de récréation.

Notre Père supérieur, en effet, nous obligeait à jouer tous les jours comme des enfants.

— Ce n'est pas assez. En voulez-vous la preuve? Regardez votre mine. Vous avez besoin d'exercice, et même de distraction, de distraction saine et modérée s'entend. Un moine n'est pas un malade! Vous n'êtes pas depuis longtemps parmi nous et je n'ai pas pu arriver encore à vous débarrasser de toutes vos superstitions. L'activité, mon bon ami, l'exercice...

Il m'exhorta ainsi à plusieurs reprises. Je me laissai persuader de sortir me promener un peu chaque jour, d'abord accompagné par un autre frère, ensuite tout seul. Je marchais si vite que les vieux moines ne se souciaient pas de me suivre. Le bon Père supérieur, pour me distraire, m'associa ensuite à sa seconde manie, celle de faire du commerce, de convertir en argent les objets inutiles que legs et donations avaient accumulés dans le couvent. Cette sienne manie avait des buts dignes et charitables. L'argent qu'il en retirait, il le dépensait en aumônes. Il avait pour l'aumône un penchant qui se mêlait ainsi à ses velléités mercantiles. Quelques années auparavant, un antiquaire lui avait pris pour quelques pesetas un petit coffret et l'avait ensuite revendu si cher que le Père supérieur, l'ayant appris, n'avait jamais pu s'en consoler. Enragé de faire des bénéfices, enragé de faire du commerce en vue desdits bénéfices et, en même temps, ignorant tout du métier d'antiquaire, il avait longtemps vécu dans un état d'anxiété particulière, comme un homme qui n'arriverait pas à savoir s'il est pauvre ou riche. Cette anxiété, le Père en voyait la cause dans la foule des pauvres qu'il voulait secourir ; et elle se doublait du soupçon que tout ce qu'il y avait dans le monastère faisait envie à des gens nullement disposés à y mettre le prix.

Il avait l'habitude — une habitude qui lui valait bien des tourments — de demander à tous les visiteurs à combien ils estimaient chaque meuble,

chaque tableau, chaque bibelot, quitte à trouver ensuite le chiffre qu'on lui avait dit bien bas et à tenir tous ces visiteurs pour des gens sans scrupules qui combinaient une affaire au détriment de la communauté — contre laquelle il en venait à voir le monde ligué en une espèce de conjuration. Et même lorsqu'il m'interrogeait (« vous qui venez juste de sortir du siècle... combien croyez-vous que ça vaille ? ») il me regardait fixement d'un air où j'entrevoyais un commencement d'antipathie. Mais je disais des chiffres si élevés qu'en peu de jours j'avais réussi à enivrer mon religieux, comme si je lui avais fait prendre une drogue. Il fut saisi d'une façon de délire, un peu comme s'il m'avait vu changer en or et en charités tout ce qui me tombait sous les yeux ; il vidait coffres et armoires, fouillait les recoins, le grenier, la cave, afin de tout me faire voir. Quand il m'appelait dans son bureau, je trouvais sa table couverte de vases d'autel, de tasses dépareillées, d'assiettes, de flacons et de bouteilles ; il me les montrait :

— Ceci, d'après vous, vaut combien ?

Je disais un chiffre énorme.

— Je le sais, reprenait-il devenant tout rouge, je le sais bien que ça vaut ça... Mais, essayez un peu, vous, de les vendre ! Avec ces marchands dénués de charité !

Ces deux manies — celle de vendre et celle de faire prendre aux gens de l'exercice — en les voyant ainsi grandir, je me préparai à en tirer parti. Un jour, je laissai tomber :

— Je ne devrais pas oser vous faire pareille proposition... pourtant, si vous le permettiez, je pourrais en parler à ma mère... Elle a autrefois rassemblé des antiquités de grande valeur et elle a certainement des amies qui se passionnent encore plus qu'elle pour ce genre d'acquisitions. On pourrait voir si, en nous basant sur l'estimation que nous en avons faite...

— Mais voyons ! me répondit le bon Père, je suis à la disposition de ces nobles dames ; je sais qu'elles ne chercheront jamais à voler le pain des pauvres.

Alors, je pris un vase d'autel grossièrement peinturluré de fleurs bleues et rouges et je dis :

— J'essaierai avec ça.

Le lendemain, je sortis du couvent.

J'ai déjà dit que, en me faisant moine, je m'étais arrangé pour me dérober aux obligations qu'exigeait mon nouvel état. Dans notre maison, à Saragosse, j'avais gardé une chambre et, dans cette chambre, un portefeuille contenant une somme d'argent et aussi, dans une malle, un peu de linge et deux costumes. Je me rendis à la maison, allai dire bonjour à ma mère. Vieille à présent, elle avait renoncé aux fards ; et sous ses yeux des cernes toujours élargis tranchaient, comme s'ils y eussent été huilés, sur le visage d'un brun opaque qu'elle tourna vers moi avec une expression de goguenardise légère et peut-être inconsciente. Elle me demanda comment je me trouvais de la vie monacale.

Je répondis que je m'en trouvais très bien ; que j'avais enfin découvert ma voie.

— C'est absolument, ajoutai-je, la vie qu'il me fallait. C'est seulement à présent que je me rends compte de la folie que je commettais en cherchant le bonheur dans des choses absurdes comme la carrière politique, une femme...

— Ah! certes! certes! répliqua ma mère. Je te l'avais bien dit que c'étaient là des choses qu'il te fallait laisser aux autres.

Cette réponse me dépita. J'avais l'impression que s'était ouverte, entre ma mère et moi — et seulement entre elle et moi — une lutte dans laquelle je voulais à tout prix montrer que j'étais le plus fort, que j'avais gagné dans cette partie qu'est la vie — et non en me réfugiant au couvent pour remédier à une défaite mais en ayant trouvé dans la règle monastique le couronnement triomphal de mes aspirations. Avec le ton de sa réponse, ma mère avait le dessus, me renvoyait à la vérité.

Je battis donc en retraite et me contentai de lui demander une valise pour emporter au monastère quelques-uns de mes livres latins. Puis je montai dans ma chambre, déposai le petit vase d'autel sur une table, emplis la valise avec mes vêtements, mon linge, une couverture de lit ; je pris également un gros couteau dans une gaine d'étoffe et le portefeuille contenant mon argent. Avec ce pesant chargement, je sortis de la ville, traversai l'Èbre et commençai à en suivre les bords dans la direction du monastère mais sur la rive opposée. Je débouchai dans une courte petite vallée sans arbres et même sans pierres, au sol aride et plâtreux, qui se coulait entre ces protubérances du plateau dont j'ai déjà parlé si souvent. Derrière une d'entre elles, qui me dissimulait de toutes parts, j'atteignis une maison en ruines.

Pendant les jours précédents, au cours de mes promenades, en apparence sans but, je m'étais mis en quête de ce dont j'avais besoin. La grande plaine ondulée que j'avais si souvent parcourue quand j'allais à la chasse avec mon père était restée gravée dans mon esprit dans toute sa minutie topographique. J'avais retrouvé et examiné toutes les maisons en ruines dont le souvenir me restait. Elles consistent, pour la plupart, en un petit amas de pierres croulantes et, bien qu'aucune d'entre elles n'ait plus de cinquante ans, elles donnent à la plaine l'aspect solennel d'une terre que couvriraient des ruines antiques. La maison que j'avais choisie avait sur les autres l'avantage d'être près du couvent, bien cachée, en bon état (il y manquait seulement le toit et, entre les murs restés debout on voyait le ciel) et enfin elle possédait ce qu'on appelle dans le pays une cave, c'est-à-dire un trou creusé dans le sol, d'un mètre cube ou guère plus, dans lequel les paysans mettent leur vin à l'abri ou de la chaleur ou du froid intenses qui règnent alentour. Un volet de bois le recouvre presque toujours. Dans la maison que j'avais choisie, ce volet subsistait. Il y manquait seulement la poignée et, au cours de ma première inspection, je n'avais même pas pu parvenir à le soulever tant il s'encas-

trait à la perfection dans l'ouverture. J'y parvins ce jour-là grâce au couteau que j'avais pris à cette fin. Je mis dans la « cave », après l'avoir tapissée avec la couverture, les vêtements, la valise et le portefeuille plein d'argent duquel j'avais seulement retiré un billet de cent pesetas ; je rabattis le couvercle et rentrai au couvent.

Le frère portier se tenait sur le seuil. Il m'aperçut de plus loin que ne semblait pouvoir le permettre le soir tombant ; je n'étais pas encore arrivé qu'il me criait déjà : « Venez vite! Le Père supérieur vous attend. » Le Père supérieur, à peine me vit-il, m'interrogea du regard. Je dis, modeste mais froid : « Cent pesetas. C'est ma mère qui l'a acheté et elle voudrait en voir d'autres », puis je déposai la somme au milieu de toute la bimbeloterie. Ce fut l'unique triomphe d'amour-propre de ma vie. Pendant toute la soirée, le Père supérieur frémissait et son visage s'éclairait si je posais sur lui mes regards. Mes frères en religion avaient en secret eu connaissance de mon succès et ils tournaient en rond avec des sourires de béatitude rentrée. Je mangeai au milieu des sourires de tous, d'applaudissements silencieux.

Deux jours après, nous étions sur le point de descendre au réfectoire, le Père supérieur me fit appeler et, après divers propos badins et en dehors du sujet, me dit à l'instant où sonnait la cloche du repas :

— A propos... vous avez déjà fait beaucoup ; je ne voudrais pas vous importuner mais, comme vous le savez, les pauvres n'ont pas de compte en banque... Et si par hasard votre mère ou une autre de ces dames s'intéressaient tout de bon à nos brimborions, je ne voudrais pas qu'elles pussent croire que nous les gardons en réserve pour d'autres clients. Ce serait de jolies manières! Peut-être feriez-vous bien, en y mettant tous les égards convenables, de leur signaler ce qu'il en est.

Je m'attendais à ce discours. Je répondis que je ferais une tentative dès le lendemain.

— Oui mais, dit le Père supérieur (nous étions en train de descendre l'escalier) je ne voudrais pas vous faire aller là-bas au détriment de votre santé ; vous avez besoin d'exercice ; il vous faudra un peu de temps pour montrer les objets à ces dames et faire affaire. Il ferait beau voir que ce travail entièrement volontaire et à fin charitable, entraînât le sacrifice de ces promenades qui sont votre salut!

Je l'assurai que je sortirais pendant tout le temps que nécessiteraient les affaires et l'hygiène.

— Et peut-être, continua le Père, que le jour où ces personnes auront bien compris de quoi il retourne, on pourra, si elles sont toujours disposées, et sans engagement de leur part, les inviter à venir sur place...

— Pareille visite serait touchante, répondis-je mais peu avantageuse. En leur présentant les objets un à un, on peut mieux en demander le prix qui convient. Sans compter que nous pouvons ainsi vendre chaque fois ce que nous jugeons opportun. Tandis que si elles viennent ici faire

leur choix, ces dames achèteront en gros ce qu'il y a de mieux, ne nous laisseront que le rebut et ne se feront plus voir.

— Ah, mon Dieu! fit le Père, mais savez-vous que vous auriez fait un bon commerçant? Seulement entendons-nous bien. Ces dames doivent payer le juste prix et pas une peseta de plus. Il ne faut faire tort ni aux pauvres ni aux riches.

Le lendemain, je sortis du couvent chargé d'un grand compotier. Je traversai l'Èbre ; je contournai le tertre, j'entrai dans ma maison, soulevai le battant de la cave en me servant du couteau qu'il m'était facile de porter sur moi vu les vastes poches de l'habit monacal ; je revêtis le costume laïque, mis dans ma poche de l'argent, longeai de nouveau le fleuve, le traversai à l'entrée de la ville et me dirigeai aussitôt vers le quartier de mes plaisirs de jeune homme. Nul n'aurait pu reconnaître en moi un moine ; j'étais déjà assez chauve pour que toute trace de tonsure fût invisible.

Ce premier jour, un peu abasourdi, je me bornai à louer dans une rue étroite et retirée une petite chambre convenable. Je posai sur la commode, premier ornement, le compotier. Je revins sur mes pas, je rapportai dans leur cachette les vêtements laïques et repris l'habit monacal. Je calculai que pour aller du monastère à Saragosse il me fallait, en tenant compte du détour et de la halte pour changer de vêtements, environ quarante minutes ; une heure et demie pour l'aller et le retour ; je pouvais donc, à l'avenir, m'arrêter presque deux heures dans la ville, sans risquer trop d'attirer l'attention. Chacune de mes expéditions rapporterait assez au Père supérieur pour que personne n'allât songer à attendre mon retour montre en main. Le Père supérieur, en fait, ne tarda pas à m'inviter à me mettre en route avec une peinture sur verre et, cette fois-ci, j'allai droit à mon but.

Que je dise tout de suite qu'au bout de trois ou quatre semaines, le commerce des antiquités fut considéré par tout le monastère comme un devoir de mon état n'offrant pas de différence avec le devoir du Père trésorier. Je vivais, comme il arrive en certains rêves, au milieu d'un sourire général et respectueux mais ce sourire était exigeant.

A ma troisième sortie, j'arrivai à mes fins et emmenai dans la chambre de la petite rue la première des femmes qui, cette année-là, prirent soin de ma vie. Je ne pris pas du plaisir tout de suite parce que la mort de ma femme, l'angoisse qui l'avait précédée et suivie, mon temps de noviciat, mes premiers mois de vie monastique, un endurcissement, un desséchement d'âme me portaient à tout voir en noir. Dans ce quartier que je connaissais déjà au temps de ma jeunesse, les rues avaient des airs de fête et d'agitation, les femmes étaient joyeuses et fardées, et continus les rires, les éclats de voix, les cris, les bruits du travail. Mais pour moi qui venais d'une campagne funèbre, desséchée et battue par les vents, où nul ne se souciait de s'aventurer, les visages peints prenaient non un air gai mais un air de nécropoles déterrées et le quartier, avec sa surex-

citation en vase clos, me faisait le même effet d'étrangeté qu'une étoile où je me serais trouvé transplanté. Dans l'intimité des femmes, toutefois, je changeai petit à petit parce qu'elles étaient toutes bonnes et naturelles, très pénétrées d'humilité féminine. La société de nos filles perdues est peut-être la plus instructive qui soit au monde. Elles n'avaient pas changé du tout depuis ma jeunesse, conservaient un tenace instinct familial. Et comme elles étaient chrétiennes et se mêlaient aux honnêtes femmes du peuple qui les acceptaient à titre d'amies et de connaissances, elles me montraient comment on peut trouver une règle en menant une vie hasardeuse et perdue, prête aux contacts et aux contagions des corps, adonnée à la piété, à des dévouements de garde-malades et faire ainsi une meilleure fin que je n'y étais, moi, parvenu. Mais, en ce qui me concernait, il était à présent trop tard : cette règle ne serait jamais la mienne; j'en avais cherché une autre, opposée, et sans succès. Je trouvai à Saragosse le complément de mollesse dont ma réclusion avait besoin et que mon âme aride ne pouvait plus me donner. Mais, hélas, un élément manquait à ma satisfaction : je n'arrivais pas à faire croire à ma mère que j'étais victorieux et content. Je refis des tentatives, mais elle les repoussa toujours, continuant à me regarder de ses yeux cernés au fond desquels paraissait une lueur goguenarde.

Ma peur de voir découvertes mes pratiques vicieuses augmentait de plus en plus tandis que, à l'égard des frères du couvent, je donnais dans l'intransigeance religieuse. Cette intransigeance, cette sorte de fanatisme nébuleux, me devenait de plus en plus naturelle, ne provenait pas de la foi mais d'un penchant grandissant pour la violence. Par mon attitude, j'introduisis dans la communauté un début de division obligeant, par exemple, chacun à préciser ses vues sur le sacrement de la Pénitence. Un jour, au réfectoire, un moine assez âgé déclara :

— Ah! quel malheur ce serait si les confesseurs avaient, avant de donner l'absolution, le pouvoir de s'assurer que le pénitent se repent! Quel malheur ce serait surtout s'ils pouvaient obtenir la garantie que le pénitent renoncera à ses mauvaises habitudes! Cela finirait par éloigner les âmes du confessionnal...

Je m'élevai contre ce propos avec une violence excessive mais qui correspondait à mon sentiment.

— Comment? m'écriai-je, il faudrait alors, en administrant le sacrement de la Pénitence, négliger des éléments aussi essentiels que le repentir et le ferme propos de ne pas retomber dans ses péchés?

— Non, répondit l'autre, bien sûr que non; mais souvent on s'en tient aux paroles. Il faut faire attention de ne pas agir à de mauvaises fins, même avec de bonnes intentions. Dans certains cas...

— Comment, dans certains cas! Un sacrement est un sacrement et un prêtre en est le gardien; mieux vaut qu'une église soit composée de fidèles peu nombreux mais authentiques que d'une quantité de tièdes

plus ou moins recommandables et nous irions, nous, des religieux, prêcher pareil compromis ?

J'étais donc partisan de l'application rigoureuse de chaque principe, condamnais tout manquement aux règles. Et cette manie de l'absolu n'était pas feinte ; elle venait, au contraire, du plus profond de moi-même. Elle n'était pas non plus en contradiction avec mes faiblesses, elle me semblait même une conséquence de ma tendance au mal. Aussi était-ce avec une immense épouvante qu'il m'arrivait parfois de me représenter découvert en flagrant délit de péché. Il me semblait, en ces moments-là, être un homme réduit aux dernières extrémités pour sauver sa vie ; comme sous le coup d'une bouffée de sang, je m'écriais : « Je le tue, je le tue ! » tout en palpant dans ma poche le couteau pour ouvrir la cave que je portais toujours sur moi. Avec la répétition de ce réflexe physique et aussi par l'effet d'une maturation intérieure, je pris inconsciemment et rapidement l'habitude de me livrer à ces élans de rage et commençai à donner dans des pensées sanguinaires. En imagination, je me voyais souvent partir pour tuer les gens qui m'avaient offensé quand j'étais dans le monde et déjà toute mon âme se décomposait dans une buée de sang. Et, souvent, tout à coup, je me surprenais à dire : « Je le tue ! » comme si, à mon insu, mon imagination m'avait représenté la scène où j'étais découvert ; et je me rendais compte, alors, qu'en effet, depuis quelques instants, je vivais cette scène ; je criais, je levais le bras, je faisais le geste de frapper. Il me restait un tumulte dans le cœur et aux mains une impression de souillure.

Je changeai cinq ou six fois de femme : une d'entre elles me plut entre toutes ; elle s'appelait Maria, ou plutôt Mary, comme il est d'usage à Bilbao, sa ville natale. Son visage n'était pas beau, parce qu'il était trop large, mais elle était grande et saine, avec une poitrine ample et grasse, aux seins un peu aplatis comme prêts à allaiter. Elle me dit être veuve depuis un an seulement, elle portait son alliance au doigt et parlait continuellement de sa vie conjugale. Je l'emmenai dans ma chambre et lui permis d'y habiter. Elle me demanda d'où je venais. Je répondis que j'habitais à Belchite, une bourgade pas très éloignée, avec ma femme et mes deux fils, qu'il me fallait donc cacher avec beaucoup de soin mes rapports avec elle.

Quand je lui eus dit que j'étais marié et que j'avais des enfants, la pauvrette ne voulut plus s'installer, mais seulement venir avec moi en passant car elle avait une conception tout à fait révérencieuse de l'institution de la famille. Je dus lui dire que ma femme était malade et avait même le cerveau un peu dérangé.

— Si tu me laisses, lui dis-je, il me faudra aller en trouver une autre, moins discrète, plus exigeante que toi...

— Pour ça, tu as raison, répondit-elle. Si ta femme est malade et si tu as besoin d'une femme, il vaut mieux que ce soit moi qu'une autre.

Je m'installerai ici pour ton bien et même pour le bien de cette pauvre malheureuse... Mais pour me voir, il te faudra chaque fois faire le chemin aller et retour de Belchite ici?

— Eh oui, malheureusement, lui dis-je, c'est pourquoi je ne m'arrêterai jamais bien longtemps. Je te donnerai de l'argent et tu me tiendras cette chambre de façon que je puisse de temps en temps venir et y trouver un peu de tranquillité. Parce que la vie, je t'assure, ne m'a pas trop bien traité.

— Pauvre! Il faut tout me raconter. Mais tu ne portes pas ton alliance?

— Alors, tu crois, répliquai-je, que je manquerais de respect à ma femme au point de porter mon alliance ici? Non, ça je ne pourrais pas. Pas plus que je ne pourrais te raconter maintenant mon passé. Peut-être plus tard... quand je te connaîtrai mieux...

Mais, bien vite, je me mis à parler pour me soulager. Mon expérience matrimoniale se représenta avec vivacité à mon imagination, me remit le cœur en tumulte. En fait, je fis à Mary le récit de douleurs et d'angoisses que j'avais véritablement éprouvées. Je lui contai toute l'histoire de mon amour en y faisant seulement les modifications nécessaires pour lui cacher qui j'étais et que ma femme était morte. Mary me donna de tardives et amères consolations que je ruminais d'une visite à l'autre. La pauvre fille, suivant son propre instinct, chercha à être pour moi plus une épouse qu'une maîtresse durant mes courtes visites, tous les trois ou quatre jours. Elle avait orné la chambre d'une cage pleine de perruches, d'une poupée à robe immense posée au milieu du lit, d'un abat-jour fait avec un foulard à franges de perles, enfin avec tout ce qui lui paraissait le plus indiqué pour consoler un époux malheureux. J'y ajoutais les nombreux objets que j'apportais du couvent et que je ne savais pas me résoudre à jeter dans l'Èbre de peur d'être vu. Je lui avais dit que j'aimais beaucoup les antiquités et les objets d'art, mais que ma femme, avec sa neurasthénie, ne pouvait pas les supporter. Je lui demandais donc de considérer avec indulgence cette passion que j'avais là, ridicule peut-être, mais bien innocente. Elle croyait, dans sa simplicité, tout ce que je lui disais et admirait ces rebuts; elle pensait trouver en eux un moyen secondaire de me lier à elle; elle les admirait à longueur de journée, les faisait reluire avec amour :

— Regarde, me disait-elle quand j'allais la trouver, regarde tes antiquités comme elles sont belles!

Elle en avait fait, sur un meuble devant le lit, une espèce d'exposition que je devais m'efforcer de contempler avec transports.

Les sommes que je rapportais si souvent à mon Père supérieur en échange de babiole sur babiole étaient tellement excessives que même lui s'en rendit compte; il se réjouissait pour ses pauvres; dans ses paroles, pourtant, mon oreille saisissait un petit ton goguenard. Il me traitait avec beaucoup d'égards, je dirai même avec respect, comme

s'il eût été de nous deux l'inférieur. Mais ces façons, justement, me donnaient à penser qu'il ne faisait pas grand cas de ma mère, ni de ses amies, ni même de moi. La prospérité des affaires le rendait de plus en plus guilleret et loquace. Il s'était mis à fouiller les recoins les plus reculés du vieux monastère et à fouiller aussi dans sa mémoire pour se souvenir de tous les objets qui lui étaient passés sous les yeux depuis qu'il était Père supérieur. Quand il se rappelait certains d'entre eux, il tourmentait toute la confrérie, exigeant qu'on les lui apportât tout de suite. Si on ne les retrouvait pas, il lui semblait que le hasard, l'ignorance, l'incurie avaient dilapidé un trésor qui n'était pas à lui, mais à ses protégés. Dans son bureau, transformé en une façon d'entrepôt, il opérait un tri : d'un côté les objets qui lui paraissaient les plus précieux, dont la vente était tôt ou tard assurée ; de l'autre, les embarrasse-maison qu'il me donnait à vendre et appelait de « petites curiosités ».

— Les connaisseurs, me disait-il, ne s'intéressent pas à ce qui est normal. Avouons-le entre nous, mais si doucement que personne ne puisse nous entendre ; comme tous les gens de vive intelligence et de grande culture, ils ont quelque chose d'un peu bizarre... Si dans une pièce il y a un bibelot que nous laisserions, nous, de côté, c'est justement sur celui-là qu'ils se précipitent ; alors pensez s'ils le voient mis au rebut et couvert de poussière ! Mais du moment qu'on fait servir ces petits travers à une bonne fin, c'est parfait ainsi.

Je commençais à redouter que la manie charitable de mon Père supérieur ne devînt trop exigeante pour ma bourse et à chercher une excuse qui me permettrait de continuer à cultiver mon vice tout en me libérant des servitudes d'une passion déchaînée par moi et à présent sur le point de tourner en folie. Un jour, je me rendis chez Mary, sans entrain, en raison justement des contrariétés que me causait le Père supérieur. Il m'avait obligé à emporter une serviette recouverte de broderies grossières. Je m'arrêtai très peu de temps auprès de mon amie.

— Pourquoi t'en vas-tu si vite ? me demanda-t-elle.

— Un de mes fils est malade, lui répondis-je en la repoussant. Peut-être que Dieu me punit de t'avoir gardée avec moi.

— Et pourquoi, me répondit-elle en pleurant, Dieu te punirait-il parce que tu cherches en dehors de chez toi un peu de réconfort et d'affection ? Est-ce que tout le monde n'y a pas droit ? Et est-ce que je t'ai jamais donné autre chose ? Ah ! non, je ne peux pas croire ça... ce n'est pas pour ça que tu es triste. Aie confiance : dis-moi ce que tu as ?

Je me fâchai et répliquai violemment que je lui défendais la plus petite indiscrétion sur ma vie en dehors de cette pièce. Puis je sortis pour retourner au monastère. C'était déjà l'automne et, le long des rives de l'Èbre, les petits groupes d'arbres, de verts s'étaient faits d'un jaune clair et resplendissant qui illuminait les arrière-plans en se fondant en eux et communiquait à l'esprit une sorte d'exaltation dont la cause échappait.

L'eau, d'un jaune trouble, faisait penser à une neige précoce qui serait tombée sur les monts pour fondre au soleil. Après avoir traversé le pont, je rencontrai un paysan à califourchon sur son âne. Il suivait le même chemin que moi. Dans la crainte qu'il ne se rendît justement où j'allais, j'entamai le premier la conversation. Je désignai l'horizon où, par ce beau temps clair, on apercevait du côté de Huesca les premiers contreforts des Pyrénées et dis :

— Là-bas, sur les montagnes, il y a déjà de la neige. Bientôt il fera froid ici aussi.

— Pour ça, oui, répondit le paysan, l'hiver approche.

— En pleine campagne, les maisons doivent être plus froides qu'ailleurs, enchaînai-je, la vôtre doit l'être pas mal. Vous habitez loin?

Il répondit que oui, qu'il habitait à sept kilomètres environ. Rassuré, je l'accompagnai un moment, dépassai avec lui l'endroit où il me fallait bifurquer ; après quoi, je revins sur mes pas et me glissai enfin dans l'échancrure terreuse où je cachais mes vêtements. A peine avais-je finis d'endosser mon costume monacal que j'entendis un grand éclat de rire. Je me retournai et vis Mary qui s'écria :

— Je te tiens, à la fin! Il y a une heure que je te suivais. Moine! Tu es donc moine!...

Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas accordé un instant la possibilité de réfléchir et de découvrir la vérité!

Ce rire de Mary était affectueux. Habituée aux nombreuses bizarreries morales et physiques des hommes, peut-être ne trouvait-elle en mon cas rien de pervers, ni d'extraordinaire ; sûrement, elle ne m'aurait pas trahi, elle aurait, au contraire, allégé en le portant avec moi le poids de ma simulation. Je serais enfin parvenu à vivre en compagnie d'un autre être humain en me laissant voir tel que j'étais. Il me vient parfois à l'esprit que la véritable occasion de trouver le salut ne m'a été offerte ni par la politique ni par l'amour conjugal, mais à l'instant où Mary a découvert que j'étais moine. Mais je ne pouvais le comprendre. J'éprouvais une haine suraiguë pour cette fille qui riait, une haine physique, totale. L'habitude, qui m'était entrée dans l'esprit et les nerfs, de réagir par l'homicide durant la scène qui était en train d'avoir lieu et que j'avais plus d'une fois vécue en imagination, m'inspira le geste habituel. De pensée, je n'en eus aucune : ce que j'avais déjà fait se refit tout seul. Une sorte de secousse m'emplit le cerveau de lumière ; une rigidité soudaine et douloureuse me serra le cœur et la gorge, me coupa le souffle ; à la lumière succéda un brouillard dans lequel toute conscience s'éteignit. Ma main pénétra dans ma poche, trouva le couteau, commença à le sortir de sa gaine d'étoffe. Mais, bien qu'ainsi plongé dans les ténèbres, une partie de moi-même enregistra ce qui se produisit. La malheureuse s'approchait et disait, riant toujours :

— Elle était bonne ton histoire de fils... et celle de ta femme, donc! Comme tu t'es bien moqué de moi...

Je l'attendais, la main dans ma poche :

— Recule-toi, lui criai-je presque en pleine figure. Recule-toi, Mary, recule-toi!

A ce cri seulement elle comprit, pâlit, se tut, mais à présent elle était à portée de ma main. Je frappai et l'étendis morte.

Tout ce grand bouillonnement physique cessa à peine Mary par terre ; je me trouvai lucide et atterré — atterré surtout par la conscience qui me vint en éclair que mon acte ne pouvait mettre un terme à rien, qu'il était, au contraire, le début d'une détresse illimitée, d'une série d'actes bas qui seraient les actes d'un homme vil et vaincu : chose qui me dégoûtait entre toutes. Je me détournai de cette pensée et, juste à cette seconde, le son des cloches du monastère porté jusqu'à moi par un coup de vent m'entoura tout soudain, me fit tellement peur que je tombai presque évanoui.

Mais je parvins à me dominer, à m'obliger aux considérations claires et pratiques qu'exigeait mon cas. Non seulement il me fallait maintenant cacher mes vêtements laïques et ma valise et ma couverture, mais aussi les objets du couvent rassemblés dans ma chambre à Saragosse. Une fois le cadavre de Mary découvert, ces bibelots, si je les laissais là-bas, éveilleraient sûrement les soupçons de la police et, la plupart d'entre eux étant nettement à usage religieux, je serais découvert, moi aussi. Je n'avais que bien peu de temps, mais il me fallait courir le risque.

Dans le corsage de Mary, je trouvai la clef de la chambre, j'enlevai de la cave les habits laïques et la couverture, remplis la valise et revins à Saragosse. Arrivé à notre chambre, je mis la couverture avec celles qui étaient sur le grand lit, vidant ainsi à moitié la valise, je brisai les bibelots et fis entrer dans la valise tous les morceaux que je pus. Je me rendis chez moi et dis à ma mère que j'étais venu changer mes livres latins. Je replaçai le linge et le costume dans ma chambre, montai furtivement au grenier et versai dans un coffre les débris que j'avais apportés. Mais parce que je redoutais ma mère et son ironie attentive et avais, peu auparavant, tremblé devant elle, je n'osai pas laisser la valise, ce qui m'eût obligé à revenir la chercher le lendemain. Je redoutais moins de parcourir une fois de plus l'horrible chemin menant à la maison en ruines et de revoir, pour replacer la valise à sa place habituelle, le corps de Mary. Je regagnai enfin le monastère, qui était dans l'ombre, courus chez le Père supérieur, lui dis qu'ayant été providentiellement saisi du soupçon que son étoffe devait être d'un grand prix, j'étais, avant de la vendre, allé à la recherche d'un érudit de mes amis, que celui-ci l'ayant trouvée très belle, m'avait conduit chez plusieurs collectionneurs pour la leur proposer. L'un de ceux-ci avait demandé de la garder vingt-quatre heures pour l'examiner. Le Père me regardait bizarrement, tout étonné par mes façons fébriles et répétait :

— Mais voyons, voyons, mon fils, qui vous reproche quelque chose?

On ne va pas vous mesurer les minutes ! C'est tout naturel que ce monsieur prenne son temps. Vous irez demain chercher la réponse.

J'accomplissais tous ces actes comme quelqu'un qui s'est mis à courir le long d'une pente et ne s'arrête pas pour éviter de s'abattre par terre — et ainsi je passai toute la nuit en une épouvante physique qui m'empêchait en tout cas, de penser, criant et me frappant le visage parce que, si j'avais ralenti, je n'aurais plus trouvé de force pour la dernière et la pire épreuve. Le lendemain, surmontant ma répugnance, je revins à la maison en ruines, je revis Mary, repris ma valise avec laquelle j'allai à notre chambre et, maudissant l'angoisse qui m'avait privé de mes vêtements laïques, montai l'escalier dans mon costume de moine, recueillis les débris qui restaient, les portai chez ma mère. Elle me demanda si j'avais déjà lu une autre série de livres latins et je lui répondis que oui avec une violence inconsciente qui la fit me regarder avec étonnement. Je jetai les débris au grenier, mis la valise dans un coin et, une fois de retour au monastère, donnai au Père supérieur cinq cents pesetas en paiement de son bout de toile. Il me sauta au cou, mais, me laissant aller contre lui, je me sentis soudain brisé et m'évanouis entre ses bras.

En revenant à moi, je me trouvai au lit ; seulement le visage humain que je vis penché sur moi, et qui était celui d'un des frères, me fit éprouver un dégoût indicible, comme s'il eût versé en mon sang une substance vénéneuse. Je refermai les yeux en priant qu'on me laissât seul. Dans mon esprit devenu plus clair avait jailli le souvenir du paysan avec lequel j'avais parlé une demi-heure avant le crime et que j'aurais pu rencontrer en sortant de nouveau du monastère. Je me dis que le diligent Père supérieur allait certainement essayer de m'envoyer derechef en ville vendre quelque autre vieillerie ; et, en ville, certainement plus d'une fille se souvenait du visage de l'amant de Mary. Mais même si je parvenais à me soustraire à ce que mes frères en religion tenaient désormais pour un des devoirs de mon état, rester dans un monastère où entraient souvent des étrangers me paraissait une épreuve intolérable. Je fus ressaisi par l'angoisse ; mon esprit ingénieux recommença à chercher un moyen d'évasion. Et voici qu'il me souvint qu'un moine faisant partie d'un ordre moins austère peut passer, s'il le veut, dans un autre absolument cloîtré, dans un monastère où n'entrent jamais des étrangers et d'où jamais on ne sort. La peur et mon nouveau plan me remirent sur pied et me redonnèrent des forces. Le même soir, je pris à parti un des moines, celui avec lequel j'avais eu une discussion à propos du sacrement de la Pénitence parce qu'il s'était montré enclin aux accommodements. Je repris le même litige et en fis le point de départ d'un débat plus âpre, me mis à prôner une religion sévère conduisant au plus extrême ascétisme. Le zèle dont je faisais montre m'enflammait parce qu'il donnait libre cours à ma misanthropie ancienne. L'accomplissement de mon crime m'avait comme révélé à mes propres yeux, comme dévoilé le sens véritable de ma vie : je venais de découvrir que j'étais avant tout un assassin.

Depuis que je me suis reconnu tel, mon imagination a pris une couleur de sang, terne, figée, épaisse.

Ayant préparé mes compagnons à l'acte que je voulais accomplir, je me rendis chez le Père supérieur et lui déclarai que la vie que j'avais menée jusqu'alors ne correspondait pas à ma conception rigide et presque primitive de la vie monacale. Je lui demandai la permission de passer dans un autre ordre qui exigeait une pénitence totale. J'étais, à ce moment-là, parvenu à tellement fatiguer ces bons moines et jusqu'au Père supérieur, j'avais introduit dans la communauté tant d'agitation et de bruit que mon projet ne souleva pas d'opposition. Je le réalisai dans le plus bref espace de temps possible, éperonné par la terreur d'une découverte qui m'aurait à jamais jeté dans le monde des réprouvés et des parias. J'ajoute que le cadavre de Mary fut retrouvé au bout de quinze jours. Il fut question dans les journaux de l'homme qui allait la voir ; le paysan alla témoigner qu'il avait parlé à un étranger que l'on ne put identifier. On douta, d'après la description qu'il en fit, qu'il s'agît de l'assassin que l'on rechercha en vain, longuement. Mary avait parlé de mes confidences ; aussi les policiers orientèrent-ils spécialement leurs recherches du côté de Belchite où ils troublèrent la tranquillité d'au moins deux familles composées d'un père, d'une mère et de deux fils. On n'eut jamais l'idée de chercher parmi les moines. Je m'enfermai, ainsi que je l'ai dit, dans un ordre cloîtré et tombai en même temps dans un état de distraction essentiel et suprême. Je connais les autres moines, mes compagnons, et ce second monastère d'une façon confuse. Mon esprit s'est voilé, il n'y subsiste de net qu'une impression de souffrance. Le peu d'instincts et de désirs qui peuvent bouger en moi quelquefois encore, je les abandonne aux poursuites d'une vieillesse précoce et je m'attends à être bientôt complètement paralysé en tout.

Il ne m'importe plus du tout d'avoir mal vécu. A chaque minute, que je sois bon ou mauvais, c'est le même temps qui, par en dessous coule, rapide, réel et destructeur. Cette pensée me réconforte. Et, seule, une dernière ambition me reste : me rendre compte du moment où je serai sur le point de mourir et m'enfuir alors de nouveau, n'importe où, sans avoir cet habit sur le dos, pour trouver quelqu'un qui prendra et lira ces feuillets.

GUIDO PIOVENE[1]

(TRADUCTION DE MARIE CANAVAGGIA[2])

1. Sur Guido Piovene, voir la note à la fin de la Revue.
2. Copyright by Robert Laffont.

U.R.S.S. ET U.S.A. : LE PARTAGE DU MONDE

Lorsque Roosevelt et Staline prennent contact, le 5 décembre 1943, dans un salon de l'Ambassade soviétique à Téhéran, c'est la première fois qu'un président des États-Unis rencontre un chef de l'État russe pour négocier avec lui [1]. Au cours de la conférence, ils auront un troisième partenaire, leur égal diplomatiquement. Mais Churchill est le premier ministre d'une nation qui, en dépit de son héroïsme, ne peut vaincre sans l'appui massif de l'Amérique. Quelques jours auparavant, parlant devant les Communes à Londres, le maréchal Smuts a convenu que la Grande-Bretagne sortirait affaiblie de la guerre : pour se maintenir dans la trinité des futurs dirigeants du monde — dont la France et la Chine sont d'ores et déjà exclues — elle aura besoin de bonnes volontés extérieures. La constellation du Commonwealth britannique a passé le zénith. L'U.R.S.S. et les États-Unis s'apprêtent en même temps à l'y remplacer.

Les deux colosses de demain, flanqués d'un triumvir : voilà donc ce que représentent Roosevelt et Staline, lors de cette conjonction historique. Deux puissances autonomes, deux religions politiques à prétentions universelles, deux philosophies entièrement différentes dont, eux-mêmes, sont nourris jusqu'aux moelles. Pour l'instant, il ne s'agit que de s'entendre. Comment achever la défaite germano-japonaise, par quelles voies ? Derrière ce problème immédiat il en est un second, beaucoup plus épineux, qui se profile. « Notre tâche principale, dit Franklin Roosevelt à son fils Elliott au début de la conférence, est de réaliser un accord sur ce qui constituera après la guerre, la zone de sécurité générale pour chacun de nos pays. »

Militairement, les faits sont connus. Depuis longtemps Staline réclame un second front pour le soulager. Et non pas un front comme celui de Sicile ou d'Italie, où l'on avance à pas de tortue, mais un front à l'Ouest. Le premier geste de Roosevelt, à la séance d'ouverture, est de tendre

1. Voir dans la *Revue de Paris* d'Août *l'Empire soviétique* par Pierre Frédérix.

à Staline une copie du plan « Overlord » (débarquement en Normandie) qu'a préparé l'État-Major anglo-américain de Norfolk House, St-James Square, Londres. Staline de demander aussitôt : « Quand ? » Américains et Anglais s'accordent à dire que le plan sera exécuté. En réalité, tout se passe comme si les Anglais avaient une autre idée derrière la tête. Ils l'ont en effet. Churchill reste d'avis qu'il faudrait atteindre l'Allemagne à « son bas-ventre sensible ». Churchill est le seul à Téhéran qui propose des opérations méditerranéennes, soit dans le nord de l'Italie, soit dans le nord-est de l'Adriatique vers Belgrade et Vienne, soit en mer Égée. Pourquoi ? Parce qu'il voudrait introduire les Anglo-Saxons dans les Balkans avant que les Russes n'y arrivent ; parce qu'il raisonne en stratège politique plutôt qu'en stratège militaire. Roosevelt au contraire réagit en technicien. Pour gagner la guerre, en perdant le moins de temps et le moins d'hommes, c'est à l'Ouest qu'il faut concentrer ses forces. Qu'Overlord serve, à certains égards, les desseins soviétiques, il l'admet. L'essentiel est d'aller vite. Au bout de cinq séances — dont deux furent réservées aux chefs d'état-major — Overlord l'emporte, pour le mois de mai 1944. Staline ne fait ensuite aucune difficulté pour promettre qu'il entrera en guerre contre le Japon, quelques mois après l'écrasement de l'Allemagne.

Sur tout ceci, encore une fois, aucun mystère ne subsiste. En revanche, il n'est qu'un très petit nombre de personnages qui pourraient éclairer, par la publication de leurs mémoires, ce que fut la substance politique des accords de Téhéran. Des trois négociateurs principaux, c'est incontestablement l'Américain dont la ligne de conduite, à cet égard, était la plus indécise. Avant même que débute la conférence, Roosevelt sait quelles sont les ambitions territoriales du Kremlin. Il sait que Moscou n'a pas la moindre intention de rendre leur indépendance aux Pays Baltes. Il sait que l'U.R.S.S. considère, depuis le début de 1941, que la direction des pays balkaniques lui revient. Il sait ce que Staline a déclaré, dès décembre 1941, au général Sikorski : « La Russie revendique les anciennes provinces polonaises situées à l'est de la ligne Curzon ». A ces demandes, Churchill serait d'avis de faire échec ; d'où son projet d'invasion des Balkans. Roosevelt hésite. Il préfèrerait conquérir Staline aux méthodes démocratiques, lui démontrer qu'il serait à son avantage de respecter la Charte de l'Atlantique (l'U.R.S.S. y a adhéré le 1er janvier 1942). Entre le dictateur au Kremlin et le tory de Westminster, il souhaite jouer le rôle d'arbitre.

A la lumière des événements qui suivront, ces vues paraissent utopiques. Mais il est hors de doute que ce furent celles du président des États-Unis : Roosevelt a tout fait pour éviter que la rencontre des Trois Grands aboutisse à la formation d'un bloc anglo-saxon opposé au monolithe soviétique. Il est un autre facteur qui influera d'une façon décisive sur l'attitude de l'Américain et de l'Anglais. C'est l'attitude adoptée par l'U.R.S.S. à l'égard de l'Allemagne.

Dix-neuf mois avant Téhéran, le 1er mai 1942, Staline avait adressé un premier appel à l'armée et au peuple allemands. Vous vous battez, leur expliquait-il, pour enrichir « les banquiers et les ploutocrates allemands. Qu'attendez-vous pour libérer votre pays des « brigands hitlériens »? C'est notre seul objectif. » Le 7 novembre suivant, il répète : « Nous ne cherchons pas à détruire l'Allemagne, pas plus qu'à priver l'Allemagne de toute force militaire. » Invitation directe aux généraux allemands : qu'ils renversent Hitler, et qu'ils fassent leur paix avec l'U.R.S.S. Après Stalingrad, Moscou organise publiquement le Comité national pour l'Allemagne libre, où le maréchal Paulus et le général von Seydlitz figurent avec des communistes. Un manifeste répandu en juillet 1943 sur les lignes allemandes réclame l'établissement d'un « véritable Gouvernement national allemand qui... engagerait des négociations de paix... et replacerait l'Allemagne sur un pied d'égalité avec les autres nations. » Faut-il s'étonner qu'à Londres et à Washington, on s'inquiète? et que Harry Hopkins, l'ami intime du président Roosevelt, l'habitant de la Maison Blanche, écrive dans *l'American Magazine* : « Même si nous perdions la Russie, nous n'en perdrions pas pour autant la guerre »? Évidemment, la logique voudrait que l'U.R.S.S., ayant été si près d'être détruite par Hitler, n'arrête pas ses armées à mi-chemin de Berlin. Tout de même, la différence de langage est trop forte entre ceux qui exigent de l'Allemagne une « capitulation sans conditions » et ceux qui lui suggèrent un arrangement à l'amiable. Le souvenir du pacte germano-soviétique reste imprimé dans les mémoires. C'est le désir de ménager avant tout la Russie qui a obligé les Gouvernements anglais et américain à ne pas soutenir les Polonais de Londres. C'est la crainte sous-jacente d'une paix séparée qui explique les concessions anglo-saxonnes à Téhéran.

Ces concessions, quelles furent-elles? Quelle forme ont-elles prise? Au juste, on n'en sait encore rien; il sera toujours facile de discuter sur les intentions ou sur la valeur des mots prononcés. A partir de Téhéran, Staline agira *comme si Roosevelt avait consenti tacitement* : 1° à la prédominance russe dans une grande partie des Balkans; 2° à l'annexion par l'U.R.S.S. des territoires situés à l'est de la ligne Curzon, une compensation étant accordée à la Pologne aux dépens de l'Allemagne. Sous le couvert d'une vague référence aux principes démocratiques et au travail futur des Nations Unies, c'est en réalité le partage du monde qui s'amorce.

YALTA

Au mois d'avril 1944, l'Armée Rouge pénètre en Roumanie. A ce moment, dans beaucoup de pays, l'on commence à se demander, comme l'écrira plus tard Cordell Hull, « si le but de la Russie est de libérer ou d'acquérir ». Au début de mai, le Gouvernement britannique propose

à l'U.R.S.S. une sorte d'arrangement : les Russes auraient le contrôle de la Roumanie, l'Angleterre se réservant la Grèce. Moscou accepte, le 18. Le 30, le Foreign Office fait demander au Département d'État s'il n'a aucune objection à présenter. Le secrétaire d'État Hull en a : il estime que l'établissement de zones d'influence est préjudiciable à la paix. Churchill insiste. Il ne s'agit pas, dit-il, d'un traité fixant des zones d'influence, mais d'un expédient valable seulement pour la durée de la guerre et qui n'engage pas les décisions finales, à prendre en commun. Le Premier britannique ajoute qu'il serait même bon d'étendre l'accord à la Bulgarie et à la Yougoslavie, l'action militaire anglaise devant s'exercer sur celle-ci et l'action militaire russe sur celle-là. Après discussion, Roosevelt consent à un essai de trois mois, mais il répète de nouveau que l'accord n'est que militaire ; en aucun cas, celui-ci ne devra s'étendre au domaine économique ni au domaine politique.

Il semble bien que le Gouvernement anglais n'ait guère tenu compte de ces réserves. L'Ambassade des États-Unis à Moscou affirmera qu'au mois d'octobre 1944, pendant la visite que Churchill et Eden firent à Staline et à Molotov, ils obtinrent du Kremlin l'établissement de « pourcentages d'influence ». L'U.R.S.S. aurait 75 à 80 p. 100 du contrôle des affaires bulgares, hongroises et roumaines ; elle consentirait à la Grande-Bretagne une part égale à la sienne dans le contrôle de la Yougoslavie. Pour la Grèce, Moscou ne réclame rien. Des troupes anglaises débarqueront à Athènes en décembre ; l'insurrection de l'Elas [1] ayant été écrasée, ce sont elles qui feront la loi et les ministères dans le pays.

Telle est donc — psychologiquement — la situation lorsque les trois Grands s'apprêtent à partir pour Yalta. Les Anglais se sont résignés à voir les Russes occuper seuls les Balkans jusqu'à la Dalmatie et au lac Balaton ; mais ils tiennent ferme la Grèce ; ils caressent encore, sans trop se faire d'illusions, l'espoir de reconquérir une influence à Belgrade ; ils maintiennent leur meilleur tacticien militaire Alexander à l'entrée de la plaine du Pô, avec l'œil fixé sur Vienne. Au fond d'eux-mêmes, ils éprouvent déjà les doutes les plus graves sur la possibilité d'appliquer à l'Europe une formule commune. Ils agissent comme si leur préoccupation dominante était de s'assurer des gages. Mais le manteau du commandement est en train de glisser de leurs épaules sur celles de l'Amérique. C'est Bradley et non Montgomery qui a percé les lignes allemandes en Normandie. Ce sont les armées américaines qui fournissent maintenant au front occidental ses principaux effectifs ; elles qui franchiront le Rhin, les premières. Et Washington demeure opposé au système des zones d'influence.

La Conférence de Crimée s'ouvre le 4 février 1945. Elle durera huit jours. Comme à Téhéran l'accord se réalise vite sur les opérations mili-

1. Initiales d'une formation de résistance grecque analogue aux F.T.P. français. Le débarquement anglais dans le Péloponèse date du 5 octobre. Athènes était libérée des Allemands depuis la mi-octobre.

taires. On sait que la contre-attaque des Ardennes — résorbée depuis trois semaines — a dévoré les dernières réserves de chars hitlériens. L'offensive russe a repris le 12 janvier dans les plaines de l'Europe orientale ; cinq jours plus tard, l'Armée Rouge qui, en octobre, laissait écraser à Varsovie l'insurrection anti-allemande et anti-soviétique de Bor-Komorowski, entre dans la capitale détruite. A la fin de janvier elle est à Tilsitt, à Memel et en Silésie. A quelques centaines de kilomètres près, on voit apparaître sur la carte les points de jonction des armées victorieuses. Aussi est-ce principalement de l'après-guerre qu'il s'agit.

Et d'abord de la Pologne. Comme Roosevelt, Churchill consent à fixer les frontières orientales du pays, sauf rectifications partielles, à la ligne Curzon. Mais lorsque Staline demande l'extension de la Pologne, à l'Ouest, jusqu'à l'Oder et à la Neisse, l'Anglais s'insurge. Ce serait pure « folie » que de gaver le nouvel État de tant de nourriture allemande. « Il en crèverait d'indigestion. » Et si les Russes ou les Polonais transfèrent vers l'Ouest les neuf millions d'habitants des territoires visés, qui les nourrira en Allemagne ? Le débat se fait plus âpre encore sur la composition du futur Gouvernement polonais. « La Grande-Bretagne, dit Churchill, a déclaré la guerre, elle a risqué son existence pour que la Pologne reste un État libre et souverain : nous n'accepterons jamais une solution qui ne ferait pas de la Pologne un État libre et souverain. C'est une question d'honneur. » — « Pour moi, réplique Staline, c'est une question de sécurité. La Pologne a toujours été le corridor par lequel les armées étrangères ont envahi la Russie. Il est de l'intérêt de la Russie que la Pologne soit un État fort et puissant, capable de fermer la porte de ce corridor par ses propres moyens. » En d'autres termes : un état communiste.

Une fois de plus, c'est Roosevelt qui arbitre. On attendra le traité de paix pour tracer les frontières occidentales de la Pologne ; quant au gouvernement communiste de Lublin, il devra dès à présent « être réorganisé sur des bases démocratiques plus larges, avec la participation des chefs démocratiques de la Pologne elle-même et des Polonais de l'étranger. » Et pour que nulle équivoque ne subsiste sur la portée générale de l'accord, une déclaration américaine, souscrite par les trois Grands, stipule que dans tout État libéré ou satellite de l'Axe de l'Europe, des autorités provisoires, de caractère démocratique, établiront « le plus rapidement possible, par des élections libres et sans entraves, des gouvernements reflétant la volonté du peuple. » Ce texte est accepté par Staline, presque sans discussion. « Combien de temps, demande Roosevelt, faudra-t-il pour organiser des élections libres en Pologne ? » — « Moins d'un mois », répond Molotov. Il s'en passera vingt-trois avant que des élections aient lieu, sous la trique. Et la Pologne, à cette époque, sera soviétisée.

De quoi est-il encore question à Yalta ? De réparations, du droit de veto à l'O.N.U., de l'Extrême-Orient. (Nous y reviendrons.) Mais

surtout de l'occupation et du contrôle de l'Allemagne. Roosevelt, à ce moment, est encore sous l'effet du plan Morgenthau qui prévoit la transformation de l'Allemagne en un pays agricole. Il admet le démantèlement industriel de la Ruhr et de la Sarre. Ce qu'il ne se résigne pas à envisager, c'est un partage territorial qui dresserait face à face les armées alliées. « En arrivant en Crimée, écrit Elliott Roosevelt, mon père espérait convaincre ses partenaires que le contrôle de l'Allemagne devait être centralisé et non point divisé en zones. D'après lui, le contrôle et l'administration devaient former un tout centralisé aux mains des Alliés, non seulement au sommet de l'échelle *mais aussi à tous les degrés*. Cette thèse fut cependant accueillie avec tiédeur par les Anglais et par les Russes. Et ils finirent par persuader mon père de la nécessité d'adopter le système des zones. C'est à Yalta que les lignes de démarcation furent établies d'un commun accord ainsi que les dates auxquelles les différentes armées devaient instituer le contrôle administratif dans chaque zone particulière. »

A-t-il été décidé aussi que Berlin serait le siège d'un état-major tripartite ou quadripartite, mais que la conquête de la capitale reviendrait, pour des raisons de prestige, à l'armée soviétique ? Si aucun texte publié ne le démontre, la suite des événements en témoigne. Le fait essentiel est que la Conférence de Crimée entr'ouvre la faille qui va s'approfondir au milieu de l'Europe et dont Washington répugnera, pendant deux ans, à reconnaître l'existence. L'U.R.S.S. ne participera pas à l'administration effective de la Bavière ou de la Westphalie ; mais les États-Unis renoncent à celle de la Saxe et du Brandebourg. La déclaration « démocratique » de Yalta ne vivra que l'espace d'un printemps : elle ira rejoindre bientôt la Charte de l'Atlantique dans le sommeil profond des archives. De même que Téhéran préparait l'abandon des Balkans à l'Empire soviétique, Yalta prépare le partage de l'Allemagne et celui de l'Europe en deux blocs.

L'EUROPE SE FÈLE PAR LE MILIEU

Le 6 mars 1945, lorsque les Américains occupent Cologne, sur la rive gauche du Rhin, les zones de démarcation délimitées à Yalta, le mois précédent, figurent sur une carte spéciale au Q. G. de Bradley, commandant le XIIe Groupe d'armées. Mais à la IIe Division blindée, future pointe de la IXe Armée, on déroule d'autres cartes, un véritable ruban de cartes, dont les sections représentent les étapes journalières assignées aux chars : la première section débute sur le Rhin, au nord de Ruhrort ; la dernière inclut la Porte de Brandebourg. C'est donc bel et bien sur Berlin que les Américains s'apprêtent à foncer. Le 8, la 1re Armée (général Hodges) s'empare inopinément du pont de Remagen et prend pied sur la rive droite. L'opération à grand spectacle est prévue pour l'aube du 24, sous la direction de Montgomery, appuyé à

gauche par les Canadiens, à droite par la IXe Armée (général Simpson). Quelques heures auparavant, la IIIe Armée (général Patton) franchit le Rhin par surprise, « sans avoir étendu le plus grand rideau de fumée dans l'histoire des guerres modernes, sans avoir mis trois mois à amasser du matériel, et sans bombardement préliminaire », ajoute malicieusement son état-major. A la vérité, la résistance est faible. La IIe Division blindée de Simpson file sur les lisières nord de la Ruhr, la IIIe Division blindée de Hodges sur les lisières sud : l'encerclement sera complété en peu de jours. L'armée Simpson est théoriquement sous les ordres de Montgomery. En fait, Bradley la reprend sous son aile. Ce sont les États-Unis qui dirigent la coalition occidentale.

La Weser? Simple ruisseau. L'Elbe? Les avant-gardes de Simpson y parviennent le 12 avril, jour de la mort de Roosevelt. Aussitôt, la Ve Division blindée établit une tête de pont sur l'autre rive, au sud de Magdebourg. Devant elle, qu'y a-t-il? Des troupes débandées, et des généraux allemands qui ne pensent qu'à ralentir l'avance russe au profit des Américains. Autrement dit : *rien*. Le général Deane, qui était chef de la Mission militaire américaine à Moscou raconte que l'accord limitant l'avance des Alliés occidentaux et celle de l'Armée Rouge fut réalisé par son truchement le 26 avril, après la première jonction russo-américaine au nord-est de Leipzig. *Mais le* 16, *Bradley avait déjà donné l'ordre à Simpson de ne plus bouger*. C'est le 22 avril seulement que les Russes atteignent la banlieue berlinoise, à cinq kilomètres du Pariserplatz. A ce moment le bruit court à Washington que les Américains étaient arrivés à Berlin et qu'on les en avait retirés. Ils n'y sont jamais allés parce qu'ils ne voulaient pas y aller.

Hitler se suicide. Les Russes achèvent la conquête de la ville promise. Le 1er mai — toujours d'après le général Deane, qui sait évidemment de quoi il parle — Eisenhower propose aux Russes de stopper l'avance anglo-américaine le long de la rive gauche de l'Elbe et, plus au sud, le long de l'ancienne frontière tchéco-slovaque, ou sinon à l'intérieur de la Bohème sur une ligne Carlsbad-Pilsen-Budejovice. Les Russes approuvent. Quatre jours après, nouveau message d'Eisenhower à Moscou : sans doute ses armées pourraient-elles avancer en Tchéco-Slovaquie jusqu'à l'Elbe et à la Moldau. L'État-Major soviétique proteste violemment : car cette avance impliquerait la libération de Prague par les Américains. Et la Tchéco-Slovaquie *doit être sauvée* par l'U.R.S.S. Staline sait ce qu'il fait. Des correspondants américains arriveront en se promenant au Palais des Rois de Bohème deux jours avant les troupes russes. Mais les divisions des États-Unis s'arrêtent à Pilsen. Pas plus que les Américains n'avaient voulu prendre Berlin ils n'ont voulu entrer à Prague. Le 7 et le 8 mai, la capitulation allemande est signée. Quelques semaines plus tard, en dépit de Chruchill qui demande à conserver ses « gages », les armées occidentales se replient sur la « ligne de Yalta ».

Le torchon démocratique, cependant, a commencé de roussir dans les

Balkans. A la veille des premières négociations d'armistice avec la Roumanie (avril 44) Molotov déclarait : « Le Gouvernement soviétique affirme qu'il ne poursuit l'annexion d'aucune partie quelconque du territoire roumain, ni la modification... de la structure sociale existante en Roumanie. » Il renouvelle ses promesses le 27 août, il les complète à Yalta le 12 février 1945. *A peine quinze jours se sont-ils écoulés* que Vychinsky débarque à Bucarest, fait occuper divers ministères par l'Armée Rouge, se rend au Palais et impose au roi Michel la constitution d'un ministère à direction communiste, où les nationaux libéraux et les nationaux paysans, c'est-à-dire les deux principaux partis du pays ne figurent plus que pour la forme. Les États-Unis et la Grande-Bretagne refusent de reconnaître le Cabinet Groza. Le mois suivant, les Russes ne mettent guère moins de cynisme à violer leurs engagements en Pologne. Le 1er avril, Roosevelt dans un câble à Staline exprime « l'inquiétude » avec laquelle il observe « l'évolution des événements depuis Yalta ». Dans les derniers jours de sa vie, il confie à ses intimes qu'il va être contraint de « freiner l'oncle Joe ». Contrairement à l'opinion commune, sa disparition retardera plutôt qu'elle ne hâtera le raidissement des États-Unis devant les Soviets. Une seconde protestation anglo-américaine, préparée par Roosevelt, est envoyée après sa mort, le 18, par Truman et Churchill. Bientôt, à Moscou, à San Francisco, puis à Berlin et à Vienne, les frictions se multiplient.

La Conférence de Postdam — troisième et dernière rencontre personnelle du maître de l'U.R.S.S. et d'un président des États-Unis — débute le 17 juillet 1945, sous la protection de l'armée et de la police soviétiques, doublées de quelques gardes d'honneur anglo-saxons. Staline ne sortira même pas de son camp retranché pour aller visiter les ruines de la Chancellerie. Aux plaintes de Truman sur la non-application de l'accord écrit de Yalta à la Roumanie, à la Bulgarie, à la Pologne, à la Yougoslavie, Molotov répond en se plaignant des élections en Grèce. Fidèle à la vieille politique des tsars, l'U.R.S.S. cherche une ouverture en Méditerranée. Elle demande des bases navales sur les Détroits et la gérance de la Tripolitaine : pas plus que l'Angleterre, les États-Unis ne songent un instant à les lui accorder. Parlant des difficultés éprouvées par la Mission militaire britannique à Bucarest, Churchill emploie pour la première fois l'expression : « Rideau de fer ». A la fin de juillet, les électeurs anglais votent travailliste. Attlee et Bevin remplacent Churchill et Eden à Potsdam. Et Bevin est encore plus opposé que ses prédécesseurs aux conceptions russes sur la Pologne. Faute de pouvoir s'entendre, les négociateurs confirment la décision de Yalta qui remet au traité de paix le soin de fixer la frontière polono-allemande. Qu'importe aux Russes ? L'expulsion massive des Allemands qui habitent à l'est de la ligne Neisse-Oder est en train depuis quelques semaines. Elle se poursuit. Breslau et la majeure partie de la Prusse Orientale seront bientôt remis aux administrations polonaises issues du Gouvernement pro-communiste de

Lublin. Moscou avance ses propres pions le long de la Baltique, sur la voie ouverte par Pierre le Grand et par Elisabeth. Kœnigsberg est d'ores et déjà annexé sous le nom de Kalininegrad : aux oreilles des Allemands — qu'ils soient rouges, blancs ou bruns — ceci sonne comme sonnerait aux oreilles françaises Bismarckstadt substitué à Nancy.

Dès lors, quelle est la réalité ? Est-ce le Conseil de contrôle de Berlin (organisme quadripartite, la France y ayant pris place) et le Conseil de Vienne, où l'on passe son temps à échanger des notes et à tirer des plans sur la lune ? Évidemment non. La réalité c'est la présence des soldats anglais en Grèce ; c'est un condominium américano-anglais en Méditerranée ; c'est la loi américaine à Francfort et à Salzburg ; la loi britannique à Hambourg, à Essen et à Klagenfurt ; la loi française à Sarrebrück, à Baden-Baden et à Innsbrück. Et pour le reste de l'Europe, à l'est de Lübeck et de Trieste, la loi soviétique.

Potsdam reconnaît à l'U.R.S.S. un droit d'indemnisation particulier sur les biens de l'Europe orientale. Les Russes en usent et en abusent. Ils ont commencé par déménager les usines situées dans les secteurs occidentaux de Berlin. A peine succèdent-ils aux Américains à Leipzig, à Iéna ou à Magdeburg, ils déménagent l'équipement local [1]. Ce qu'ils n'enlèvent pas, dans toute l'Allemagne, est divisé en trois catégories. La première catégorie comprend environ cent trente « Sovietische Aktien Gesellschaffen » qui presque toutes relèvent de l'industrie lourde : anciens cartels privés, ce sont maintenant des cartels d'État dont les actions appartiennent exclusivement à une administration spéciale du Ministère des Affaires étrangères de l'U.R.S.S. Ces sociétés, devenues propriété soviétique « pour l'éternité » représentent à peu près un tiers du capital de production de la zone et commandent les deux autres tiers ; la plupart furent acquises quasi gratuitement : ainsi les célèbres fabriques de porcelaine de Meissen, payées un million et demi de marks, soit au cours noir quinze mille paquets de cigarettes. La seconde catégorie d'entreprises constitue le secteur allemand nationalisé ; la troisième, le secteur privé. Le même système se retrouve, à quelques nuances près, dans tous les autres pays d'Europe conquis par l'Armée Rouge. Il va de soi que des réformes analogues ont été appliquées au domaine foncier comme au domaine commercial et bancaire et que l'ensemble de la production est contrôlé, plus ou moins étroitement selon les régions, par Moscou.

1. La réquisition des techniciens allemands ne constitue pas un phénomène moins remarquable. Depuis 1946, un grand nombre d'ingénieurs et spécialistes, naguère au service du IIIe Reich, contribuent à la prospection des ressources minérales de l'U.R.S.S. ou travaillent dans les grands trusts d'armement de l'Oural : fabriques de chars de Tchéliabinsk, fabriques de canons antiaériens de Nijny-Taguilsk, usines chimiques de Berezniki, etc... De leur côté, les États-Unis emploient en Amérique un minimum de deux cents à trois cents experts allemands d'aviation et de V2 — sans parler des experts « atomiques » sur qui on a pu mettre la main, de part et d'autre, en Allemagne.

Politiquement, les faits sont trop connus pour qu'on y insiste. Alors que les Français voient dans les Allemands, avant tout, un peuple dangereux, les Anglais un peuple insupportable et les Américains un peuple à éduquer, les Russes les considèrent plus simplement comme une masse humaine dont il faut se servir. Dénazifier, pour eux, signifie soviétiser. Leur premier soin, en arrivant à Berlin, comme partout ailleurs, est d'y installer une forte centrale communiste. En attendant que les droits civiques soient rendus à tous les ex-nazis, moins les criminels de guerre (décret du 18 août 1947), ils ouvrent le Parti aux hitlériens qui désirent se racheter. Ce que Groza, Dimitrov et Tito accomplissent brutalement, dès 1945, en Roumanie, en Bulgarie, en Yougoslavie, ils le font dans l'Allemagne de l'Est en protestant de leur respect et de leur amitié pour la nation allemande. La Pologne résiste, la Hongrie n'est pas mûre, la Tchéco-Slovaquie l'est encore moins : elles attendront un peu. En Allemagne orientale, les autorités militaires ont leurs coudées franches. Un parti socialiste unifié, à direction communiste, y avale l'ancienne « social-démocratie » à la fin du printemps 46 : cette année-là, il recueille 50 p. 100 des voix en zone russe, alors qu'il n'en obtient que 12 dans l'ensemble des autres zones. Qui trompe-t-on ? Les chrétiens-démocrates seront mis au pas à la fin de 1947. Des syndicats ouvriers, il ne reste plus qu'un organisme officiel chargé, non pas de faire pièce au patronat, mais tout bonnement, comme en U.R.S.S., d'accélérer la production. Le monopole communiste est désormais établi.

Dans l'ensemble, que signifient ces faits ? Ils signifient que l'U.R.S.S. a étendu, en quelques mois, ses marchés jusqu'à l'Adriatique et jusqu'à l'Elbe, ou un peu au delà. Ils signifient que plus de cent millions d'Européens sont absorbés, ou sur le point d'être absorbés, par un nouvel impérialisme dont le centre est à Moscou. « Les peuples de l'Europe centrale et sud-orientale, déclarera Jdanov le 30 septembre 1947, sont en train d'édifier les bases du passage vers le développement socialiste. » En langage clair : « Demain ou après-demain, ils s'ajouteront à la liste des Républiques soviétiques. »

ET L'ASIE ?

Quittons un instant l'Europe pour voir ce qui se passe à l'autre bout de l'Empire soviétique.

A Téhéran, l'on s'en souvient, Roosevelt avait demandé et Staline promis la participation russe (une fois l'Allemagne défaite) à la guerre contre le Japon. L'État-Major américain souhaite cette participation ; mais en même temps il tient à conserver la direction des opérations dans le Pacifique. A la fin de septembre 44, le procès-verbal de la seconde conférence de Québec remis au Kremlin par les ambassadeurs anglo-saxons ne fait aucune mention de la future aide russe. Staline s'en étonne.

Ses dispositions, dit-il, n'ont pas changé ; mais si les États-Unis et la Grande-Bretagne préfèrent se charger seuls d'écraser le Japon, pourquoi pas ? Le 15 octobre, parlant à Churchill, il se déclare prêt à entrer en guerre à l'Est trois mois après la capitulation allemande, à condition que ses alliés lui constituent à temps des approvisionnements en Sibérie et qu'ils lui adjugent les Kouriles avec le sud de Sakhaline. C'est à peu près sur cette base que va être repris l'entretien en Crimée (février 45). Une avance rapide de l'Armée Rouge, de la Transbaïkalie vers la Corée s'enfoncerait en coin entre les Japonais de Mandchourie et les Japonais de Chine. L'U.R.S.S. étant encore liée par son pacte de 1941 avec Tokio, ces projets doivent rester secrets. L'accord Roosevelt-Staline sur les Kouriles, Port-Arthur et Dairen est conclu en si petit comité que le secrétaire d'État américain lui-même, reparti de Yalta la veille, n'en prendra connaissance qu'un an plus tard.

Le 5 avril 1945 — quelques semaines avant la reddition du Reich — Moscou annonce à Tokio la dénonciation prochaine du Pacte de 1941. Au mois de juin le Japon, resté seul en course, suggère à l'U.R.S.S. qu'il pourrait lui céder la Mandchourie et même un autre morceau de Chine en échange de sa neutralité. Mais à cette époque Staline semble avoir pris goût à l'idée de jouer un rôle actif dans le hallali japonais. Il refuse. Les États-Unis au contraire se passeraient maintenant sans trop de regret de l'appui soviétique. A Potsdam vers la fin de juillet, un arrangement est conclu. Le délai de trois mois fixé par Staline, à dater de la capitulation allemande expire le 8 août. Deux jours avant cette date fatidique les Américains lâchent la bombe d'Hiroshima. Du coup Staline, qui ne comptait entrer en campagne que le 15, se précipite : il ne veut pas que les États-Unis finissent sans lui. La déclaration de guerre de l'U.R.S.S. au Japon est du 8 août ; elle prend effet quelques heures avant la première offre (conditionnelle) de reddition de Tokio, et avant la deuxième bombe atomique, qui tombe sur Nagasaki le 9. La campagne soviétique en Extrême-Orient durera cinq jours à peine. Le 14, le Japon capitule pour de bon entre les mains du général Mac Arthur. Et le 1er septembre c'est encore sur un vaisseau américain, *le Missouri*, que les plénipotentiaires nippons signent. Les Russes cependant sont entrés à Port-Arthur d'où les Japonais les avaient chassés en 1904. Staline s'efforce de faire mousser une victoire qui laisse le peuple complètement apathique. « Nous avons attendu ce jour depuis quarante ans, dit-il à la radio. Le sud de Sakhaline et les îles Kouriles passeront aux mains de l'U.R.S.S. Elles serviront de moyens de communication directe de l'U.R.S.S. avec l'Océan et comme base de défense de notre pays contre l'agression japonaise. »

Préparer la « défense de l'U.R.S.S. contre l'agression japonaise » est aussi fallacieux, aussi cocasse, le 2 septembre 1945, que de préparer la défense de New-York et de Londres contre l'agression allemande. En tant que puissance politico-militaire autonome le Japon, comme l'Alle-

magne, a cessé d'exister pour un temps assez long. Le Japon et l'Allemagne sont à peu près aussi capables d'agression que l'était la France après Waterloo ou Carthage après la troisième guerre punique. La réalité, chacun la connaît dans son for intérieur : de même que l'effondrement de l'Allemagne prépare le partage de l'Europe entre l'U.R.S.S. et les États-Unis, l'effondrement japonais prépare le partage de l'Asie.

Le 14 août 1945, jour de la capitulation japonaise, des accords ont été signés entre l'U.R.S.S. et la Chine de Tchang-Kaï-Chek. Le texte de ces accords satisfait, en gros, aux demandes que le leader conservateur chinois avait présentées à Roosevelt au Caire (1er décembre 1943) et que les États-Unis ont soutenues de Téhéran à Potsdam. Une alliance militaire sino-soviétique est conclue pour trente ans ; elle se prolongera, sauf dénonciation à tout moment avec un préavis d'un an. Les deux États se promettent mutuellement le respect de leur intégrité territoriale et la non-intervention dans leurs affaires intérieures : autrement dit, Moscou renonce à soutenir les communistes chinois qui luttent depuis dix-huit ans contre les divisions de Tchang-Kaï-Chek [1]. A l'entrée du golfe du Petchi-li, Port-Arthur et Dairen (qui contrairement au port soviétique de Vladivostock ne sont jamais encombrés par les glaces) deviendront pour trente ans, l'un une base sino-soviétique, défendue militairement par l'U.R.S.S. et administrée civilement par les Chinois, l'autre un « port libre » sous gérance commune des Chemins de fer de l'Est chinois et de la Mandchourie-sud. Tchang-Kaï-Chek reconnaît l' « indépendance » de la Mongolie extérieure, c'est-à-dire son rattachement à l'U.R.S.S. qui s'en sert comme de bouclier pour ses industries lourdes du Koussbass et du lac Baïkal. Inversement Moscou reconnaît les droits du Gouvernement central chinois sur le Sin-Kiang — tout le « fond » de la Chine, entre le Tibet et la marche soviétique de Mongolie — et sur la Mandchourie. Celle-ci devra être évacuée par les troupes de l'U.R.S.S. en trois mois.

Telle est la lettre des accords entre l'U.R.S.S. et la Chine de Tchoung-King ou de Nankin. En fait les clauses favorables à Tchang-Kaï-Chek ne seront pas observées un instant, pas plus que n'ont été respectés les divers engagements de Moscou relatifs au régime intérieur de l'Europe orientale. Le Gouvernement central chinois est bien incapable d'empêcher l'U.R.S.S. de faire ce qui lui plaît dans le Sin-Kiang. Il a même été incapable, alors qu'il disposait d'un appui moral et technique à peu près complet des États-Unis — voire d'un appui militaire direct —

1. Le sens de l'accord sera précisé, à la fin d'août 1945, au cours de conversations directes qui ont lieu à Tchung-King, sous l'arbitrage de l'ambassadeur américain Hurley, entre Tchang-Kaï-Chek et Mao Tse Tung, chef des communistes chinois. Le Gouvernement central chinois promet des réformes économiques et sociales ; en échange, les communistes chinois se laisseront désarmer et intégrer dans l'armée nationale. De part et d'autre, cet arrangement intérieur est resté lettre morte.

d'obtenir quoi que ce fût de ses « alliés » asiatiques. En Mandchourie, les Japonais avaient créé une industrie lourde qui représente à peu près les deux tiers du potentiel de production de l'ancien Empire chinois. Le premier soin des Russes a été de déménager, comme ils l'avaient fait en Allemagne orientale, tout le matériel qui pouvait leur convenir. Trois ans après avoir promis l'évacuation du pays en trois mois, ils en occupent les neuf dixièmes [1]. Ils restent seuls maîtres à Port-Arthur et à Dairen. Ils ont dans la boucle du Fleuve Jaune et dans les provinces qui séparent Nankin de Pékin des alliés communistes chinois actifs et belliqueux. Au lieu de livrer l'ex « empereur » Pu-Yi aux tribunaux chinois de Nankin ou aux tribunaux américains de Tokio qui le réclament comme criminel de guerre, ils gardent en réserve ce descendant authentique de la dynastie mandchoue pour remplacer peut-être, un jour, la marionnette japonaise qu'il était par une marionnette soviétique. Sur les quatre cent cinquante millions d'habitants de la « Chine » une centaine au moins continuent de vivre sous des chefs hostiles au Kuo-Ming-Tang et dévoués à Moscou. La guerre civile chinoise mobilise encore plusieurs millions d'hommes.

De la Corée qu'est-il advenu? A Yalta, Roosevelt et Staline s'étaient mis d'accord pour lui octroyer l'indépendance; si un régime de transition se révélait nécessaire, comme on pouvait s'y attendre après quarante ans de domination japonaise, un trusteeship provisoire serait établi. La fin de l'année arrive : les troupes soviétiques libèrent le nord du pays; les Américains débarquent dans le sud et remontent jusqu'à Séoul. Au moment de la reddition japonaise, les autorités militaires des deux nations victorieuses fixent leur ligne de démarcation le long du trente-huitième parallèle. Quatre mois plus tard, à la Conférence de Moscou, Byrnes constate « avec inquiétude que la Corée a en fait été coupée en deux ». L'on décide de créer une commission mixte russo-américaine et un trusteeship quadripartite. Ni le trusteeship ni la commission ne pourront jamais s'entendre sur rien. Dans le nord, les Russes recrutent une armée de Coréens et soviétisent leur zone; ils finiront par y instituer une République populaire de leur façon. Dans le sud les Américains deviennent peu à peu prisonniers des éléments les plus réactionnaires. La ligne de démarcation coréenne est devenue un rideau de fer beaucoup plus étanche encore que celui de l'Allemagne.

A vrai dire, les Américains ont fait la part du feu, ou plus exactement de l'U.R.S.S. Ils admettent qu'ils ont échoué en Corée. Ils voient bien que la frontière réelle de l'Empire soviétique n'est plus au nord de la Mandchourie, mais quelque mille sept cents kilomètres plus bas, aux

1. Les troupes chinoises de Nankin ne tiennent qu'une étroite enclave de terrain depuis le fond du golfe du Petchi-li jusqu'à Moukden. Dans le prolongement sud de cette enclave, Pékin et Tien-tsin sont encerclés de très près par les communistes chinois de l'intérieur, et coupés de Nankin.

abords du fleuve Jaune. Ils maintiennent une mission militaire à Nankin, ils participeraient assez volontiers à la formation des cadres et à l'instruction des grandes unités du Kuo-Ming-Tang, mais sans engager leurs propres troupes dans la bataille. Ils savent que l'administration de Tchang-Kaï-Chek est pourrie et que pour lutter contre le communisme, où que ce soit, elle aurait besoin d'abord de rompre avec un régime social moyenâgeux. S'ils aident Nankin financièrement, c'est moins par confiance ou par sympathie profonde que pour inciter Nankin à ne pas combattre de front l'ensemble de leur politique extrême-orientale. Et cette politique n'est plus centrée sur la Chine. Elle est centrée sur le Japon.

Ce sont les États-Unis seuls qui ont gagné la guerre du Pacifique. Ce sont les Américains seuls qui occupent le Japon et qui y ont établi un gouvernement militaire sous la direction du général Mac Arthur. Quelques jours après la capitulation, Byrnes propose de créer une Commission consultative d'Extrême-Orient, avec sièges à Tokio et à Washington : une dizaine d'États — les invités des États-Unis à la cérémonie du 1er septembre 1945 — y figureraient. Excellent moyen pour noyer le poisson. A la Conférence de Londres, vers le milieu de septembre, Molotov riposte. Il veut un Conseil de contrôle à quatre (États-Unis, Grande-Bretagne, U.R.S.S., Chine) et pour ce Conseil, des pouvoirs très étendus : c'est tenter de s'introduire dans une place déjà entièrement conquise et gardée par une autre nation. Byrnes se dérobe. Bientôt Molotov lui demande si « étant donné la politique suivie par le général Mac Arthur, il serait utile pour l'U.R.S.S. d'avoir un représentant à Tokio ». Et Staline, presqu'en même temps, rappelle le général qu'il y a envoyé. « Au Japon, déclare-t-il à Harriman le 25 octobre, vous traitez l'U.R.S.S. comme un État satellite. » Sans doute n'est-il pas loin de la vérité. Les États-Unis ont fait 98 p. 100 de la besogne ; ils entendent s'installer dans l'archipel japonais comme chez eux.

Le 30 octobre, la commission consultative se réunit dans les parages de la Maison Blanche : on y discutaille pendant huit jours. Sauf les États-Unis, personne n'est content, même pas la Grande-Bretagne, ni l'Australie. Au mois de décembre 45, à Moscou, Byrnes injecte un peu d'huile dans les rouages. Une nouvelle commission, de onze membres, commence à tourner, en février, à Wahington : sorte de chambre consultative chargée d'envoyer de bons conseils au Commandement « allié » de Tokio. A Tokio siègera un Conseil allié quadripartite, où les Américains ne se soucieront pas plus des critiques ou réclamations russes que les Russes ne se soucient, dans leur zone d'Europe, des réclamations ou critiques américaines. En fait le Japon est un pro-consulat américain gouverné par le général Mac Arthur.

Coupé de l'industrie mandchourienne et partiellement ravagé par les bombes, privé de sa flotte, désarmé, ce n'est plus — même virtuellement — une grande puissance autonome. Feu l'Empire de Tanaka et de

Tojo, réduit à son noyau central, dépend des importations américaines, de l'argent américain, de la bienveillance ou de la sévérité américaine. Mais avec près de quatre-vingts millions d'habitants, c'est encore un très vaste réservoir d'hommes, plus peuplé que l'Allemagne. Surtout, c'est une base presqu'inexpugnable, une île défendue par un large fossé d'eau, et placée en surveillance devant le continent d'Asie comme l'Angleterre l'est devant l'Europe. Cette forteresse naturelle, devenue avant-poste des États-Unis en Extrême-Orient, il s'agit de la réorganiser. Les Américains s'empressent d'y réparer les aérodromes ou d'en construire de nouveaux. On ne touchera pas aux usines privées d'aviation et d'armements. Les prélèvements pour réparations se feront avec prudence. Chaque année 300 ou 400 millions de dollars seront dépensés pour la reconstruction du pays. Le plan Mac Arthur prévoit, pour 1953, le triplement de la production nationale et son rétablissement à un niveau qui permette d'équilibrer le commerce extérieur. Assurément on ne peut empêcher l'U.R.S.S. d'entretenir au Japon des missions nombreuses. Mais c'est l'autorité militaire américaine, et elle seule, qui détient les contrôles vitaux. Pratiquement, ce sont les États-Unis qui imposeront au vaincu le traité de paix de leur choix. Si leurs troupes évacuent un jour l'archipel, nul ne sera en mesure de leur interdire d'y conserver des bases. Dans le partage de l'Asie, l'Empire soviétique s'est adjugé Sakhaline et les Kouriles, à quelques lieues marines de Yeso ; il s'est adjugé le nord de la Corée, la Mandchourie, le nord de la Chine. L'Empire américain tient l'archipel principal, depuis Yeso jusqu'au détroit de Corée ; et plus au sud, avec Okinawa, les Riou-Kiou, à deux heures d'avion de Shangaï.

La politique des bases aériennes a pris forme dans les bureaux de Washington. Elle vient d'établir une de ses pièces maîtresses, en vue de l'Asie. Nous allons la voir se développer rapidement à l'échelle mondiale.

LA POLITIQUE AMÉRICAINE DES BASES

« Nous ne demandons pas un pouce de terre pour nous-mêmes, dans aucune partie du monde », affirme Truman, à New-York, le 28 octobre 1945. « *Sauf le droit pour nous d'établir les bases indispensables* à notre défense, nous ne voulons rien de ce qui appartient à autrui. » Dans ces deux phrases, c'est le commencement de la seconde qui importe : elle ne fait d'ailleurs qu'exprimer l'opinion des experts. « Il est clair, écrivait le général Arnold quelques mois auparavant, que *la seule défense contre les attaques par avions ou fusées électroniques est l'aptitude à l'attaque*. Nous devons donc assurer la sécurité de notre nation en développant nous-mêmes et en entretenant les armes, les troupes et les techniques nécessaires, pour mettre en garde les agresseurs et les empêcher de lancer contre nous une guerre vraiment moderne et dévastatrice. » Le

général Marshall, chef d'état-major des forces américaines, reprend la même idée dans son rapport du 1er septembre 1945 : « *La seule défense efficace qu'une nation puisse désormais utiliser consiste dans sa puissance d'attaque.* Et la puissance ne peut résider dans la seule machine. Il faut des hommes pour manœuvrer les machines ; il faut des hommes pour en venir aux prises avec l'ennemi et pour lui arracher ses bases d'opérations et ses centres de production avant que la guerre n'ait eu le temps de finir. »

La doctrine est limpide. Elle se passe de commentaires. Sur le terrain et sur les océans, comment se traduit-elle ? De 1895 à 1939 les points d'appuis extérieurs des Etats-Unis ne débordaient pas — militairement — les Antilles, Panama, Hawaï, Samoa, les Philippines : à peine la défense de l'Alaska et des Aléoutiennes était-elle prévue. La doctrine de la porte ouverte en Chine et la doctrine de l'Atlantique constituent un avertissement aux impérialismes d'outre-mer, mais non une prise de possession. En 1939, avec l'avènement des bombardiers à longue portée, tout change. De 1940 à septembre 1945, les États-Unis aménagent 494 bases : 288 dans la « zone atlantique » (y compris 63 en Grande-Bretagne ou dans l'Ouest européen), 11 dans l'océan Indien ; 195 dans le Pacifique. Ce dispositif — que complète le réseau britannique d'Afrique et de Moyen-Orient — n'a plus évidemment *aucune mesure commune avec le système de l'époque précédente. C'est un réseau planétaire*, appuyé par endroits sur des territoires appartenant à des États qui ne sont même pas belligérants. L'intention initiale des États-Unis, pour le temps de paix, était d'installer dans une partie de ces bases des garnisons permanentes et de classer les autres en deux catégories : celles qui serviront d'escales temporaires aux reconnaissances aériennes et celles qu'on ne réoccuperait qu'en cas d'urgence. Pour les anciennes possessions ennemies, le régime préconisé était celui du trusteeship octroyé par l'O.N.U.

Dès le mois de mai 1945 pourtant, un Sous-Comité de la Commission des Affaires navales du Sénat se met à réclamer l'annexion pure et simple des îles conquises dans le Pacifique. L'amiral King insiste. Les Américains ont payé ces îles de leur sang. Il n'est que juste qu'ils les gardent. En 1899, les États-Unis ne voulaient pas des Carolines et des Mariannes, considérées comme beaucoup trop excentriques. En 1945, personne à Washington ne songe à lâcher Okinawa, qui n'est qu'à sept cents kilomètres de la côte chinoise ; pas plus qu'on n'envisagera de quitter complètement la mer Intérieure du Japon. L'année suivante on vote des crédits pour les Ryukiu, pour Saïpan, Kwajalein, Truk, Palau, les Bonins, Guam, Hawaï, Wake, Midway, etc. Les États-Unis demandent à l'Australie de lui céder un port dans les îles de l'Amirauté ; à la Grande-Bretagne, de transférer sous pavillon américain ses bases de Canton et des îles Christmas. Le 4 juillet 1946, l'indépendance des Philippines est proclamée : le Gouvernement de Washington y reste propriétaire de

ses bases et se dispose à en construire d'autres. Le Département d'État se cramponne au principe international du trusteeship, que les militaires battent en brèche. Il finira par inviter l'O.N.U. à nommer les États-Unis « seuls mandataires stratégiques » des 623 îlots que contrôlait naguère le Japon. Au début d'avril 47, ce sera une affaire réglée à l'unanimité. Pourquoi l'U.R.S.S. donne-t-elle son assentiment ? Parce qu'elle sait que son rival gardera les îles de toutes façons. *De même que Washington a fait la part de Moscou en Asie, Moscou fait la part de Washington dans le Pacifique.*

Cependant, depuis quelques années, un secteur entièrement nouveau s'est ouvert à l'activité aérienne. « S'il y avait une troisième guerre mondiale, prédit le général Arnold, son centre stratégique serait le pôle Nord. » C'est par-dessus l'Arctique en effet que les distances entre les États-Unis et l'U.R.S.S. sont les plus courtes. Le premier soin des Américains est de renforcer leurs propres territoires du Nord. Il s'en est fallu de peu, en 1942, que les Japonais s'emparent de toutes les Aléoutiennes et atteignent l'Alaska ; l'on se hâte donc d'y multiplier les aérodromes, les radars, les défenses. L'Alaska est la meilleure plate-forme d'envol vers la Sibérie, ou même vers la Russie. Des plans communs sont rapidement établis avec les autorités militaires canadiennes : les équipements des deux armées seront standardisés, les bases du Mackensie, de la mer de Baffin et du Labrador (celles-ci les plus proches de Moscou) rééquipées. Impossible de trop compter sur le Groënland pour une installation permanente : le Danemark voudrait que les troupes des États-Unis s'en retirent. Mais en Islande [1] les Américains gardent leur droit d'escale aérienne pour tout le temps que durera l'occupation de l'Allemagne. Ainsi, du détroit de Behring à l'Atlantique Nord, les mailles du filet se nouent.

Il faudra quelque temps encore pour qu'elles achèvent d'enserrer le monde par les Açores et la route des Indes. Ce sera l'effet d'événements dont le récit nous ramène à Londres.

LA GRANDE-BRETAGNE DÉPOSE SON BILAN

De l'automne 1945 jusqu'à la fin de l'année 46, les conférences internationales n'ont été qu'une longue suite de discussions pénibles et parfois stériles. En février 46, sous la double pression des faits et de l'opinion publique américaine, le secrétaire d'État Byrnes prend une position très ferme. « Si nous devons être une grande puissance, déclare-

1. Le Gouvernement islandais avait craint d'abord que le maintien des Américains sur son territoire provoque une riposte de Moscou au Spitzberg, où les Russes ont déjà des exploitations minières. En fait, les demandes militaires de l'U.R.S.S. sur le Spitzberg ont été rejetées, au Parlement norvégien, au début de 1947, par 101 voix contre 11.

t-il, nous devons agir en grande puissance, non seulement pour assurer notre propre sécurité, mais pour défendre la paix mondiale... Nous devons faire comprendre clairement, à l'avance, que nous sommes résolus à prévenir l'agression, et en même temps que nous ne ferons usage de la force dans aucun autre dessein. » Le 4 novembre, il obtient des représentants soviétiques l'incorporation dans les traités de paix avec l'Italie et les pays balkaniques d'une partie au moins des recommandations de la Conférence de Paris. Ce relatif succès n'empêche que — pour des raisons de politique intérieure surtout — il cède la direction du Département d'État, le 8 janvier 47, au général Marshall.

Comme chef d'État-Major général des Forces américaines (jusqu'en novembre 1945) Marshall est un des quelques hommes qui ont conduit les États-Unis à la victoire sur tous les théâtres d'opération du monde : et plus qu'Eisenhower, celui qui a imposé les plans américains, la stratégie américaine à Churchill. Rentré de Chine, où il se trouvait depuis plus d'un an comme ambassadeur spécial, il prend ses nouvelles fonctions à Washington à la fin de janvier. Il y prépare la reprise de contact qui doit avoir lieu avec les Russes, à Moscou, au mois de mars. Mais avant qu'il ait pu se remettre en route, un coup de tonnerre, assez sourd, éclate à l'horizon.

Le 27 février 1947, une note de Londres — parmi beaucoup d'autres — informe le Gouvernement des États-Unis d'Amérique que l'Angleterre ne pourra pas faire face à ses engagements en Grèce et en Turquie après le 31 mars. En apparence ce n'est pas grand'chose : une question d'argent qui oblige Londres à réduire des dépenses. Et dans l'ensemble du monde, on ne réalise pas tout d'abord l'importance de l'événement. Mais le Département d'État de Washington ne s'y trompe pas. Ce 27 février marque un tournant de l'Histoire, comme jadis l'après-midi de Pearl Harbour. L'Empire britannique se prépare à déposer son bilan.

L'erreur d'appréciation généralement commise au sujet de la Grande-Bretagne en 1945 est de même nature que celle qui fut faite au sujet de la France en 1919 : elle consiste à traduire en mesures de force réelle des valeurs d'héroïsme. Tout l'extraordinaire courage d'un grand peuple ne l'empêche pas en certaines circonstances d'être ruiné, ni l'État accablé par des tâches qui l'écrasent. Le mot fameux de Cambon au lendemain de la guerre mondiale n° 1 : « Et maintenant, apprêtons-nous à être une nation de second ordre », pourrait être prononcé par un homme d'État britannique après la guerre mondiale n° 2. On ne le prononcera pas. La façade tient, alors qu'elle s'est écroulée de l'autre côté de la Manche, en 1940. Mais derrière la façade, les corps sont fatigués, les caisses exsangues, les âmes inquiètes. Une enquête Gallup révélera que le nombre de personnes qui émigreraient « si elles étaient libres de le faire » est plus grand en Angleterre qu'en aucun pays d'Europe occiden-

tale, l'Allemagne exceptée [1]. Les places dans les bateaux à destination de l'Afrique du Sud sont retenues deux ans d'avance.

En dépit de l'aide immense que lui fournissait le prêt-bail américain, la Grande-Bretagne a dépensé, entre le 1er avril 1939 et le 31 mars 1947, la somme fantastique de 37 300 millions de livres : à peu près quarante-six budgets annuels moyens d'avant-guerre. Cette somme, elle en a payé 55 p. 100 par l'impôt, et la majeure partie du solde par l'emprunt intérieur, sur sa propre substance. Sa dette nationale, qui était de 650 millions de livres en 1913 et de 7 100 millions en 1939, a passé le cap des 25 000 millions au début de 47 : elle pèse trente-huit fois plus lourd sur chaque tête d'habitant qu'à la veille du premier conflit mondial. Tel est le prix du salut relatif de la monnaie. Vieilli et démodé, presque tout l'équipement industriel et agricole du pays devrait être remplacé depuis longtemps. Le manque de main-d'œuvre n'est pas une cause de la crise. Il en est un symptôme. Il faut beaucoup plus de temps à un travailleur anglais pour produire une quantité donnée de denrées ou de marchandises qu'il n'en serait nécessaire dans un pays techniquement modernisé. Avant la guerre les usines anglaises fabriquaient d'excellentes machines textiles automatiques : elles en exportaient plus des neuf dixièmes, du détriment final du Lancashire. A présent il faut exporter davantage encore, rien que pour payer les importations vitales. Le rationnement, dans l'île, demeure aussi rigoureux qu'il l'était aux pires moments de la bataille hitlérienne contre les convois de l'Atlantique. Lorsqu'une cargaison d'oies ou d'oranges arrive, on illumine. Pas trop, car l'électricité est rare et le gaz précieux.

A qui s'adresser ? Au contribuable ? Il est à bout de souffle. Aux Dominions ou aux ex-dépendances de l'Empire ? L'Angleterre doit de l'argent aux Indes, à l'Égypte, au Canada et nul n'entend renoncer à ses créances. Alors qu'elle a perdu un quart de ses moyens de paiement à l'étranger, et ne vit que grâce à un complément d'avances américaines, le relâchement des liens impériaux l'oblige à régler seule ses frais militaires, qui restent démesurés. 1947, c'est l'année où les Britanniques évacuent la vallée du Nil ; l'année où ils rendent leur indépendance aux Indes ; l'année où ils préparent leur départ de Palestine. Dans la perspective de l'Histoire, que cela signifie-t-il ? Qu'une des grandes puissances qui tour à tour ont joué un rôle directeur dans le destin de l'Ancien Monde est en train de faiblir ou de renoncer. Jadis l'Empire romain s'était écroulé sous les coups des barbares, puis l'Empire byzantin sous ceux des Ottomans. Ce qui atteint l'Empire britannique est moins une

1. L'enquête est d'avril 1948. Les chiffres sont : Allemagne 46 p. 100 ; Angleterre 42 p. 100 ; Hollande 33 p. 100 ; Italie 29 p. 100 ; Norvège 28 p. 100 ; Finlande 28 p. 100 ; France 25 p. 100 ; Danemark 24 p. 100 ; Belgique 22 p. 100 ; Suède 13 p. 100 ; Australie 5 p. 100 ; Etats-Unis 4 p. 100. Des candidats émigrants anglais, 95 p. 100 voudraient se rendre dans les pays du « Commonwealth ».

attaque de l'extérieur qu'une maladie interne. L'Angleterre n'a plus la force, à elle seule, de tenir toutes les voies d'accès, toutes les portes, toutes les clefs de l'Europe.

Parlant à Glasgow, en 1945, avant son départ pour la Conférence de San Francisco, Eden disait : « Toujours, quoique parfois tardivement, nous nous sommes efforcés d'empêcher l'Europe d'être dominée par une seule puissance. Jamais nous n'avons recherché cette domination pour nous-mêmes et jamais nous n'avons permis à un autre pays de l'exercer, car nous savions que dans ce cas c'en serait fait bientôt de nos libertés comme de celles du reste de l'Europe. Voilà pourquoi nous avons mené trois guerres mondiales. » La guerre contre Napoléon, la guerre contre Guillaume II, la guerre contre Hitler. Les deux dernières se sont succédé de trop près. Elles laissent la Grande-Bretagne épuisée, au moment où un nouvel impérialisme, venu de Moscou s'installe dans les ruines de Berlin et de Vienne. Il est grand temps de jeter du lest, de concentrer les ressources dont on dispose encore. « Je ne serai pas, a déclaré Churchill, le liquidateur de l'Empire britannique. » Churchill n'est plus premier ministre. Le travailliste Bevin remplace Eden au Foreign Office. Bevin a été ouvrier, il a connu la faim, il a soutenu les grévistes contre le Home Office. Il éprouve peu de sympathie pour les conservateurs grecs avec qui son gouvernement s'est associé contre les ambitions soviétiques de Tito ou de Dimitrov. Mais lorsque les Russes poussent vers la Méditerranée, cet ancien pacifiste de 1914-18, qui souhaiterait voir régner sur le monde un Parlement des Nations, proteste qu' « on veut couper la gorge de l'Empire britannique ». En fait s'agit-il encore de l'Empire britannique? Depuis un an, c'est une escadre américaine, flambant neuf, qui remplace les vieux cuirassés anglais devant Istamboul et Le Pirée.

Tout cela, on le sait mieux à Washington que partout ailleurs. Truman était au premier rang des auditeurs, le 5 mars 1946, quand Churchill s'adressant à titre privé aux élèves du Collège de Fulton, dans le Missouri, a proposé la mise en commun immédiate des armes et des bases anglo-américaines. Le président n'a rien répondu : ce discours ne cadrait pas avec la politique « anti-divisionniste » à laquelle le Département d'État restait officiellement voué à cette époque. Du moins les bureaux comptaient-ils que, s'il fallait accepter un jour la division du monde en deux blocs, les Britanniques assureraient la garde de tout le secteur moyen-oriental. Et voilà qu'ils ne le peuvent plus. Le 31 mars, ils arrêteront leurs subsides à la Turquie et à la Grèce, ils cesseront d'y entretenir leurs missions ou leurs troupes. Si les Anglais abandonnent ces deux pays sans y être remplacés, les représentants des Soviets s'en empareront comme ils se sont emparés des Balkans et de la Pologne. Si Ankara et Athènes cèdent, ensuite ce sera le tour de l'Italie, de la France peut-être. Émergeant des dossiers « allemands » qu'il préparait pour la Conférence de Moscou, un expert du Département d'État

résume la situation en dix mots : « Il n'y a pas de problème allemand. Il n'y a qu'un problème russe. »

Et ce problème, il faut le traiter désormais en fonction de la défaillance britannique. Il faut le régler directement et vite, sans le livrer aux paralysantes discussions de l'O.N.U. La déclaration que Truman fera au Congrès le 12 mars 1947, a été improvisée hâtivement par le Département d'État, au cours des deux semaines d'agitation — de « panique » selon certains observateurs — qui suivirent à Washington l'arrivée de la note anglaise. En substance, que dit Truman? Qu'une assistance financière immédiate est indispensable à la Grèce et à la Turquie — si l'on veut que ces deux pays aient le moyen de se défendre contre l'infiltration et éventuellement contre une agression communiste. Cette assistance, l'Angleterre n'est plus en mesure de la fournir. Seuls les États-Unis peuvent le faire. Il est nécessaire qu'ils le fassent. Il y va du « maintien de l'ordre » dans le Moyen-Orient et des intérêts généraux de la politique américaine. « Aider les peuples libres, c'est tout simplement reconnaître que les régimes totalitaires qui leur sont imposés par l'agression directe ou indirecte sapent les fondations de la paix internationale et par là même la sécurité des États-Unis. »

Les États-Unis ont dépensé 340 milliards de dollars pour la victoire dans la deuxième guerre mondiale. On leur demande de « sauvegarder ce placement » en versant une obole supplémentaire de 400 millions : ceci permettra à la Grèce d'atténuer sa misère et d'approvisionner ses troupes, à la Turquie de moderniser son armée ; des missions économiques et militaires américaines conseilleront sur place les États-majors. Encore une fois — comme dans le cas de la note anglaise — il s'agit apparemment de peu de chose. En réalité la décision du Gouvernement et du Congrès américains signifie que l'ère des compromis est close et que les États-Unis reprennent dans le monde la position dominante que la Grande-Bretagne y avait occupée au XIXe siècle.

L'Angleterre victorienne était une puissance égale, sinon supérieure aux États-Unis ; l'Angleterre d'Attlee a dû, matériellement, reculer au second rang. L'Angleterre victorienne était maîtresse incontestée de son Empire, elle faisait bloc avec lui ; l'Angleterre d'Attlee n'en est plus que la marraine, parfois la débitrice. L'Angleterre victorienne vivait détachée de l'Europe ; son splendide isolement lui permettait de choisir, dans tout conflit, ses alliés, et de les choisir à son moment ; l'Angleterre d'Attlee vient de se lier pour cinquante ans à la France, par le traité signé à Dunkerque le 4 mars : demain elle peut être bombardée comme n'importe quel Danemark. Dans l'optique américaine, elle n'est plus en 1947 que ce qu'étaient les Pays-Bas ou l'Autriche à ses propres yeux jadis : une case parmi d'autres sur l'échiquier européen. Ce n'est plus l'Angleterre, ce sont les États-Unis qui jettent le poids décisif dans les balances du monde. Ce sont les États-Unis et non l'Angleterre qui relèvent le défi de l'U.R.S.S. en Grèce et en Turquie. La Déclaration

Truman, en dernière analyse, équivaut à ceci : « Les Soviets ont occupé une partie du monde, nous n'avons pu — malheureusement — l'empêcher ; mais qu'ils sachent bien que dans tout État non communiste où ils essayeront de pénétrer, ils rencontreront désormais les États-Unis. »

LA DOCTRINE DE LA MÉDITERRANÉE

On mesure ici le chemin parcouru depuis cent vingt-cinq ans. En 1823, Monroë interdit le continent américain aux entreprises de l'Europe. En 1900, John Hay proclame que la Chine ne doit pas être fermée à l'Amérique. De 1917 à 1941, la doctrine de l'Atlantique étend aux rivages occidentaux de l'Europe et de l'Afrique la « zone de sécurité » des États-Unis. En 1947, cette zone atteint l'Asie Mineure. Elle couvre en fait toutes les voies maritimes [1] et aériennes qui gravitent autour de l'Empire soviétique, seul adversaire éventuel du « monde libre » depuis que les dictatures allemande et japonaise ne sont plus.

Le plan Truman, adopté à Washington au printemps 47, n'est que très accessoirement un plan de secours charitable pour la Grèce (déjà ravitaillée sur d'autres crédits). Il ne l'est à aucun degré pour la Turquie. C'est, franchement et ouvertement, un plan stratégique inspiré par la politique des bases, telle qu'elle a été définie en septembre 1945 par le chef d'état-major Marshall, devenu depuis lors chef du Département d'État. Déjà les États-Unis ont déployé leur réseau sur le front de l'Arctique, depuis l'Islande jusqu'aux Aléoutiennes, et sur le front d'Asie, depuis le nord du Japon jusqu'aux Philippines, en passant par Okinawa. Nous allons les voir compléter le tour de la planète et remplacer la Grande-Bretagne défaillante, partout où c'est possible, sur la route des Indes.

En novembre 1946, les troupes britanniques ont quitté les Indes Néerlandaises. A partir de mars 1947, c'est le Département d'État qui intervient à La Haye comme arbitre entre les Hollandais et les Indonésiens : Washington propose une aide financière à l'Indonésie, la Hollande servant de trustee, à condition que les Républicains se mettent d'accord avec les autorités de Batavia. Quelques jours avant la déclaration de Truman au Congrès, Londres a publié une autre décision historique : deux siècles de domination britannique aux Indes prendront fin en juin 1948 [2]. Mais les Anglais gardent Singapour, Ceylan, Aden.

1. En août 1946, l'U.R.S.S. a dénoncé la convention de Montreux de 1936, comme elle avait dénoncé, l'année précédente, le traité d'amitié russo-turc de 1925. Mais les Etats-Unis qui, à l'époque de leur isolationnisme, se seraient bien gardés d'apposer leur signature sur un document concernant le Bosphore et les Dardanelles, occupent maintenant en fait la place du Japon dans le cercle des « garants » de la Convention. Ils imposent donc leur présence dans toute négociation où l'U.R.S.S. essayerait d'arracher à la Turquie une modification du régime des Détroits.

2. La limite de l'influence soviétique réelle se situe au sud de l'Afghanistan. Le Pakistan, c'est-à-dire la vallée de l'Indus, est comme le reste de l'Islam de tendance ultra-conservatrice. Quant aux Indes elles-mêmes, Patel — l' « homme

Ils gardent, provisoirement au moins, Khartoum. Ils gardent surtout le Kenya, base inexpugnable d'où les communications régulières sont faciles avec le Nigeria et avec l'Afrique occidentale amie. De Bathurst (ou de Dakar) au bastion américain des Antilles, la distance est longue. Des négociations avec le Portugal permettront aux États-Unis pendant quelques années encore de poser leurs avions militaires à l'aérodrome de Lagen aux Açores. La route du Centre Afrique étant ainsi assurée — quoi qu'il arrive — pourquoi déployer un tel effort sur la vieille ligne classique Londres, Gibraltar, Malte, Chypre, Suez? Pour deux raisons également importantes.

La première concerne les approvisionnements de guerre. « Nous sommes obsédés, a dit le secrétaire d'État américain Ickes, par un fait indiscutable, le fait que si une troisième guerre mondiale éclatait, nous devrions pour combattre employer le pétrole des autres... Nos réserves nationales de pétrole peuvent être épuisées en 1958... Il faut que nous soyons prêts à aller où l'on peut obtenir du pétrole. » Où sont les plus grandes réserves de pétrole du monde? En Moyen-Orient et plus particulièrement, estiment les experts, en Arabie. Depuis l'entre-deux-guerres, les États-Unis exploitent les concessions qu'ils ont obtenues à Bahrein et à Koweit, sur la côte sud du Golfe Persique; ils possèdent une part de 25 p. 100 dans les anciens champs (Mossoul) et dans les nouveaux forages (Palestine, Transjordanie, côte arabe) de l'Irak Petroleum; ils sont maîtres, surtout, des pétroles de l'Arabie séoudite, maintenant exploités à Dahran sur le golfe Persique, d'où un énorme pipeline — débitant à lui seul plus que les deux pipe-lines doublés de Tripoli et de Haïffa — les amènera d'ici quelques années sur la côte du Liban Sud. Tant que dure la paix, l'on puise dans ces concessions à toute pompe et l'on expédie l'huile brute par bateaux en Amérique, où elle va grossir les stocks d'État de la Petroleum Reserve Corporation. Mais en même temps l'on s'efforce d'étendre son emprise économique et de consolider les dépenses régionales. Pendant que l'Angleterre se dispose à évacuer la Palestine, laissant à son « protégé » transjordan Adballah le soin d'arbitrer le conflit judéo-arabe et de décider du sort d'Haïffa [1], les États-Unis envoient une mission militaire à Téhéran. Ils offrent à

à poigne » de l'équipe Nehru — a fait expulser les communistes du Congrès. Une exception, en Birmanie devenue indépendante, le Gouvernement, en Juin 48, déclare qu'il abolira le capitalisme et refusera l'aide étrangère, si elle doit menacer son indépendance.

1. Le plan de partage de la Palestine, proposé par les Etats-Unis pour des raisons électorales, et voté à l'O.N.U. — avec l'accord de l'U.R.S.S. — à la fin de novembre 1947, sera abandonné par le Gouvernement américain en mars 1948, sans doute à tort, sous la pression des militaires. En réalité, comme l'écrira *le Monde* le 24 mars 1948, « Il n'est plus question de partager la Palestine, c'est du partage du monde qu'il s'agit. La Terre Sainte, comme tout le Proche-Orient doit être solidement retranchée dans le dispositif stratégique américain. »

l'Égypte un prêt pour fortifier l'isthme de Suez. A l'est et au nord du canal, dans les autres États arabes, l'on a calculé que les États-Unis allaient dépenser, avant 1954, plus qu'il n'a été investi en Égypte durant un siècle par toutes les puissances étrangères réunies.

La seconde raison de l'installation américaine en Méditerranée orientale est de stratégie aérienne. De 1942 à 1945, le grand État-Major de Washington a combattu le plan churchillien d'invasion de l'Europe par son « bas-ventre sensible » : il s'en est fallu d'assez peu, en fait, que le gros des forces allemandes soit anéanti en Normandie. A cette époque, on visait l'économie d'hommes, de péniches et de temps ; on ne voulait pas mécontenter Staline. Mais l'U.R.S.S. a étendu son empire jusqu'à Fiume. Il s'agit maintenant de la contenir. Faut-il rappeler ici l'essentiel de la doctrine militaire en cet âge atomique ? « La seule défense contre les attaques par avions ou fusées est l'aptitude à l'attaque. » En d'autres termes : l'organisation d'un dispositif qui permette de frapper les centres vitaux de l'adversaire avant que celui-ci ait eu le temps de vous détruire. Et d'où frapperait-on moins malaisément quelques-uns des centres de la production soviétique — Bakou, l'Oural, Moscou, le Donetz, s'il est reconstruit — que du Moyen-Orient ? A partir de quelle région de la planète les distances aériennnes à franchir seraient-elles plus courtes ?

Staline, le Géorgien, le sait mieux que personne : d'où la réaction très vive de ses représentants à la présence d'instructeurs militaires américains en Iran et en Turquie. Quelques centaines ou quelques milliers d'Anglo-Saxons en uniforme seraient parfaitement impuissants à l'empêcher d'envahir la Grèce, s'il le décidait. Mais ils suffisent à lui interdire de lancer une attaque directe sur la péninsule sans entrer en guerre — *ipso facto* — contre les États-Unis. Ceux-ci ne prétendent pas d'ailleurs contrebattre l'U.R.S.S. à partir de la Grèce, pas plus qu'ils ne le cherchent à partir de l'Allemagne ou de l'Autriche. Il ne servirait à rien — dans les circonstances actuelles — d'établir sur le continent d'Europe des bases aériennes qui ne pourraient être défendues par les forces terrestres. Il n'est pas question non plus de les installer en Égypte, où les Anglais ne tiennent plus que de façon précaire une zone étroite le long du canal. La possession de Bassorah, en Irak, et d'Ammane, en Transjordanie, est elle-même incertaine. La nouvelle route aérienne des Indes doit suivre le nord du continent africain, en s'appuyant sur des points où les États-Unis n'aient pas à craindre d'hostilité locale. A l'Ouest, l'Afrique française serait réoccupée sans difficulté en cas de crise majeure. A l'Est, la base principale est Dahran (Arabie Séoudite) sur la côte sud du golfe Persique, au point de départ du futur pipe-line transarabien et au point d'arrivée d'une ligne régulière de la T.W.A. qui la relie directement à New-York : Dahran peut recevoir dès à présent les bombardiers américains du type le plus lourd. Entre Dahran et Casablanca, deux relais sont prévus : le premier à El Adem, près de

Tobrouk, en Cyrénaïque, territoire dont la Grande-Bretagne conserve à peu de frais le contrôle ; le second, près de Tripoli-de-Lybie où les Anglais cèdent aux Américains, en janvier 48, l'aérodrome de Mellahah.

Des Açores à Ceylan, la ceinture est bouclée. « Les États-Unis, déclarera le secrétaire à la Défense nationale en annonçant l'installation de ses services en Tripolitaine, ne connaîtront la paix que s'ils font comprendre nettement à quiconque voudrait imiter Hitler qu'il n'aurait pas beaucoup de chances de réussir. »

Il n'entre pas dans notre propos de reprendre au cours de cette brève étude le récit d'événements qui sont dans toutes les mémoires. Le 24 avril 1947, lorsque la Conférence de Moscou prend fin, l'on sent que les deux protagonistes — l'Américain et le Russe — ont pris, sans l'avouer, leur parti de la division de l'Allemagne, corollaire de celle de l'Europe, et qu'ils vont agir en conséquence. Plan Marshall d'un côté ; plan Molotov de l'autre. D'une part, une sorte de prêt-bail du temps de paix, et la prédominance croissante des Américains en Allemagne occidentale ; de l'autre le Kominform — organisme de combat contre l' « impérialisme américain » — et la mise au pas rigoureuse de toute opposition au communisme, à l'est ou au nord du « Rideau de fer ». Entre les équipes des deux camps rivaux une course de vitesse est engagée. « Le monde non communiste doit désormais être isolé et protégé, conclut un rapport déposé le 2 mars 1948 par la Commission des Affaires étrangères de la Chambre des Représentants américaine. Nous ne pouvons plus consentir de nouvelles concessions à l'U.R.S.S. sans affaiblir d'une façon fatale notre position. La division de l'Europe et de l'Asie entre les vainqueurs de la deuxième guerre mondiale ne sera réalisée qu'au moyen d'une politique de puissance et non par la voie des négociations. »

On ne peut être plus catégorique : le temps des palabres a pris fin. A défaut d'une entente qui s'est révélée impossible, ce que les États-Unis veulent maintenant, c'est que l'U.R.S.S. respecte « la division de l'Europe et de l'Asie » telle qu'elle résulte des opérations militaires de la seconde guerre mondiale. Qu'on le veuille ou non, les États-Unis sont devenus le centre de gravitation du monde non soviétisé comme la Russie est devenue la citadelle du monde soviétique. Le fait essentiel de l'après-guerre, c'est le partage de la planète entre deux sociétés politiques, qui d'ailleurs — Moscou et Washington l'affirment avec une égale conviction — peuvent coexister. Il est permis de déplorer ce fait ; à beaucoup d'égards, on le doit. Mais il ne sert à rien de le nier ou de le taire. Il est inscrit sur les cartes.

PIERRE FRÉDÉRIX

PROBLÈME ET MYSTÈRE

L'Académie a récemment décerné à Gabriel Marcel le grand prix de littérature. Encore qu'elle s'étende sur différents domaines, l'œuvre de Gabriel Marcel est avant tout philosophique. Aussi avons-nous demandé à cet éminent écrivain de bien vouloir exposer à grands traits à nos lecteurs les principes essentiels de sa doctrine [1].

C'EST une entreprise bien vaine de vouloir résumer en quelques pages le sens et la nature d'une recherche qui se poursuit depuis plus de trente ans. On ne dira jamais assez que dans un certain type de philosophie auquel précisément appartient ma pensée il n'y a pas à imaginer qu'il puisse exister des résultats susceptibles d'être réduits en formules portatives. J'ajoute que la répulsion éveillée en moi par l'idée de système a été très vive dès le moment où j'ai pris conscience de ce que pourrait être mon apport personnel, c'est-à-dire vers la fin de la première guerre mondiale. Un système est quelque chose qu'on *possède*, dont on se plaît à faire le tour, on s'y installe : mais le philosophe tel que je le comprends est le contraire d'un propriétaire ; c'est quelqu'un qui s'efforce de participer de façon toujours plus réfléchie à une certaine vie supra-personnelle qu'il s'agit pour lui de penser, alors que le croyant, l'*homo religiosus* a, avant tout, à la vivre.

Mais la première obligation qu'ait à assumer le philosophe consiste à maintenir avec le concret un contact permanent ; il doit, je pense, entretenir une méfiance active contre le risque d'évasion, c'est-à-dire, au fond, de trahison, qui est toujours lié à l'usage inconsidéré des idées abstraites. Celui qui philosophe *hic et nunc*, ai-je écrit quelque part, est en proie au réel, il ne s'habitue jamais complètement au fait d'exister, l'existence n'est pas séparable pour lui d'un certain étonnement, d'un

1. Nous rappelons que l'œuvre dramatique de Gabriel Marcel est entièrement intégrée à sa recherche philosophique, ainsi que l'a montré Joseph Chenu dans son livre récent sur *le Théâtre de Gabriel Marcel et sa signification métaphysique.*

certain émerveillement. Par là il est près de l'enfant — et du poète; il ne reste philosophe qu'à condition de préserver en soi un certain esprit d'enfance, et si un Schopenhauer et un Nietszche ont été fondés à critiquer si durement les professeurs de philosophie, c'est que ceux-ci finissent trop souvent par interposer entre eux et le réel un appareil scolastique ou dialectique qui finalement les aveugle.

On pourrait encore exprimer ceci en disant que le philosophe, contrairement au savant, c'est celui qui pense avec tout lui-même, ce n'est pas un sujet abstrait et dépersonnalisé de la connaissance qui prétendrait légiférer du haut d'on ne sait quel tribunal purement fictif.

Disons plus précisément que le philosophe, c'est l'homme tentant d'éclairer sa condition; mais cette condition comporte des limites, puisqu'elle est avant tout insertion dans une certaine trame du monde. On allèguera non sans raison que penser ces limites, c'est en quelque façon les dépasser; il importe cependant de ne pas être dupe d'un affranchissement en dernière analyse plus apparent que réel. Contrairement à ce qu'ont pu croire un Spinoza ou un Hegel, il n'est pas donné au philosophe d'occuper par rapport à l'univers une position centrale d'où il lui serait permis de dépasser toutes les perspectives particulières. Il y a là une prétention abusive contre laquelle on ne saurait être trop en garde. Je puis bien entendu faire abstraction de *ma* situation particulière, mais non pas de *toute* situation quelle qu'elle soit, je ne peux accéder que fictivement à l'existence insinuée d'un esprit pur.

Dès lors c'est ma situation fondamentale en tant que je suis homme que je me vois tenu d'approfondir — non de survoler. Ceci est particulièrement important en ce qui concerne ce qu'on a appelé de tout temps — faussement — le problème de l'âme et du corps, puisqu'aussi bien c'est mon corps qui constitue mon mode particulier d'insertion dans le monde, et c'est en ce sens que j'ai pu dire : l'incarnation est le pivot de la métaphysique. Qu'est-ce que l'incarnation? Comment mon corps m'est-il donné? N'y a-t-il pas là une condition de tout donné, bien plutôt qu'un donné à proprement parler?

En effet, si je traite par exemple mon corps comme étant mon instrument, la réflexion la plus simple suffira à me montrer que c'est là une détermination que je suis contraint de dépasser. Car mon corps est bien plutôt cela par rapport à quoi, ou cela en fonction de quoi des instruments quelconques sont possibles, puisque c'est mon corps qui me permet d'utiliser ces instruments quels qu'ils soient. Je ne peux donc pas me contenter de dire que je me sers de mon corps; je suis obligé d'ajouter qu'en un certain sens je *suis* mon corps. Par là il pourrait sembler que je donne gain de cause à une théorie matérialiste. Mais ce serait là une complète illusion. Je ne puis dire en effet que je *suis* mon corps qu'à condition de ne pas entendre par ces mots cette chose visible, maniable, opérable, etc. qu'est ce corps pour autrui (pour le coiffeur, le chirurgien ou le bourreau). Ce corps-là, que je peux éloigner de moi

en idée, lorsque je pense que c'est un corps parmi d'autres, possédant telles particularités spécifiables, suppose ce qu'il faut peut-être se résoudre à appeler un corps-sujet, un corps qui est ma façon propre d'exister — sans qu'il me soit possible, sauf par abstraction et d'une manière toute illusoire, de me retrancher d'elle. Dire que je *suis* mon corps, c'est dire que je suis cette façon d'exister. On pourrait dire encore en empruntant le langage de Heidegger, que je n'avais pas à cette époque à ma disposition — et pour cause, puisque ces recherches sont antérieures de plusieurs années à la publication de l'ouvrage principal du philosophe allemand — on pourrait dire que mon corps est ma façon d'*être au monde*, ou encore d'appartenir au monde. J'observerai en passant que la plus lourde erreur qu'aient commise les idéalistes par le passé a sans doute consisté à méconnaître ce fait qu'il est *de l'essence* de l'être que je suis d'appartenir à une famille, une nation, un groupement professionnel ou religieux, etc.

Une recherche analogue devait me conduire à des conclusions symétriques en ce qui concerne la sensation. Ici encore il s'agissait de s'élever au-dessus d'une certaine idée ou représentation que je tends à me former d'une réalité que du même coup je dénature. De même que je suis tenté de penser mon corps comme instrument, je suis porté à interpréter la sensation comme une sorte de message émis par une source inconnue que j'appelle l'objet, et capté par l'appareil sensoriel dont je dispose. Mais la réflexion montre que comme dans le cas précédent, il est impossible de s'en tenir à cette représentation, et que pour la dépasser, il faut en quelque sorte la briser. De même que mon corps ne peut être un instrument, puisqu'il est la condition requise pour qu'il y ait des instruments, de même la sensation ne peut pas être un message, puisqu'un message quel qu'il soit n'est possible que sur la base de la sensation. Dans les deux cas, nous sommes amenés à passer d'un mode de réflexion primaire qui ne se réfléchit pas lui-même à un mode de réflexion supérieur.

Mais à partir du moment où des considérations de cette sorte s'imposent à l'esprit, il devient possible d'éclairer d'un jour nouveau la question du rapport des êtres entre eux. Il me paraît opportun de reproduire ici certaines notes qui figurent dans mon *Journal Métaphysique* à la date du 18 juillet 1918 : elles ne commandent pas seulement toute ma pensée ultérieure, elles anticipent de toute évidence sur une partie du développement philosophique qui devait se poursuivre chez nous et ailleurs au cours des années qui suivirent. Je noterai en passant que ces pensées procèdent certainement pour une part de la philosophie de Josiah Royce à laquelle je venais de consacrer une longue étude.

« La science ne parle du réel qu'à la troisième personne... Le savant fait totalement abstraction du rapport qui le lie à l'objet. De même, lorsque je parle de quelqu'un à la troisième personne, je le traite comme indépendant, comme absent, comme séparé ; plus exactement, je le définis implicitement comme extérieur à un dialogue en cours qui peut être un dialogue avec moi-même. J'ai tendance à traiter la réalité, l'univers

comme un tiers par rapport au dialogue que je poursuis avec moi-même La vie religieuse commence aussitôt que ce rapport se transforme. Tout ceci est à approfondir. Il semble qu'il y ait là un monde peu exploré. Un jugement en *lui* est essentiellement instructif, de quelque ordre que soit l'enseignement ou le renseignement qu'il traduit... A quelles conditions emploierai-je la deuxième personne? Le postulat est inverse de celui que je mentionnais précédemment. Je ne m'adresse à la deuxième personne qu'à ce qui est regardé par moi comme susceptible de me répondre de quelque façon que ce soit, même si cette réponse est un silence intelligible. Là où aucune réponse n'est possible, il n'y a place que pour le *lui*. »

« J'entrevois, écrivais-je deux mois plus tard, comme un lent passage de la dialectique pure à l'amour, à mesure que le *toi* devient plus profondément un *toi* ; il commence en effet par être essentiellement un *lui* qui n'a que la forme du *toi*, si je puis dire. Je rencontre un individu en chemin de fer ; nous parlons de la température, des nouvelles de la guerre, etc. Mais même en tant que je m'adresse à lui, il ne cesse pas d'être pour moi quelqu'un, « cet homme-là » : il est au premier chef « un tel », dont j'apprends à connaître peu à peu la biographie, les tenants et aboutissants... Mais il peut se faire que de plus en plus j'aie conscience de dialoguer avec moi-même (ce qui ne veut pas du tout dire que l'autre et moi-même nous soyons, ou me paraisssions identiques. »

C'est-à-dire qu'il entre de plus en plus intimement dans une certaine unité que je forme avec lui, et que je serais tenté aujourd'hui de comparer à celle que forment ensemble des instruments concertants. L'autre et moi devenons vraiment « nous », et c'est en fonction de ce *nous* qu'il est *toi*. Ceci s'éclaire d'ailleurs par une indication que j'ai développée à une date beaucoup plus tardive. Rien n'est en réalité moins simple, rien n'est moins univoque que la relation qui me lie à moi-même. C'est par une simplification en vérité scandaleuse de la réalité spirituelle que les philosophes ont pu imaginer si longtemps sous l'aspect d'une identité le rapport qui lie le moi à lui-même, et qui, plus profondément, constitue le moi en tant que tel. Il s'agit bien plutôt d'une cité intérieure susceptible de revêtir des aspects aussi variés, aussi nuancés, que la cité visible elle-même. Je peux vivre avec moi-même comme avec un amant, comme avec un ami, comme avec un frère, ou même dans certains cas comme avec mon pire ennemi. Et tant que n'auront pas été étudiées en détail ces modalités si diverses de l'« *être avec soi* » il est probable que la réalité psychologique demeurera une énigme.

Il convient d'ailleurs d'observer — et sur ce point ma pensée s'est trouvée converger avec celle du grand penseur juif Martin Buber — qu'à partir du *toi* la réalité autour de laquelle gravite l'expérience religieuse tout entière change de caractère. « Quand nous parlons de Dieu, ai-je écrit dans mon *Journal Métaphysique*, ce n'est pas de Dieu que nous parlons ». Cette phrase en apparence paradoxale signifie que Dieu en tant que tel n'est pas une entité sur laquelle puissent porter nos discours ; ou plus exactement, comme l'ont vu de tous temps les adeptes de la théologie négative, le rôle du discours consiste bien plutôt à procéder à une sorte de déblaiement, à déterminer ce que Dieu n'est pas, à discerner les idoles quelles qu'elles soient avec lesquelles nous ne sommes que trop portés à le confondre. Mais c'est au nom, ne disons pas d'une certaine idée abstraite mais d'une certaine expérience radicale qui prend sans doute corps exclusivement dans la prière, que nous pouvons

procéder à cette critique, à cette discrimination ; or la prière est justement l'acte par lequel Dieu est *invoqué* par moi, c'est-à-dire devient ce que j'ai appelé un *Toi* absolu.

Tout ceci ne peut que s'éclairer à la lumière de deux grandes distinctions qui commandent tout le développement de ma pensée depuis mon *Journal Métaphysique*.

D'abord l'opposition entre l'Etre et l'Avoir. J'écrivais ceci dans mon *Journal Métaphysique* à la date du 16 mai 1923 :

« Au fond, tout se ramène à la distinction entre ce qu'on *a* et ce qu'on *est*... Ce qu'on *a* présente évidemment une certaine extériorité par rapport à soi. Cette extériorité n'est pourtant pas absolue. En principe, ce qu'on *a*, ce sont des choses (ou ce qui peut être assimilé à des choses, et dans la mesure précise où cette assimilation est possible). Je ne puis *avoir* au sens strict du mot que quelque chose qui possède une existence jusqu'à un certain point indépendante de moi... Je n'ai que ce dont je peux en quelque manière et dans certaines limites disposer — autrement dit pour autant que je puis être considéré comme une puissance, comme un être doué de pouvoirs. Il n'y a de transmission possible que de ce qu'on a... Si vraiment la catégorie de l'être est valable, c'est qu'il y a de l'intransmissible dans la réalité. »

Je devais par la suite pousser l'analyse bien plus loin, et montrer que toute possession risque d'aboutir à un état de tension intérieure et de crainte et qu'en fin de compte elle expose celui qui possède au danger de se laisser dévorer par ce qu'il a. Elle tend ainsi à nous rendre indisponible et à attaquer, à corrompre la relation vivante qui est à la racine même du *toi*. Il n'y a d'ailleurs là rien de fatal, mais seulement une pente qu'il appartient à la liberté de remonter ; encore faut-il pour cela que j'en parvienne à purifier le rapport qui me lie à mes possessions. Je n'hésiterai guère à dire au surplus que cette purification, c'est en dernière analyse la grâce et la grâce seule qui la rend possible. Seulement il importe, — et c'est là une des tâches les plus pressantes de la réflexion philosophique — de dégager l'idée même de la grâce d'un certain nombre d'images qui procèdent d'une mauvaise métaphysique, d'une mauvaise théologie qui risque toujours de se la représenter comme un certain type de causalité, au lieu que c'est sans doute en faisant appel à des catégories d'un tout autre ordre qu'on peut arriver à pressentir sa nature. Mais ce qui apparaît aujourd'hui de plus en plus clairement, c'est l'existence d'une articulation secrète et vitale entre la liberté et la grâce ; en sorte que dans une philosophie comme celle de Sartre qui non seulement nie la grâce mais n'en a pas la moindre notion, la liberté justement parce qu'elle est mise partout, en fin de compte s'anéantit. De ce point de vue, on peut apercevoir ce que signifia pour moi la découverte, à tous égards fondamentale, de l'opposition entre problème et mystère. Elle ne s'est présentée à moi dans toute son ampleur qu'en octobre 1932. On lit ceci dans Etre et Avoir :

« Distinction du mystérieux et du problématique. Le problème est quelque chose qu'on rencontre, qui barre la route, il est tout entier devant moi. Au contraire le mystère est quelque chose où je me trouve engagé, dont l'essence est par conséquent de n'être pas tout entier devant moi. C'est comme si dans cette zone la distinction de l'en moi et du devant moi perdait toute signification. Exemple typique : le problème du mal ;

je traite le mal comme un accident survenu à une certaine machine qui est l'univers même mais devant laquelle je me suppose placé. Par là, je me traite non seulement comme indemne de cette maladie, ou de cette infirmité, mais comme extérieur à l'univers que je prétends reconstituer au moins idéalement dans son intégrité. »

Cette distinction prend une importance capitale à un moment où sous l'influence d'une pensée technocratique, le monde est de plus en plus pensé comme comptabilisable, et par là même comme relevant d'un type de connaissance qui procède par problèmes et par solutions. Mais tout permet de penser que ce type de connaissance ne peut se référer qu'à un monde assimilable à celui de l'avoir, et reste au contraire sans prise aucune sur l'être. Ne serait-ce point là la raison profonde pour laquelle, par un paradoxe auquel on n'a pas assez pris garde, les « insolubilia » se multiplient dans la mesure même où le monde n'est plus traité que comme un faisceau de problèmes relevant de techniques spécialisées? Le rôle de la réflexion philosophique est de reconnaître par-delà les problèmes un méta-problématique qui est le mystère même et où nous avons réellement notre être, et aussi de discerner corrélativement par delà les techniques un méta-technique qui ne peut être que le lieu de l'amour au sens métaphysique de ce mot et qui est à proprement parler d'ailleurs le domaine des saints. Seulement il est trop clair qu'en parlant de domaine on altère gravement une réalité que toute terminologie empruntée à l'espace est incapable de traduire. Ce « domaine » ne peut pas être une sorte d'enclos circoncrit ; il s'agit bien plutôt d'une perspective, ou si l'on veut d'une lumière qui transperce les nuées du problématique.

Les analyses concrètes qui occupent la plus grande place dans mes deux derniers ouvrages (*Du refus à l'Invocation*, 1940 ; *Homo Viator*, 1945) illustrent ces pensées difficiles. Je songe en particulier aux études sur le *Mystère Familial* et sur le *Vœu Créateur comme essence de la paternité* dont je crois pouvoir dire qu'elles auront contribué à frayer la voie à une philosophie susceptible de renouveler un sujet trop souvent abandonné par le passé soit au moraliste soit au sociologue. J'ai tenté de montrer que la famille en tant que réalité est impensable sans l'espérance et sans une certaine fidélité créatrice en laquelle celle-ci se prolonge. Et l'expression fidélité créatrice peut sans doute surprendre au premier abord, parce qu'on est trop souvent porté à se représenter l'être fidèle comme celui qui se borne à conserver un certain dépôt qui lui a été confié. Mais s'il en était ainsi, il n'y aurait rien de plus fidèle qu'un tiroir. En réalité la fidélité est tout autre chose. Elle n'est rien si elle n'est pas une certaine vie, et toute vie est accroissement. Mais de même qu'il faut distinguer entre être et avoir, il faut se garder de confondre accroissement et accumulation. Ce qui est sans doute essentiel dans la fidélité, c'est le fait de continuer à agir comme si on était encore éclairé par quelque chose qu'en fait on ne voit plus. La fidélité ne prend son sens, elle n'est vraiment possible que dans un monde où il y a de l'absence et de la séparation. Cette absence, cette séparation, — qui

peut être celle de l'exil ou même de la mort — elle la reconnaît, mais en même temps elle la dépasse ; plus exactement elle la traite comme l'épreuve à la faveur de laquelle elle se voit sommée de révéler l'amour qui est son principe et sa vraie nature.

Par là s'ouvre le chemin qui mène à une réinterprétation des rapports du temps et de l'éternité. Réinterprétation philosophique : car il s'agit en fait de récupérer sur le plan de la pensée quelque chose qui est au cœur même du christianisme et de la chrétienté et qui, de nos jours, sur un plan à vrai dire plutôt poétique a été exprimé de façon admirable par Charles Péguy. C'est vraisemblablement Péguy qui forme le lien entre la philosophie de Bergson et ce qu'on a appelé d'un terme très malheureux l'existentialisme chrétien. Le terme même d'existentialisme convient en réalité aussi mal que possible à une philosophie comme celle-ci. « Une métaphysique édifiée en quelque sorte à l'écart ou l'abri des essences risque de s'évanouir comme un château de cartes », écrivais-je bien avant la dernière guerre. C'est encore exactement ce que je pense aujourd'hui. Il est indispensable de s'attaquer à nouveau à la question séculaire de l'essence mais en se gardant des figurations abstraites, j'irai jusqu'à dire des simulacres dont une certaine métaphysique s'est trop longtemps satisfaite. Ici c'est dans une certaine mesure Berdiaeff, avec sa vigoureuse critique de l'objectivation qui peut nous guider ; mais je dirais plutôt pour ma part qu'il s'agit peut-être après tout une fois de plus de retrouver le platonisme, à condition de dépasser les expressions fixées et en quelque sorte allégoriques auxquelles on a coutume de le réduire, et de ressaisir l'intention profonde, le *nisus* éternel qui anime les grands dialogues, que ce soient le Théetète, le Sophiste ou le Parménide.

C'est assez dire que l'opposition entre problème et mystère ne peut en aucun cas être entendue dans le sens agnostique d'un Spencer ou même d'un Maeterlinck. Mieux vaudrait encore emprunter à Barrès —pourtant bien étranger à toute recherche métaphysique authentique— le titre d'un de ses derniers livres : le Mystère en pleine lumière.

GABRIEL MARCEL

RICHESSES DE L'EUROPE

Un singulier complexe d'infériorité pèse sur la France et sur presque tous les pays européens. Les catastrophes inhérentes à la guerre ont poussé à l'extrême un sentiment général de découragement qui fausse notre jugement sur les points les plus incontestables. La presse a répandu inlassablement les jugements sommaires qui correspondent au niveau moyen des lecteurs ; ainsi, peu à peu, s'enracinent, comme des vérités incontestables, des aphorismes que plus personne ne se donne la peine de vérifier tellement ils semblent l'expression du sentiment commun.

Il en est ainsi du déclin de l'Europe. Que nos pays ne jouent plus le rôle qui leur était réservé il y a un siècle ou même moins, c'est l'évidence même. Mais personne ne songerait à regretter que d'autres pays ou d'autres continents rattrapent l'Europe dans la course au progrès. Si au contraire, l'Europe déclinait non seulement en valeur absolue mais même en valeur relative, cela serait d'une tout autre gravité. Nous ne chercherons pourtant pas ici si cela est vrai ou faux. Mais l'on voudrait plus simplement savoir si l'effacement européen, quelle qu'en soit la nature, tient, comme on le pense généralement, à des raisons matérielles inéluctables contre lesquelles les habitants de l'Europe ne pourraient rien. Il importe en effet au plus haut point de savoir si tant d'aveux de faiblesse ne recouvrent pas plutôt la tentative inconsciente et hypocrite de dissimuler les raisons humaines de cette infériorité, raisons dont nous porterions alors toute la responsabilité.

Il est devenu habituel de déclarer que l'Europe, prise entre les deux énormes puissances démographiques américaine et russe, doit fatalement être écrasée par elles. Or c'est là, précisément, la première et la plus profonde erreur sur laquelle se greffent toutes les autres. En 1946, les dix-huit pays composant ce qu'on est convenu d'appeler l'Europe Occidentale comprenaient une population totale, exclusivement continentale, de 290 millions d'habitants. A la même époque la population

totale de l'U.R.S.S., comprenant par conséquent les régions les plus éloignées de l'Asie, s'élevait à 197 millions, tandis que ce qu'on est convenu d'appeler les États satellites groupait 86 millions d'habitants. Même si l'on supposait que l'ensemble de l'Europe de l'Est et de la Russie fût parfaitement homogène, la population de la partie du monde d'obédience russe s'élèverait donc à 283 millions d'habitants. A titre de comparaison, il n'est pas inutile de rappeler que les États-Unis comprennent 142 millions d'habitants.

Ces chiffres sont loin d'avoir une valeur positive incontestable ; il faut se garder de leur faire dire plus qu'ils ne signifient ; mais on ne peut pas non plus prétendre leur faire dire le contraire de ce qu'ils traduisent. La croyance générale que le groupe russe a une puissance humaine en face de laquelle l'Europe occidentale, quels que soient ses efforts, serait matériellement impuissante, est incontestablement une erreur. Encore faut-il ajouter que la plupart des pays occidentaux possèdent de vastes territoires d'outre-mer dont les habitants sont étroitement unis à ceux de leur métropole puisqu'en dépit des efforts faits pour les séparer ils leur ont apporté dans les derniers conflits un appui considérable sinon même déterminant. Les chiffres ne permettent pas de réduire à des additions toutes sèches ce que représente la puissance démographique de cette Europe ainsi complétée. Du moins serait-il normal que ses membres ressentent pleinement la fierté d'appartenir à un groupe aussi puissant, aussi ramifié et au total aussi solidaire dans l'effort.

La population est bien loin de représenter l'élément dominant de la force nationale. Le rappel qui vient d'être fait avait surtout pour objet d'écarter dès l'abord le préjugé d'un jugement aussi sommaire que faux. Ceci fait, on peut considérer les facteurs décisifs de la prospérité économique dans le monde moderne, et pour cela la comparaison n'est plus à faire seulement entre l'Europe occidentale et le bloc des pays de l'Est, tellement ces derniers sont visiblement inférieurs. C'est aussi des ressources du pays le plus visiblement prospère, les États-Unis d'Amérique, qu'il faut rapprocher celles de l'Europe occidentale. Sans doute les ravages de la dernière guerre ont-ils considérablement, mais temporairement, ébranlé notre économie. Comme les derniers chiffres d'ensemble connus sont ceux de l'année 1946, et que l'on ne peut donc pas apprécier encore par des statistiques le considérable redressement qui s'est produit depuis lors et qui se produit chaque jour sous nos yeux, il serait injuste de considérer les possibilités de l'Europe d'après les résultats obtenus il y a deux ans. On aura une idée plus juste des choses en se référant à l'année 1938 car il s'agit, en l'espèce, non pas de savoir ce que l'Europe faisait il y a deux ans, ni même ce qu'elle fait aujourd'hui, mais bien ce qu'elle est capable de faire si elle le veut, puisqu'elle l'a déjà fait.

Les experts les plus qualifiés ont reconnu, lorsqu'ils se sont préoccupés d'utiliser l'aide américaine, que « les pays d'Europe occidentale forment

un ensemble industriel dont l'importance est comparable à celle des U.S.A. ». Il n'existe pas de critérium simple permettant d'apprécier l'aptitude totale d'un pays à produire des richesses, c'est-à-dire de la prospérité. On se complaît souvent à des considérations sur les richesses naturelles, en énumérant les mines de charbon, les gisements de certains minerais, le nombre de puits de pétrole ou l'étendue des terres agricoles. Ces tableaux laissent échapper l'essentiel de ce qu'ils prétendent décrire. Il ne suffit pas qu'un pays possède certaines richesses naturelles pour qu'il soit riche. Il faut en effet qu'elles soient exploitées et qu'elles appartiennent à ses nationaux. La première condition suppose un équipement général souvent considérable et qui a nécessité la collaboration de millions d'hommes épargnant une fraction de leurs revenus, et de millions de travailleurs construisant l'outillage sans lequel les richesses de la terre resteraient mortes. La deuxième condition rappelle qu'il n'est pas de fortune si elle n'est humaine, et que trop souvent les habitants d'un pays restent indifférents à la mise en œuvre que d'autres hommes plus industrieux viennent opérer sous leurs yeux pour mettre en valeur ce que leur indolence continue à négliger. A ces deux points de vue l'Europe occidentale est riche.

Un des signes les moins trompeurs, quoique très partiel, de la richesse nationale, est constitué par l'importance de la force mécanique que son équipement met à sa disposition. Si l'on prend les chiffres moyens de 1935 à 1938, on constate que l'Europe occidentale a consommé annuellement une énergie qui, exprimée en charbon (ou en équivalence de charbon pour l'énergie hydroélectrique et le pétrole), s'est élevée à 610 millions de tonnes. A la même époque les U.S.A. ont consommé 740 millions de tonnes, masse plus élevée mais restant du même ordre. Ce chiffre global mérite d'être analysé, suivant que l'énergie utilisée provient de l'Europe elle-même ou de l'extérieur. L'énergie consommée en Europe, et provenant de l'Europe, s'est élevée à 550 millions de tonnes, tandis que 60 millions seulement devaient être importés de l'extérieur sous forme de produits pétroliers. On peut penser qu'une région qui dispose à l'intérieur de ses frontières de 90 p. 100 de l'énergie qu'elle emploie n'est pas dans une situation défavorable ; et cela est d'autant plus vrai que l'énergie électrique n'en représentait encore que 8 p. 100 et que celle-ci est évidemment susceptible d'une expansion considérable, à condition que l'on continue à équiper les chutes d'eau qui doivent nous procurer les esclaves mécaniques de la production européenne. En 1938, la production européenne représentait déjà 530 kilowatts-heure par an, et par habitant (chiffre à rapprocher des 900 kilowatts-heure des États-Unis). La capacité des centrales aménagées s'est élevée depuis 1938, malgré les destructions de la guerre, de 39 millions de kilowatts-heure à 48,7 pour 1948 et doit atteindre 59,6 en 1950.

Un effort séculaire a été nécessaire pour créer le réseau ferré qui sillonne le monde. La longueur des voies existant en Europe occidentale,

sans y comprendre l'Allemagne, était, en 1938, de plus de 170 000 kilomètres, alors qu'elle atteignait 85 000 kilomètres seulement pour les immenses étendues russes, ce qui, soit dit en passant, réhabilite singulièrement le « pauvre petit cap de l'Asie ». A la même date, le nombre de voitures de voyageurs circulant en Europe occidentale dépassait 138 000 et celui des wagons 1 540 000 ; les chiffres analogues pour la Russie étaient de 34 000 et 645 000. Il faudrait faire une comparaison semblable pour les réseaux routiers, mais on ne saurait assimiler les routes asphaltées de l'Occident européen aux pistes non empierrées qui sont souvent les seules voies de communication d'une Europe orientale arriérée. Plus valable peut-être est le rapprochement des 5 millions d'automobiles qui circulaient en Europe occidentale en 1946 et des 1,2 million de l'U.R.S.S.

Pour ne pas être trop incomplet, il faut encore considérer le produit de base essentiel que constitue l'acier. La production occidentale moyenne des années 1936 à 1938 s'est élevée à 45,7 millions de tonnes, après avoir atteint une fois le chiffre maximum de 54 millions. La production américaine, à la même époque, s'élevait à 43 millions. Au lendemain de la guerre l'Europe a connu une chute profonde, la production d'acier étant tombée en 1947 à 30,3 millions de tonnes ; mais en 1948 on atteint déjà 42,3 millions. Ce redressement n'est pas étonnant, si l'on remarque que, pour la France seule, notre production moyenne mensuelle d'acier, qui en 1945 était réduite à 139 000 tonnes, a passé successivement à 369 000 tonnes en 1946, à 471 000 tonnes en 1947 pour atteindre, au cours des deux derniers mois connus, 556 000 et 618 000 tonnes.

On a ainsi une idée, et encore bien sommaire, des considérables moyens dont disposent nos pays qui, tout en étant de vieille civilisation, n'en sont pas moins de technique moderne. La poursuite de l'effort industriel de l'Europe occidentale, tragiquement interrompu par la guerre, supposait d'ailleurs évidemment une aide massive des États-Unis pour nous procurer les matériaux et les machines nécessaires à notre restauration. Mais il est désolant que l'on ait aussi systématiquement confondu l'appauvrissement tenant à la guerre et celui tenant à d'autres causes. On n'a presque jamais voulu reconnaître la vérité, qui est que les frais mêmes de la guerre avaient été payés au comptant par le tragique abaissement du niveau d'existence en Europe occupée, lequel nous avait fait rétrograder jusqu'à une vie de protozoaire dégradé, mais qui par contre n'hypothéquait pas gravement l'avenir. Les véritables blessures infligées par la guerre à l'économie européenne ont été essentiellement les destructions matérielles, lesquelles devaient tout naturellement être compensées par l'apport généreux de l'Amérique, reconstituant l'habitat de ses alliés européens après les avoir rétablis dans leur liberté et leur souveraineté. La méconnaissance de cette vérité a justifié le détournement des crédits et des dons extérieurs vers des buts qu'il eût été plus viril d'atteindre par nos propres moyens. La guerre fait malheureusement

plus de mal encore par ses séquelles indirectes, c'est-à-dire par la confusion et le bouleversement général qu'elle crée, que par les pertes précises et mesurables qui lui sont imputables.

Quoi qu'il en soit, nous assistons aujourd'hui à une décantation incontestable des erreurs qui nous ont submergés. Et le progrès le plus certain est celui qui nous fait connaître avec davantage de sincérité la nature différenciée de nos difficultés, au lieu de les rattacher aveuglément et indistinctement à la guerre. Il est grand temps que l'aide extérieure soit localisée sur les points où elle est irremplaçable, mais que l'Europe reconquière au contraire son indépendance sur tous les terrains où cela lui est possible. C'est ainsi que la production de céréales en France, qui atteignait 8,9 millions de tonnes avant guerre, est tombée au cours de la dernière campagne à 3,8 millions de tonnes. En Italie, elle a passé de 7,4 millions de tonnes à 4,7 pour l'année dernière. Si une pareille situation devait se prolonger, il est bien évident que l'état économique de l'Europe ne cesserait de s'aggraver, mais il faudrait alors parler non pas d'une insuffisance matérielle inévitable, mais d'une décadence dont nos pays et particulièrement leurs gouvernements porteraient l'écrasante et déshonorante responsabilité. Ce ne sont pas les richesses qui manquent à l'Europe, pas plus que les hommes. Si, une fois réparées les pertes de la guerre, l'Europe ne parvenait pas à tirer parti des magnifiques ressources de tous ordres qu'elle a à sa disposition, cet échec tiendrait à des causes purement artificielles, c'est-à-dire humaines. Et celles-ci se ramènent à deux faits dont nous apercevons la malfaisance en dépit de toutes les explications intéressées qui voudraient les dissimuler : la toute-puissance de l'idéologie politique et l'absurde découpage de l'Europe.

On ne dira jamais assez le mal que nous fait la paradoxale continuation de conflits politiques et sociaux qui se survivent alors que les motifs qui les justifiaient ont disparu. Non pas certes que les choses aillent bien, ce qui serait la plus absurde des affirmations. Mais il est inconcevable que des doctrines échafaudées il y a plus d'un siècle, et dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles n'ont plus aucun rapport avec l'état présent du monde, continuent cependant à entraver les efforts de toutes les nations pour améliorer leurs conditions d'existence. Si quelque chose pouvait nous faire croire à la décadence européenne, ce serait bien la nullité prétentieuse des logomachies dans lesquelles se complaisent les professionnels de la politique. Et pourtant nous ne nous y résolvons pas. Les preuves abondent que les qualités individuelles des Belges, des Suisses, des Français n'ont pas disparu. Partout où il leur est possible d'exercer leur esprit d'entreprise, leurs créations atteignent en perfection et en rapidité ce que font les mieux doués de leurs concurrents. Ce n'est pas leur imagination qui fait défaut, ni leur intelligence qui faiblit ; mais un régime qui ménage la médiocrité, favorise le parasitisme et décourage l'initiative finirait par étioler des qualités pourtant vivaces et qui ne demandent qu'à s'épanouir à nouveau. On ne peut pas

ne pas reconnaître que l'exploitation professionnelle de difficultés sociales trop certaines contribue beaucoup plus à les entretenir qu'à guérir les maux dénoncés. La prédominance des préoccupations doctrinales sur les exigences du réel conduit à la tyrannie exercée par les partis ; et les forces de la nation s'épuisent à alimenter les plus futiles, les plus vaines, les plus stériles agitations. L'Europe reste riche d'une population abondante, intelligente, industrieuse, inventive ; dans la mesure où cette dernière est frappée d'impuissance, la faute en est au microbe politique qui envahit et finirait par empoisonner toutes les sources de son énergie.

Ce premier danger n'est d'ailleurs qu'une face de l'autre cause de la faiblesse européenne. Il est évident en effet que le cloisonnement de l'Europe ne correspond à aucune exigence tirée de la contexture actuelle de la vie économique, mais qu'il est la survivance de notre passé historique, et souvent de sa partie la plus contestable. L'opinion commune a cessé d'attacher au nationalisme la même importance qu'autrefois. Une expansion naturelle, inséparable de toute idée de progrès, repousse les barrières qui séparaient plus aisément les hommes lorsqu'ils avaient peu de moyens de se connaître. Il a fallu des siècles pour supprimer les octrois ; espérons qu'il n'en faudra pas autant pour supprimer les douanes. Malheureusement l'aspiration populaire se heurte en cette matière aux résistances politiques qui, là comme ailleurs, s'accrochent désespérément au passé, en dépit de leur prétention d'être toujours à l'avant-garde du mouvement. Il est impossible de contester que toute affirmation portant sur la faiblesse de l'Europe comporte une contradiction interne, car, si faiblesse il y a, ce n'est pas le fait d'un des pays européens puisque chacun a tous les éléments nécessaires de la richesse, mais c'est parce que l'Europe n'existe pas comme entité autonome. L'absence d'unité européenne est, du point de vue économique, la seule explication valable de ce qu'on appelle l'éclipse européenne. Il est inutile de se lamenter sur un abaissement qui résulte uniquement de notre absence de décision et d'un attachement quasi superstitieux à des frontières qui eurent leurs raisons d'être, mais qui les ont perdues.

On peut donc conclure, sans grande chance d'erreur, que l'impression de décadence dont nous souffrons douloureusement ne tient à aucune condition matérielle, laquelle serait inguérissable. La responsabilité en incombe aux médiocres chefs de l'opinion, lorsqu'ils rabaissent les magnifiques problèmes de gouvernement au niveau de leur ignorance impuissante ou de leurs intérêts personnels les plus sordides ; et elle revient aussi à nous tous, lorsque nous acceptons, avec une coupable résignation, le maintien de la mutilation de l'Europe qui est en évidente contradiction avec les exigences de notre salut commun.

ED. GISCARD D'ESTAING

PROUST ET MONTESQUIOU

(Souvenirs)

BLESSÉ dès septembre 1914, j'eus la chance d'être envoyé à Angers chez les Franciscaines de Sainte-Marie-des-Anges qui avaient transformé en hôpital une aile de leur charmant couvent.

Un matin, la sœur portière déposait sur mon lit un télégramme. Ses traits, d'ordinaire si placides, révélaient la surprise que lui causaient son volume et son poids. Il était signé Marcel Proust.

C'était le temps où, le long des fils télégraphiques, ne couraient que des formules concises : *Impossible envoyer davantage, Reviens de suite, Prière donner nouvelles,* dont le laconisme ne présageait le plus souvent rien de bon. Le télégramme de Proust inquiétait au contraire par sa prolixité. Il débutait ainsi :

Bien que l'étendue de mon admiration pour votre héroïsme n'ait d'égale que celle de votre antipathie pour moi, je veux que vous sachiez, etc...

Suivaient une citation d'Alfred de Vigny et des considérations magnifiques sur l'Adoration Perpétuelle, du privilège de laquelle il savait, n'ignorant rien, que jouissait mon monastère. Il me transmettait les vœux de madame Sarah Bernhardt et terminait en demandant la permission de m'écrire.

Il faut dire tout de suite que mon héroïsme se réduisait à avoir reçu des éclats d'obus, tandis que, couché dans un fossé avec les hommes de ma section, j'attendais que voulût bien cesser une rafale d'artillerie. Quant à mon antipathie pour lui, il traduisait ainsi malicieusement le blâme inexprimé de mon snobisme oxonien pour la singularité de son décor et celle de sa mise, assurément fort différente de celle des officiers de la Garde se rendant en civil au Turf Club ou s'acheminant vers le Savoy. Quoiqu'il en fût, je le priai aussitôt de m'écrire et, durant les cinq mois que je passai à Angers, je reçus de lui plusieurs lettres qui me divertissaient énormément mais passionnaient sœur Eugénie, mon infirmière, parce qu'éprouvant de la paresse à les déchiffrer, je lui enjoignais de m'en faire la lecture.

Dès mon retour à Paris j'allai remercier mon correspondant.

Quelques années auparavant, Reynaldo Hahn m'avait présenté à lui mais à vrai dire, depuis lors, je ne m'étais guère soucié de cultiver son amitié. Son appartement était trop laid. Je ne m'habituerais jamais à ses tricots. Et puis, observateur servile des conventions — je l'avoue aujourd'hui avec honte — j'abhorrais les extravagants, à moins qu'ils ne s'appelassent Sagan, d'Hinnisdael, ou surtout, *Last but nos least*, Robert de Montesquiou Fezensac.

A celui-là tout me paraissait permis. Qu'importât qu'il ne cherchât pas à Londres le modèle de ses élégances? D'Artagnan revivait sous ses chapeaux hauts de forme. Il eût tôt fait de remettre Brummel à sa place, de faire taire Saint-Simon. Avait-il du goût? A la vérité je ne le sais pas, mais il vivait dans une atmosphère d'une incroyable « splendeur » : d'énormes hortensias se dilataient dans son jardin, on glissait dans les salons sur des parquets-miroirs, au milieu de livres, de verreries, de porcelaines, et de mille reliques du passé auxquels, par ses commentaires, il s'attachait à conférer une inestimable valeur. Que dire de ce lit de parade imprévu, fabuleux dragon chinois dont les tentacules enserraient le sommier de leur menace symbolique et dont les yeux s'allumaient brusquement au passage des visiteurs privilégiés. Il y avait encore, dans ce Pavillon des Muses[1], la vasque en marbre rose, dite « baignoire de la Montespan », et parfois « bain du Roi ». Comment eût-on résisté à la séduction de tant de « souvenirs »?

Proust m'ayant parlé de M. de Montesquiou, le soir de notre première rencontre, je n'avais pas manqué de demander peu après à celui-ci ce qu'il savait de l'écrivain :

« Il est étrange, me dit-il, que ce soit à moi de vous renseigner sur quelqu'un dont la condition bourgeoise et les ascendances raciales s'apparentent en somme aux vôtres. Celui que vous avez nommé est un produit du jardin de madame Madeleine Lemaire, jardin auquel cette impératrice des roses n'accorde pas toujours un soin assez vigilant. Je ne dis pas cela, d'ailleurs, pour ce petit Proust qui a une tournure d'esprit originale et dont les égards pour ma personne sont ceux qui conviennent. Sa culture est appréciable. Sous des dehors timorés il n'est pas dépourvu d'audace. C'est pourquoi il eût sans doute mieux fait de se lancer sur le terrain des affaires où son atavisme fractionnel (il y tenait) eût servi sa hardiesse. Vous qui n'avez jamais pénétré très avant dans les domaines de l'esprit, pourriez peut-être tirer profit de son commerce. Mais ne le prenez pas comme professeur d'écriture : la sienne est presqu'aussi vilaine que la vôtre. Et si vous souhaitez vous informer des salons, adressez-vous aussi à d'autres : il croit madame V... une femme du monde et la comtesse de N... une grande dame! (Ici montèrent vers les plafonds

1. Il se trouvait à Neuilly, boulevard Maillot, actuellement Maurice Barrès. Sur les demeures de Montesquiou, voir ses souvenirs *(les Pas Effacés)* dans la *Revue de Paris* du 1er mars 1923.

les fusées à éclatement de son célèbre rire.) Au reste, à lui comme à son ami Daudet, j'ai témoigné une bienveillance que le Ciel m'a épargné d'étendre au troisième larron, le musicien Hahn. (Ce nom monosyllabique fut vomi dans un hoquet de rage.) Il serait bon, conclut-il, que vous donniez à Proust l'adresse de votre tailleur. »

Ces paroles venues de si haut me semblèrent pouvoir être diversement interprétées.

Mais en 1915, quand je me rendis chez Proust, j'avais lu *Du côté de chez Swann*, et j'avais conçu pour l'écrivain une admiration profonde. J'eus le bonheur de la lui exprimer en des termes qui lui plurent et je comptai bientôt parmi ses familiers.

***

Jamais je ne m'amusai tant qu'en sa compagnie.

Nous allions souvent au restaurant ; chez Larue, chez Paillard, mais surtout au Ciro's. Arrivés les derniers, quand notre dîner se terminait les maîtres d'hôtel eux-mêmes étaient déjà partis... C'était l'heure où Proust s'en allait frapper à la porte d'amis non avertis. Quelques-uns se seraient d'autant plus volontiers passés de cette faveur nocturne que leur concierge protestait le lendemain avec véhémence. Madame J.-E. Blanche nous fit un soir un accueil sans aménité. M. Strauss refusa carrément de nous recevoir.

Quand vint l'époque du Ritz (ne dit-on pas l'époque d'Arles pour Van Gogh, l'époque de Tahiti pour Gauguin ?) la situation devint plus facile. Proust tenait cercle dans la galerie ou montait « aux étages », beaucoup de ses amis, parmi lesquels la princesse Soutzo, habitant l'hôtel. Peu importait là l'heure tardive des repas : ils lui étaient servis avec des honneurs spéciaux qui étonnaient et parfois même agaçaient certains clients.

Pour moi, les meilleures soirées étaient celles qu'il voulait bien passer dans ma garçonnière de la rue Galilée qui n'était certes pas un rendez-vous d'intellectuels. Il y a connu cependant Lacretelle et Morand. Il s'est plu à écouter là le jargon de certain philosophe norvégien qu'on devait retrouver plus tard chez les Verdurin, à La Raspelière. Il aimait à y rencontrer un pittoresque et fastueux diplomate auquel ressemble étrangement le prince von Faffenheim, l'ami de M. de Norpois. Et c'est là, parmi les photographies d'Oxford, les gravures de sport et les bouteilles de *Black and White* que m'apparut un nouveau Proust, une nuit où, accouru pour entendre le récit des catastrophes que j'avais, suivant ma coutume, attirées sur ma tête, il s'écria, d'une voix presque brutale : « Quelle chance est la vôtre ! Quels matériaux le sort met entre vos mains ! Au travail ! Prenez la plume et puisez dans vos infortunes comme en un munificent réservoir. » Car son vocabulaire, ce soir-là, était devenu aussi fastueux que celui de Robert de Montesquiou.

***

Depuis le début des hostilités, je n'avais pas revu ce dernier. Quand je fus attaché à notre ambassade de Londres je vins souvent à Paris mais lui ne s'y trouvait pas ; il habitait presque toujours son castel pyrénéen qui s'appelait Artagnan, du nom de son fameux ancêtre. A la veille de mon départ pour Tokyo, apprenant qu'il s'était réinstallé dans son Palais Rose [1], au Vésinet, je le priai à déjeuner et il me rejoignit chez Ledoyen. (Nous devions nous rendre ensuite au Petit Palais pour visiter une exposition de peinture.) Rares étaient les occasions de rencontrer l'auteur des *Hortensias bleus*, mais quand on avait cette bonne fortune, on la voyait se prolonger au delà de ce que l'amitié la plus exigeante aurait pu souhaiter.

Il était tout aussi brillant que naguère et je sentis renaître à ses côtés mon humilité. Pourtant les temps avaient changé. Montesquiou n'était plus à sa place, non seulement dans ce restaurant où les gens le regardaient stupéfaits, mais dans cette époque nouvelle, indifférente, déjà, aux valeurs qui avaient compté pour lui. Il en était conscient et son langage se nuançait d'une mélancolie pleine de noblesse. Il me dit combien les épreuves du pays avaient touché son cœur, combien, n'étant plus en âge de porter les armes, il avait souffert de rester à l'écart. Toutefois il avait contribué à la défense de la patrie : il avait écrit des poèmes, tout un recueil célébrant la grandeur de la France et exaltant ses vertus guerrières. D'autres, au contraire, sourds aux cris de douleur qui montaient des champs de bataille, n'écoutant que leur seul intérêt, avaient continué, insensibles, leur chétive besogne. Termites impudiques, ils avaient préparé leurs voies au milieu des décombres!! Arrivistes éhontés, ils avaient intrigué parmi les larmes . Ne parlait-on pas d'un prix Goncourt?...

Mes yeux s'ouvrirent. Les *Jeunes Filles en Fleurs* avaient paru et il ne semblait pas impossible que cet ouvrage fût couronné place Gaillon. Mais M. de Montesquiou poursuivait. Ignorais-je donc les bontés qu'il avait eues pour Proust? N'était-ce pas grâce à sa protection éminente que tant de gens distingués s'étaient intéressés à cet inconnu? Lui avait-il marchandé les conseils et les leçons? Et qu'avait-il reçu en échange? Un mot à peine lisible le remerciant de ses félicitations et déclinant sous un vain prétexte de santé l'honneur de sa visite. Puis soudain, sur un autre registre, d'une voix devenue plaintive et geignarde, il dit son dégoût des hommes en général et des hommes de lettres en particulier.

Un moment plus tard, il parlait de toute autre chose. Mais comme nous quittions la table, il me saisit par le bras et abaissant vers moi un visage d'inquisiteur, plongeant dans mes yeux son regard embrasé ,il clama, sans souci d'être entendu : « Quel est cet étonnant bonhomme, ce merveilleux fantoche qui fait son apparition sur la plage de Balbec? » J'affirmai que

1. Où Montesquiou était venu habiter à la fin de la guerre.

je n'en savais rien, et j'ajoutai que si le roman était à clefs, il y en avait peut-être plusieurs pour chacun des personnages. Nous gagnâmes l'exposition et pendant deux heures il me tint farouchement sous le charme de sa parole merveilleuse et de sa lucide érudition.

Vers cinq heures je lui faisais mes adieux. Redressé, superbe, les yeux levés vers le ciel, il énonça des phrases belles sur l'amitié, les séparations, les départs, les retours. Puis ses traits se crispèrent ; il glapit : « Je vous laisserai par testament toutes mes lettres de Proust » et disparut à grands pas dans la pénombre des Champs-Élysées.

***

Le soir même j'allai boulevard Haussmann. Je racontai mon après-midi et évoquai l'interprétation inquiète et furieuse qui avait jailli au souvenir de M. de Charlus. Proust ne répondit pas. Il riait les mains jointes à hauteur du menton... Puis de ses lèvres sortirent ces vers de La Fontaine :

Craignez, Romains craignez que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère
Et mettant en nos mains par un juste retour
Les armes dont se sert sa vengeance sévère
Il ne...

Je l'arrêtai : « Ne continuez pas, Marcel. J'ai compris. » Mais en vérité ce que je venais de comprendre c'est que certains chefs-d'œuvre ont un goût de revanche.

HENRI BARDAC

IMAGES DE PARIS

CHARLES BOYER

Il vient de nous revenir après neuf ans d'absence, pour une courte visite, et sa gloire américaine dont Paris est jaloux n'a pu empêcher qu'on ne le fête ici comme un grand acteur français. Charles Boyer nous appartient, en dépit d'une carrière où le hasard joua son rôle, qui l'envoya pour la première fois à Hollywood il y a dix-huit ans jouer des films dans sa langue natale, car il ne savait pas l'anglais à cette époque et le « doublage » n'existait pas. Ce procédé barbare n'était pas inventé et l'on trouvait plus simple alors de refaire entièrement les films à succès, à l'usage des pays où l'on désirait les exporter. C'était plus coûteux, mais le résultat était meilleur et c'est ainsi que Charles Boyer fut choisi pour tourner à nouveau *Big-House* et *le Procès de Mary Dugan*. Ce fut sa première infidélité au théâtre français, mais elle ne fut pas de longue durée car il revint en Europe pour réaliser à Paris *l'Epervier* de Francis de Croisset où débutait Natalie Paley, *la Bataille*, puis *Liliom* et à Berlin *Tumultes*. En 1934, Hollywood le rappela pour tourner en anglais cette fois, mais il nous fut encore rendu pour jouer *le Bonheur* d'Henry Bernstein avec Yvonne Printemps et le cinéma français le retint un moment avec *Mayerling* et *Orage* où il eut comme partenaires deux jeunes inconnues, Danielle Darrieux et Michèle Morgan. Enfin Hollywood l'accapara. Il s'y fixa, s'y maria avec une jeune actrice anglaise, Pat Patterson, et il a maintenant un fils de quatre ans et demi.

Né à Figeac, Charles Boyer y fit toutes ses études jusqu'à son baccalauréat. Mais il rêvait déjà d'être acteur et il se souvient qu'aux fêtes du collège il joua à quinze ans *Cyrano*. Sa mère, prudemment (il n'avait que dix ans lorsque son père mourut) voulut pourtant qu'il continuât ses études. Et ce fut Paris, la Sorbonne et la licence de philosophie. Cependant tout en suivant les cours de la Faculté, il préparait le Conservatoire où il entra, sitôt licencié, dans la classe

de Raphaël Duflos. Il y resta deux ans et n'obtint qu'un second prix, en même temps que Pierre Blanchar et Fernand Ledoux : pas de premiers prix cette année-là... Alors il quitta le Conservatoire et vînt chez Gémier au Théâtre Antoine pour jouer un petit rôle dans *la Bataille*. Bien qu'il n'eût qu'un cachet de soixante francs par jour, on l'avait estimé trop cher pour l'Odéon, et c'est ainsi que Boyer n'appartint jamais à un de nos théâtres subventionnés. Mais Pierre Frondaie lui confia en 1922 le principal rôle de *l'Insoumise* ; Édouard Bourdet l'y remarqua et lui fit créer *l'Homme Enchaîné* et reprendre *le Rubicon*, avant qu'Henry Bernstein ne l'engageât pour jouer *la Galerie des Glaces*, *le Venin*, *Mélo*. Peu de jeunes acteurs auront donc aussi facilement que celui-ci rencontré le succès dans les pièces à succès. Mais tous ses dons de comédien n'y auraient pas suffi s'il n'avait eu en outre ce qui va au delà du talent, une présence en scène, la présence d'un être vrai, de qui le regard et la voix ne sont pas de faciles séductions, mais l'expression d'une intelligence et d'une âme. Charles Boyer par sa culture et sa sensibilité est un homme avant d'être un comédien. François Mauriac qui écrivit sur lui, quand il jouait dans un théâtre d'avant-garde *la Grâce* de Gabriel Marcel, un bel article rempli d'éloges, fut tout surpris quand il vint l'en remercier de voir un tout jeune homme plein de simplicité et de naturel, qui lui parlait de ses livres et non du rôle dont il l'avait loué. Pour Édouard Bourdet, Charles Boyer représenta toujours un ami, plus encore qu'un interprète. Au moment de *l'Homme Enchaîné*, bien que l'auteur eût dix ans de plus que le comédien, ils en étaient l'un et l'autre à leurs débuts, et c'était pour tous deux la jeunesse. Ils soupaient ensemble souvent, avec la charmante Marthe Régnier qui jouait également dans la pièce. Ils se retrouvaient au Bœuf sur le toit, le premier Bœuf, celui de la rue Boissy-d'Anglas. En arrivant, Édouard Bourdet demandait aux deux autres : « Bonne salle ce soir ? » S'ils lui répondaient : « On a fait le maximum », Bourdet alors commandait du caviar et du champagne, et la soirée se poursuivait tard dans la nuit jusque dans les boîtes russes. Mais on ne parlait plus théâtre, on s'amusait tout simplement. Édouard Bourdet aimait la conversation de Charles Boyer, il lui réclamait parfois des anecdotes : l'esprit d'observation et l'humour de celui-ci lui en fournissait beaucoup, et il avait un don d'imitation — il l'a toujours — qui donnait de la saveur à la moindre d'entre elles. Ces souvenirs heureux, cette vie facile, à travers le temps et l'éloignement Charles Boyer ne les a jamais oubliés ; il en parle encore avec tendresse, il sait le prix qu'avait l'amitié difficile d'Édouard Bourdet et mesure la perte qu'il a faite en ne le retrouvant pas aujourd'hui. Car en dépit des apparences, c'est un cœur fidèle. Quand à la Grande Nuit de Paris il a présenté les stars de Hollywood, son petit discours commençait ainsi : « Puisque je retrouve mon pays... » Or l'on sait qu'il est naturalisé américain, et beaucoup de s'étonner. Qu'est-ce donc pour lui que cette naturalisation ? « Un geste de loyauté

envers les États-Unis, répond-il, et que j'ai fait en 42, quand l'Amérique entrait en guerre et devait aider à la libération de la France. Cela ne m'a fait acquérir aucun privilège là-bas, et la France ne reconnaissant pas la naturalisation je ne suis pas dispensé de mes devoirs de citoyen français. Il y avait dix-huit ans que j'étais résident américain. Peut-on rester un éternel invité, ne soutenir nulle part aucun point de vue? Je suis acteur, ne dois-je pas être membre d'un syndicat américain d'acteurs, me mêler à la vie nationale du pays que j'habite, voter, prendre parti? Il faut cinq années de démarches et de paperasseries pour être naturalisé. Une première fois j'ai laissé passer ce délai sans opter pour les États-Unis. La seconde échéance arrivait au moment de Pearl Harbour. Pouvais-je refuser le risque d'être mobilisé dans l'armée américaine? A quarante-deux ans, je le courais encore là-bas — j'ai été mobilisé en France en 39, ajoute-t-il, à Agen, dans l'artillerie coloniale — j'y suis resté quelques mois, employé à la Poste! Puis on a renvoyé les Français de quarante ans résidant à l'étranger, dont j'étais, attendre un appel ultérieur dans leurs foyers. C'est alors que le général Jouarre m'a dit : « Retournez à Hollywood, où l'on désire que » là comme ailleurs il y ait des présences françaises. » L'envahissement de la France en 40 n'a pas permis à Charles Boyer de revenir. Mais en contact permanent avec les gaullistes, il n'a cessé de servir les intérêts de la France Libre, suivant les directives de M. Adrien Tixier, le représentant du général de Gaulle aux États-Unis.

On sait très bien ici la généreuse participation de Charles Boyer aux envois pour les prisonniers et les enfants de chez nous. Les œuvres de secours aux artistes français ne sauraient oublier non plus les innombrables paquets qu'elles reçurent de lui. Mais on connaît moins bien son effort le plus durable et le plus efficace pour aider à notre prestige en Amérique : le « French Research Foundation » qu'il créa en juin 40, et dont il assuma seul tous les frais. Ce centre français de « recherches », l'idée initiale de Boyer était qu'il fût une aide pour le cinéma américain chaque fois que celui-ci ferait un film ayant trait à la France, qu'il fût historique ou contemporain, afin d'éviter des erreurs regrettables de dialogue ou de mise en scène. Aussi il constitua une bibliothèque, achetant tout ce qu'il pouvait trouver de livres concernant l'Histoire, l'Art ou le Costume, ainsi que des biographies et des mémoires. Il acquit un terrain et fit bâtir un bungalow entre Hollywood et Beverly-Hills, y installa quelques salles de lectures et deux jeunes femmes bibliothécaires. Aujourd'hui celles-ci ont inscrit sur leurs fichiers quinze mille livres, plus une centaine de mille de coupures de presse. Et ce n'est plus seulement les producteurs, les metteurs en scène, les costumiers, les décorateurs de Hollywood qui viennent les consulter, mais les étudiants, les peintres et les écrivains. Devant l'ampleur qu'à prise son œuvre et son utilité incontestable, Charles Boyer s'inquiète d'en être le seul responsable. « Je voudrais bâtir encore un auditorium, explique-t-il,

où des conférences payantes pourraient être d'un grand profit. Mais sa construction coûte trois fois plus cher cette année. J'ai encore des capitaux d'avance pour deux ou trois ans, ajoute-t-il. C'est précaire : tout dépend de ma santé et de mon travail. »

Ce travail, Charles Boyer est retourné le poursuivre à Hollywood où il a des engagements, et peut-être jouera-t-il *les Mains sales* à Broadway. Cependant, il reviendra à Paris au printemps, cette fois-ci avec sa femme et son fils car il restera plus longtemps. Il veut tourner un film ici, il ne sait pas encore lequel, il a plusieurs propositions et il hésite encore à choisir, mais ce dont il est sûr c'est qu'il fera un film français, car il admire certains de nos metteurs en scène et se réjouit de travailler pour eux. « Le Cinéma français a un immense succès là-bas, dit-il. *Le Diable au Corps*, *Quai des Orfèvres*, *Monsieur Vincent* font salles combles, tandis qu'aujourd'hui les films américains perdent de l'argent. D'innombrables salles en réclament incessamment : s'ils ne font pas le maximum huit jours de suite, ils disparaissent. Pendant la guerre les pires eurent du succès, le public cherchant une évasion de la tristesse des temps. Cela amena une « crise de facilité », on crut que la publicité et un nom sur l'affiche suffiraient toujours à attirer la foule. Les studios sont des usines monstres condamnées à la prospérité ; et ils ne savent pas à cause de leurs immenses rouages, comment remplacer la quantité par la qualité. » Il est arrivé à Charles Boyer de refuser trois fois le même scénario, qu'on lui présentait comme neuf, alors qu'il était à peine modifié.

Un des films qu'il considère comme le plus réussi qu'il ait tourné, c'est *Love Affair (Elle et lui)* avec Irene Dunn. « D'ailleurs ajoute-t-il, le plaisir que je prends à mon métier, c'est toujours l'interprète avec qui je joue qui me le donne. J'ai aimé mon rôle dans *Marie Waléska* à cause de Garbo, comme j'ai aimé celui d'*Arc de Triomphe* à cause d'Ingrid Bergman. Toutes trois sont des partenaires exceptionnelles. » Mais il sait bien qu'à Paris il s'en trouve aussi plus d'une qui pourront lui apporter les mêmes satisfactions professionnelles.

Les Américains, pendant la guerre, définissaient l'accent qu'a en anglais Charles Boyer comme *a free french accent*. C'était vouloir dire l'accent de la France Libre. Un slogan publicitaire s'empara même de cette formule, dont nous n'aurons pas besoin de nous servir pour assurer le succès du film qu'il fera ici : il nous suffira de savoir qu'il parlera français, et qu'enfin sous son image il n'y aura nul encombrant sous-titre.

*
* *

CÉSAR RITZ

Pour qu'un petit berger de Niederwald, hameau perdu près des sources du Rhône, ait pu faire de son nom un symbole de luxe et d'élégance, il fallait qu'il eût plus que de l'ambition, mieux que de l'in-

telligence, une sorte de génie. Madame Ritz vient d'écrire l'histoire de son mari. Treizième enfant d'une famille pauvre, il gardait le bétail de son père, en rêvant d'échapper à son humble destin. La chance ne le servit pas toujours et les encouragements lui manquèrent souvent. Placé à quinze ans comme aide-sommelier à l'auberge d'un village voisin, il fut très vite renvoyé, le patron lui ayant déclaré : « Vous ne ferez jamais rien dans l'hôtellerie, il y faut certaines dispositions, un flair spécial, et vous ne les avez pas. » Engagé comme garçon au réfectoire d'un séminaire de jésuites il fut congédié au bout de quelques mois ; le voici sacristain et sonneur de cloches. Entendant parler de l'Exposition de 1867, il partit pour Paris où après un court apprentissage dans des hôtels qui ne désemplissaient pas, il devint serveur chez Voisin. Là il rencontra cette société de la fin du Second Empire, la Païva, Cora Pearl, ou Sarah Bernhardt, le prince de Galles, les grands-ducs russes, Gautier, Goncourt, Dumas fils, le général Boulanger, Thiers, Mac-Mahon, etc., qui l'éblouit et lui servit, observe madame Ritz, beaucoup plus qu'il ne la servait : « Il apprit à tout voir sans paraître observer, à tout entendre sans avoir l'air d'écouter, à être attentif mais non servile, à aller au devant des désirs sans être présomptueux. » Désormais Ritz eut une clientèle qui le suivit fidèlement de la Côte d'Azur au Rigi-Kulm : « Où ira Ritz, nous irons aussi », déclarait le prince de Galles, et bientôt les grands hôtels de Lucerne, Monte-Carlo, Rome, Paris et Londres se le disputèrent comme directeur. Le petit berger suisse apporte partout où il passe un raffinement de confort et une perfection de cuisine qui n'avaient jamais encore été atteints. Son ascension prodigieuse est contée par madame Ritz avec une admiration touchante qui n'exclut pas une verve pleine des observations les plus fines sur l'époque, les clients et le personnage qu'est son mari. Ce paysan valais au prénom impérial, qui arriva à réformer les mœurs anglaises en instituant et imposant les dîners du dimanche au Savoy, alors que jusque-là il était de mauvais ton de se montrer hors de chez soi le jour du Seigneur, ce dictateur de l'Élégance était lui aussi devenu un élégant. Sa garde-robe comprenait cent cravates, quarante-deux gilets de fantaisie, vingt paires de souliers, huit chapeaux de soie, huit redingotes, etc., « Et l'œillet blanc qu'il portait à sa boutonnière dépassait en blancheur et en fraîcheur tous les œillets imaginables », affirme John son valet de chambre, qui ajoute : « Quand quelqu'un me demande si je sais faire les bagages, je ris... Je faisais ceux de M. Ritz, et il fallait aller vite. M. Ritz se tenait près de sa garde-robe, et jetait ses habits en plusieurs tas différents, me criant au fur et à mesure : Paris, Suisse, Allemagne, Italie, Angleterre. Les malles étaient ouvertes, il s'agissait de ne pas se tromper...» Ritz était un grand voyageur, comme Napoléon fut un grand conquérant ; il avait lui aussi une tactique personnelle et imprévue pour gagner du temps sur ses itinéraires, en ce temps sans avions, inventant par exemple de passer par Bâle pour aller à Londres

afin d'y arriver plus tôt qu'on ne l'y attendait. Les batailles de Ritz sont de rapides victoires. Batailles gagnées contre les entrepreneurs, maçons et tapissiers qui menacent de retarder une inauguration, l'ouverture d'une saison, contre un orage qui compromet des dîners en plein air, contre des tables boiteuses, des chaises inconfortables, des éclairages manqués. Ruses diplomatiques aussi, quand il s'agit de déloger un client important d'une suite royale pour y installer une Altesse, ou de s'annexer le chef d'une maison rivale, le cuisinier inspiré qui inventera les toasts Melba ou la salade Alexandra. Justesse de coup d'œil pour évaluer les choses et les gens, décision prompte pour dompter les événements, sens de l'autorité, pouvoir de convaincre et d'entraîner ses troupes, rien ne manque à César de ce qui fait les Césars. Et sa plus belle conquête est celle de la Place Vendôme. Quand il y eut planté son drapeau le 5 juin 1898, l'hôtel Lauzun devint l'hôtel Ritz. S'il se souvenait encore du cercle étroit de montagnes où son imagination d'enfant buta si souvent, il devait penser que la vie l'avait mené bien au delà de ses rêves. Car Ritz était modeste, et il ne semble pas que l'orgueil d'une étonnante réussite ait jamais gâté la simplicité de cet homme, qui ne tenait pas à l'argent et dont le persistant regret fut de ne pas être cultivé, savant. Une promenade dans Rome, une visite chez Lady de Grey qui possédait une vaste bibliothèque, lui faisaient mesurer son ignorance ; une tristesse assombrissait son visage, et sa femme tout de suite en savait la cause qu'il avouait d'ailleurs sans fausse honte : « Voisin, voilà ma seule Alma Mater », soupirait-il. Il est mort d'épuisement, après une longue maladie, en 1918. Cette année-ci on a fêté le cinquantenaire du Ritz, son chef-d'œuvre. Madame Ritz avait invité quelque six cents personnes, à l'heure des cocktails, dans les salons de la Place Vendôme. Elle accueillait ses hôtes, et avec une mémoire infaillible, celle des royautés et des directeurs d'hôtel, elle reconnaissait la plupart d'entre eux, ceux en tout cas qui furent les habitués de ce lieu-saint de l'élégance. Chacun, même s'il ne l'avait jamais lu, parlait de Proust en reconnaissant la comtesse Greffulhe, toujours haute et belle, et pensait à la duchesse de Guermantes. Il manquait, parce qu'il est mort au début de cette guerre, le célèbre Olivier, le maître d'hôtel et de cérémonie de ce beau monde pendant tant d'années. Olivier fut enlevé à Paillard par Ritz en 1899. « Tous les moyens sont bons en amour, en guerre et en hôtellerie », dit madame Ritz. C'était un Basque nommé Dabescat, plein d'intelligence, de finesse et de tact, connaisseur en vins comme en mets raffinés. Marcel Proust lui confiait l'ordonnance des dîners qu'il donnait et le consultait sur des questions de préséances. Lorsque qu'Édouard Bourdet eut l'idée d'écrire *le Sexe Faible* il n'imagina pas d'autres décors pour ses héros cosmopolites que le Ritz, et n'en fit pas mystère à Olivier, qu'il allait souvent interroger. Quelque confiance que lui témoignât l'auteur, Olivier ne devint jamais familier, et se tenait debout devant sa table, dans sa position favorite, appuyé sur une jambe,

les mains croisées paumes en dehors. Il répondait aux questions, se laissait aller à raconter, n'était jamais indiscret, mais laissait deviner ce qu'il fallait comprendre. Il obtint de la Direction que l'on prêtât au théâtre les petits guéridons en marbre couleur de nougat, et comme une signature connue, ils authentifièrent le Ritz sur la scène de la Michodière. Mais quand Édouard Bourdet lui offrit une loge pour la première représentation, il répondit simplement : « Ce soir-là je connaîtrai trop de monde, je préfère y aller plus tard. » Il y alla en effet, et s'il trouva la satire un peu amère, il ne le laissa jamais deviner, et resta avec l'auteur affable et respectueux. Celui-ci en souvenir du *Sexe Faible* lui donna un étui à cigarettes. Olivier l'en remercia avec une parfaite courtoisie, mais de leur « collaboration » il ne fut plus jamais question. Il était bien le lieutenant qu'il fallait à César Ritz, mieux encore, l'ambassadeur digne d'un tel empire.

***

LA SAISON A PARIS

Bien que le ciel de juin ait manqué de bonne grâce, caché le soleil et dispensé la pluie, les fêtes cette année n'ont jamais, depuis l'entre-deux guerres, été plus nombreuses à Paris. La charité d'abord y trouva son compte. Le Bal des Rubans, le Bal de la Voilette et la Grande Nuit de Paris à la Tour Eiffel rapportèrent aux œuvres pour l'Enfance des sommes importantes. Les femmes bravaient l'humidité et la boue, pour êtres belles, couvertes de coques et de nœuds, coiffées de tulle, pour être bonnes aussi peut-être en achetant très cher l'agrément de danser en des jardins mouillés et de souper sur des terrasses éventées.

Comme pour les récompenser de leur zèle à vouloir s'amuser on leur offrit d'autres fêtes encore, celles-là uniquement pour le plaisir comme eût dit Boni de Castellane. Telle fin de journée par hasard clémente ce fut une garden-party dans une des plus belles résidences de Neuilly ; autour d'un bassin aux nobles proportions les petites tables du goûter alternaient avec des grands vases pleins de lis et de delphinium, et l'orchestre jouait sous les arbres de la pelouse. Ou bien un bal dans une demeure de la Muette, dont le jardin semblait réchauffé par ses illuminations, un autre à Viroflay dans une ravissante maison Louis XVI, agrandie par une tente de velours et de tapisseries, un encore sur une péniche des bords de la Seine, un feu d'artifice dans le parc de l'Interallié, sans parler de soirées de musique pour ceux qui n'aiment pas danser, chez tous ceux qui aiment et peuvent recevoir. Entraîné par ces multiples exemples, ébloui par ces fastes, un jeune Portugais de passage à Paris résolut de clôturer cette saison par une fête digne d'elle. Il eut l'idée de louer pour un soir les Bains Deligny, amarrés au pont de la Concorde

et d'y donner une Nuit vénitienne. Entièrement drapés de velours rouge à crépines d'or, recouverts de tapis épais, ornés d'arbres en caisses et de buissons de fleurs, éclairés par des girandoles de bougies, il ne restait de ces bains célèbres que la vaste piscine où sur l'eau bleutée et chatoyante de reflets, une gondole noire chargée de chanteurs allait et venait. Les dominos et les masques prêtaient une allure inconnue à ces hôtes d'un hôte inconnu. L'aube n'enleva rien au mystère de la fête ; les Palais et l'Obélisque voisins, au petit jour avaient du mal encore à se faire reconnaître. Pourtant, dépouillé de son travesti nocturne, c'était bien Paris toujours là, vieil enchanteur qui suscite tous les luxes, toutes les grâces, toutes les fantaisies, et fait croire à sa vertu première de toujours étonner.

DENISE BOURDET

LE THÉATRE EN ANGLETERRE

Aqui veut vraiment savoir où en est le théâtre en Angleterre, Londres et ses salles du West-End ne sont pas un champ d'expérience suffisant. Il faut parcourir le pays tout entier. Dans les provinces, le nombre des troupes sédentaires, qui jouent le répertoire, a quintuplé depuis dix ans. On craignait que leur établissement ne nuisît à la prospérité des tournées, qui apportent les nouveautés londoniennes jusque dans de petites villes reculées. Il n'en est rien. Et, lorsque la localité n'est pas assez importante pour attirer un impresario, ou pour justifier la présence d'acteurs professionnels permanents, une équipe de comédiens amateurs se forme, et il n'est point rare que ces amateurs aient un théâtre à eux, parfois édifié de leurs mains, brique à brique. J'ai vu à Sutton-Coldfield, dans le Warwickshire, une petite scène modèle, où des interprètes bénévoles servent à leurs fidèles abonnés du Shakespeare et du Molière, du Synge et du Jean-Paul Sartre.

La guerre a beaucoup fait pour accentuer le goût que le citoyen anglais prend aux jeux scéniques. Des années quarante à quarante-cinq, le C.E.M.A. (Conseil pour l'Encouragement de la Musique et des Arts) envoya des compagnies dramatiques dans toutes les usines militarisées. Bien des gens, qui, de leur vie, n'avaient mis le pied au théâtre, virent ainsi représenter, dans de fort bonnes conditions, *la Nuit des Rois*, *Hedda Gabler*, les meilleures pièces de Bernard Shaw. La paix revenue, ils ne se contentèrent plus du cinéma local et réclamèrent autre chose que des ombres sur un écran.

D'autre part, la province est devenue pour Londres une constante pourvoyeuse de comédiens tout neufs. Le régime des *Repertory Theatres* représente, pour l'acteur, une école dure, mais efficace. Il en est d'assez nombreux où l'on change de spectacle tous les huit jours. Un comédien,

qui a passé par ces épreuves, m'affirme : « J'ai appris à jouer, comme un homme qui se noie apprend à nager. Un régime à ce point spartiate peut détruire en quelques semaines la foi du néophyte le plus enthousiaste, mais ceux qui en réchappent sont trempés pour la vie. »

Bien sûr, quand la ville est importante, le renouvellement de l'affiche se fait à une cadence moins rapide. Dans les grands centres, chaque spectacle est assuré de durer un mois au moins. C'est assez dire qu'une pièce n'est jamais soumise au public sans avoir été suffisamment répétée. Il est des publics de province qui dépassent en exigence les salles moyennes du West End londonien. La ville de Birmingham, par exemple, est réputée pour sa sévérité. Les acteurs qui y réussissent en reçoivent une sorte de consécration.

Le grand animateur de cette cité difficile, Sir Barry Jackson, dont le Repertory Theatre compte plus de trente-cinq ans d'existence, a su révéler à eux-mêmes, autant qu'aux « managers » de la métropole, des acteurs comme Cedric Hardwicke, Gwen Frangcon-Davies, Ralph Richardson, Edith Evans, Laurence Olivier, Greer Garson, Leslie Banks... J'en passe, et non des moindres.

Récemment encore, au cours d'un bref voyage à travers les Midlands, j'ai pu, dans ce petit théâtre lambrissé de chêne, qui s'érige au cœur de la vieille Angleterre comme un symbole, assister à une reprise de *la seconde Mrs Tanqueray*. Cette comédie de feu Arthur W. Pinero date de 1893. Elle causa jadis quelque scandale. Ses audaces apparaissent bien émoussées à l'heure qu'il est. Mais la pièce est difficile à interpréter. Elle exige du tact, de la tenue, de la dignité. J'ai été heureusement surpris de discerner en ces jeunes comédiens, peu expérimentés encore et dont quelques-uns viennent seulement de faire leurs premiers pas sur la scène, des qualités assez rares.

A Stratford-on-Avon aussi, où m'attirent les festivités rituelles des anniversaires Shakespeariens, je puis constater que Barry Jackson ne néglige rien pour mettre en pleine lumière des noms nouveaux. Certes, il fait appel, pour soutenir pendant six mois un programme de sept pièces différentes, à des vedettes consacrées : Robert Helpmann, transfuge de la chorégraphie, évadé de Covent Garden et de Sadler's Wells ; Diana Wynyard, dont Hollywood a popularisé les traits séduisants et que New-York a souvent disputée au public anglais ; Godfrey Tearle, qui jouait déjà du Shakespeare au temps de Mrs Brown-Potter et de Beerbohm Tree, mais il a choisi pour être Hamlet, le soir du « birthday », devant un parterre de diplomates, de spécialistes de la scène et de critiques, un comédien de vingt-six ans, Paul Scofield, que Londres connaît à peine, et, dans le rôle d'Ophélie, il lui a donné comme partenaire Claire Bloom, une jeune fille de dix-sept ans.

L'été verra d'ailleurs se multiplier les festivals dramatiques dans le Royaume-Uni. Bath a déjà suivi de près Stratford, en célébrant Sheridan, qui, précisément, a fait se dérouler dans cette harmonieuse petite

ville d'eau l'action de sa comédie : *les Rivaux*. Il y aura ensuite les saisons de Cheltenham, Aldeburgh, Cantorbery, Edimbourg, enfin, où Orson Welles a promis de venir interpréter Othello.

A Londres d'ailleurs, on ne saurait se plaindre que le grand répertoire soit négligé. L'*Old Vic* (installé au New Theatre), maintient toujours au moins deux œuvres de Shakespeare à l'affiche. Cette année-ci, on a donné *la Mégère apprivoisée*, que Patricia Burke et Trevor Howard ont enlevé dans un mouvement rapide, et *Coriolan*.

Nombreux sont les théâtres auxquels des reprises opportunes ont assuré des recettes honorables. Le public s'est pressé au Phœnix, où l'on a ressuscité une comédie de la Restauration : *la Rechute, ou la Vertu mise en Péril*, de sir John Vanbrugh, datant de 1697. C'est l'époque où l'Angleterre, sortant d'une longue période de tyrannie puritaine, s'enivrait de sa liberté reconquise. Ces cinq actes brutaux, hardis, insolents, eussent, malgré leur gaîté, choqué au-delà de toute limite un public du début de ce siècle.

Le jour où je vis cette pièce l'élément féminin dominait dans la salle et ces dames étaient, en majorité d'un âge respectable. Non seulement elles recevaient cette avalanche de plaisanteries salaces sans broncher, mais elles prenaient au spectacle un plaisir évident. Le « cant » victorien n'est plus. La pudeur anglaise est morte. Cette dernière guerre l'a définitivement enterrée. « Que voulez-vous ? » me dit un aimable vieillard à qui j'exprimais mon étonnement. « Plus personne chez nous n'a peur des mots. »

Cependant, un peu partout, se manifeste un regain de tendresse pour l'époque dite 1900. On ne la raille plus guère. On y pense, on en parle avec une indulgence affectueuse. Le millésime est sans rigueur. Il couvre une période assez large. La farce de Pinero, *Dandy Dick*, que l'on a montée au Lyric Theatre de Hammersmith (une scène d'avant-garde) a été créée en 1887. *La Marraine de Charley*, qui est revenue s'installer assez longtemps au Strand et que l'on promène actuellement dans la grande banlieue, a été révélée aux Londoniens en 1892. La comédie de Bernard Shaw, que le Wyndham's Theatre a parée d'une vêture pittoresque : *On ne peut jamais dire*, nous ramène à 1899, tandis que le chef d'œuvre de Synge : *le Baladin du Monde Occidental*, dont la récente réapparition au Mercury Theatre a fait événement, évoque 1907 et les tumultes de l'Abbey Theatre, à Dublin.

« Trop de reprises », me dit un écrivain de vingt-cinq ans. « Déjà tout le West-End nous est pratiquement interdit. Si les scènes de la périphérie se mêlent de sacrifier aux anciens dieux, c'en sera fait de nous. »

C'est en effet dans les quartiers plus ou moins excentriques que les auteurs inconnus doivent aller chercher des théâtres disposés à courir un risque. Le *Mercury*, logé dans une église désaffectée, à Notting Hill, est consacré depuis trois ans, sous la direction de Martin Browne, à la

révélation de poètes. N'y eût-on découvert que Christopher Fry, l'entreprise eût déjà justifié son existence. C'est un authentique poète, héritier des grands élisabéthains, unissant aux dons lyriques les plus sûrs — richesse d'images, mélodie verbale, sens du rythme — une verve intarissable.

Un Phénix trop fréquent, comédie à trois personnages, qui rajeunit le thème, souvent exploité, de la matrone d'Ephèse, et *la Dame qui ne tient pas à brûler*, conte pseudomédiéval dont l'héroïne est une sorcière, sont des œuvres robustes et raffinées à la fois.

Mais c'est à Martin Browne et à son Mercury que l'on doit aussi de connaître cette farce allègrement macabre de Donagh Mac Donagh : *Happy as Larry* (Heureux comme Laurent). Dublinois d'origine, Londres ignorait cet auteur comique. Dès les premiers jours, la pièce a provoqué un tel afflux de spectateurs que son transfert dans un théâtre du centre a paru s'imposer.

Au *Criterion*, face à l'Eros de Piccadilly, proche le Café Royal et le Trocadéro, l'œuvre et les acteurs ont paru dépaysés. Le succès n'a pas tout à fait répondu à l'attente. Ces quatre actes dénotent pourtant un tempérament peu commun de satirique. Toute la faconde irlandaise éclate dans ces couplets ironiques, où revivent les anciennes traditions d'Erin. Larry, joyeux drille, nanti d'une femme que courtise un médecin, empoisonné par ce rival astucieux, ressuscité par une sorte de miracle, veuf à son tour de celle qui se croyait débarrassée de lui et remarié incontinent à une autre veuve, est une création tout à fait réjouissante.

Les théâtres du West-End, dont les frais généraux sont écrasants et dont les directeurs suivent une politique de prudence, s'ouvrent plus volontiers aux auteurs que l'avant-guerre a déjà consacrés.

J. B. Priestley, par exemple, dont la fécondité est devenue proverbiale, ajoute chaque année de nouveaux titres à la liste de ses œuvres représentées. C'est le seul auteur dont l'*Old Vic* ait créé une œuvre inédite depuis son installation au New Theatre. C'est sur cette même scène, vacante pendant les mois d'été de 1947, qu'une direction intérimaire a représenté *Ever since Paradise* (Toujours, depuis le Paradis terrestre), comédie spirituelle, mais sans sujet, dissertation à six voix, mêlée d'intermèdes musicaux et de sketches quasi-impromptus, sur le mariage et sur les problèmes de la vie conjugale. Le badinage est divertissant, mais long.

Les péripéties de *The Linden Tree*, une pièce qui se joue depuis près d'une année, sont, par contre, habilement agencées. Il s'agit d'un drame domestique. Le titre signifie à la fois *le Tilleul*, *et la Famille Linden*. Il y a calembour. C'est l'histoire d'un vieil universitaire, qui, malgré l'opposition des siens, ligués contre lui, entend poursuivre son apostolat éducatif dans une ville de province assoupie et inattentive. Il est l'Angleterre du passé. Sa femme et ses enfants sont des types

assez représentatifs de l'Angleterre d'aujourd'hui. Habilement jouée par Sir Lewis Casson et Dame Sybil Thorndike, la pièce est de celles qui « font de l'argent ».

Les acteurs-auteurs, Ivor Novello et Noël Coward, sont eux aussi des espèces de vétérans. Le premier a dépassé la cinquantaine. Le second a donné sa première pièce en 1920. Il est vrai qu'il était à peine majeur. L'idée leur est venue de faire jouer en même temps, sur deux scènes quasi-voisines, de légères et malicieuses piécettes dont des cabotins sont les héros parfois malmenés. Noël Coward est sorti vainqueur du tournoi. La pièce de Novello a fait une carrière limitée. La sienne *Present Laughter* (Rire d'aujourd'hui) tient encore. Mais Coward a été moins bien inspiré, lorsqu'il a essayé, le plus sérieusement du monde, d'intéresser le public à ce qui serait arrivé, si, en 1940, les armées allemandes s'étaient emparées de Londres. Il fondait de grands espoirs sur *Peace in our Time* (Paix de notre temps). Ils n'ont pas été entièrement réalisés.

D'autre part, Emlyn Williams, qui, depuis plus de vingt ans, mène de front les tâches du dramaturge et celles de l'interprète, imagine une histoire de spectres, mi-plaisante, mi-terrifiante, et l'appelle *Trespass*, ce qui signifie transgression, et non, comme on le pourrait croire : Trépas. L'auteur est gallois. Il doit, me confesse-t-il, à sa parenté celtique, son goût pour le spiritisme. Mais le public est resté assez réservé. La guerre et ses dures contingences ont peut-être entamé la crédulité de l'Anglais moyen, jadis aisément aiguillée vers le surnaturel.

Robert Morley, l'auteur d'*Edward my Son* (Mon fils Edouard) que Londres acclame depuis de longs mois, est, lui aussi, le protagoniste de son œuvre. Il a quarante ans à peine et a passé la moitié de sa vie sur les planches. C'est pour avoir incarné, voici deux lustres, les personnages d'Oscar Wilde et d'Alexandre Dumas sur des tréteaux d'avant-garde, qu'il est devenu tout à coup célèbre.

C'est un comédien d'une corpulence impressionnante et d'une autorité indéniable. Sa pièce est une sorte de chronique biographique, qui s'étend de 1919 à nos jours. Le héros n'est pas, comme le titre le ferait supposer, un fils, mais un père. Ce fils, nous ne le verrons pas. Nous ne le connaîtrons que par ce qu'en racontent ses parents. C'est par amour pour son Edouard qu'Arnold Holt, petit employé provincial, devient, par une série de coups audacieux, qui relèvent de la correctionnelle, un grand financier, un conducteur d'hommes redouté dans les deux hémisphères. Et, lorsque le succès arrive, le fils meurt à la guerre.

L'œuvre présente l'inconvénient d'être morcelée en brefs tableaux médiocrement liés entre eux, mais elle offre aux interprètes maintes occasions de briller. C'est le type même de la pièce d'acteur.

Le cas du jeune Peter Ustinov est-il un démenti à cette méfiance dont le West-End fait preuve à l'égard des talents nouveaux? Il a vingt-sept ans à peine et l'on vient de jouer ses pièces dans deux théâtres en

même temps : le Criterion et le St Martin's Theatre. Mais ajoutons qu'il est acteur, qu'on l'a vu sur les planches à dix-sept ans, qu'il travaille aussi pour l'écran, que, dès 1940, il avait signé une adaptation du *Pêcheurs d'Ombres*, de Jean Sarment, que, deux ans plus tard, *la Maison des Regrets*, une curieuse comédie où il décrivait la vie des réfugiés russes à Londres, confirmait sa précoce célébrité.

The indifferent Shepherd (le Mauvais Berger) est sa sixième œuvre de théâtre. Il y aborde, par un biais, des questions d'ordre religieux. Deux « clergymen » s'y opposent, s'y affrontent. L'un est un mystique poète et rêveur : l'autre, est un homme d'action, trempé par l'épreuve de la guerre. Mais, lorsque des jeunes gens s'adressent à eux et leur demandent des solutions aux problèmes, moraux ou matériels, qui les préoccupent, aucun des deux pasteurs ne parvient à les satisfaire. Les conclusions de la pièce ont paru incertaines.

D'autre part, le drame que vient d'accueillir le St Martin's Theatre, *Frenzy* (Frénésie), est l'adaptation dramatisée d'un film suédois. L'auteur y incarne le rôle principal, celui d'un maître d'études tortionnaire, à demi-fou, que ses élèves ont baptisé Caligula. Il prend un plaisir horrible à terroriser tous ceux qui l'approchent et dégrade par la boisson une petite serveuse de bar qui subit son ascendant. Peter Ustinov se penche avec une curiosité avide sur ce cas pathologique.

Il me reste à parler de William Douglas Home, qui était inconnu, ou presque, il y a un an, et dont le théâtre du *Vaudeville* vient de représenter, coup sur coup, deux œuvres nouvelles.

Douglas Home est d'origine irlandaise. Officier dans l'armée britannique, il a, dit-on, refusé d'exécuter un ordre de ses chefs qui lui paraissait injuste. Il a, au milieu des captifs de droit commun, subi de longs mois de prison, qui n'ont pas été perdus pour la littérature.

Sous un titre biblique : *Now Barrabas* est le résultat de son expérience des geôles. Ce n'est pas une œuvre revendicatrice. L'auteur relate, avec une singulière impartialité, ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu. Sa sympathie se partage équitablement entre le chef du pénitencier, les gardiens et la plupart des pensionnaires. C'est moins une pièce qu'une succession d'épisodes. Ils ont soulevé une vive curiosité.

Douglas Home possède d'ailleurs un curieux sens de l'humour. Sa seconde comédie, qui a déjà fourni une longue série de représentations et qu'il a appelée the *Chiltern Hundreds* (intraduisible), raille les mœurs politiques de notre époque. Elle soulève des tempêtes de rire tous les soirs et attire un nombreux public. C'est vraiment un des gros succès de la saison. Voici un auteur qui désormais aura ses pièces achetées d'avance dans les théâtres qu'il lui plaira de choisir. On annonce qu'il fera jouer bientôt une troisième comédie.

ROBERT DE SMET
(Romain Sanvic)

LES LIVRES D'HISTOIRE

FORMATION DE LA FRANCE

M. Lucien Romier avait laissé dans ses papiers une histoire rapide de l'ancienne France[1] des origines à la Révolution. On la publie aujourd'hui et le lecteur y retrouve tout ce qui avait valu à Lucien Romier l'attention fervente d'un vaste public : l'information, la clarté, la mesure, le sens du concret, le sens de la continuité française. Ce discours jette des clartés sur tout. Les parties toutefois m'en ont semblé inégales. Il est visible que l'auteur connaissait moins bien les deux derniers siècles de la monarchie que les origines, le moyen âge et la Renaissance. Par exemple, s'il a très bien vu l'importance sociale prise par l'argent aux approches de la Révolution, il a omis de signaler une des raisons de ce phénomène, le développement de l'industrie par le perfectionnement accéléré des techniques. Il passe également sous silence la réaction nobiliaire qui sévit après la mort de Louis XV et qui explique, pour une bonne part, l'exaspération des campagnes. En revanche, les chapitres sur le génie français au moyen âge, sur la civilisation du XIIIe siècle, sur la formation de la France moderne après la guerre de Cent Ans contiennent des pages admirables. Lucien Romier a le don bien rare d'inspirer confiance. L'agrément chez lui ne fait point tort au sérieux. On se confie volontiers à cet homme solide, bien équilibré, capable de dégager les grandes lignes d'un sujet, sans perdre pour cela le sens des nuances.

La France, toutefois, ne s'est pas faite d'un seul coup, ni spontanément. Les Gaulois n'ont jamais possédé d'autre unité que celle de la langue et de la religion. Les Romains, qui avaient le goût des définitions formelles et de la construction logique, leur apportèrent des limites, une frontière militaire, des divisions administratives qui précisèrent les parentés régionales. Mais l'effondrement de l'empire et les

1. Lucien Romier : *L'Ancienne France, des Origines à la Révolution* (Hachette).

invasions ne laissèrent subsister qu'un morcellement infini de petites souverainetés rivales, au-dessus desquelles l'autorité des rois francs, puis des empereurs ne parvint pas à s'asseoir de façon solide et durable. Après eux, c'est à nouveau le morcellement, la division, la féodalité. Quand le premier capétien monte sur le trône, la France n'est encore qu'une possibilité ou une espérance.

Mademoiselle Marie-Madeleine Martin insiste beaucoup sur cette idée[1]. Son livre — qui est un beau livre — aurait presque pu s'appeler : les Capétiens artisans de la patrie française. Mais les rois eux-mêmes ne sont pas arrivés sans mal à la notion de patrie. Ils sont partis très petitement d'un « complexe » qui associait la possession domaniale, la suzeraineté, les souvenirs de la royauté biblique, le vague héritage de l'autorité romaine, tout cela extensible et déformable, au gré des circonstances et des énergies. Les deux ordres de faits vont de pair : d'une part, le travail patient de la dynastie qui, en dépit des revers et des reculs, finit par coudre les provinces les unes aux autres ; d'autre part, la réflexion, l'exemple, les écrits des théologiens, des juristes, des philosophes, des poètes, des historiens qui, peu à peu, précisent, illustrent, enrichissent, enracinent l'image de la patrie au point d'en faire, en chaque âme, une réalité inconsciente et souveraine. Au fond, si l'on voulait définir la patrie, il faudrait dire d'abord qu'elle est une longue habitude collective. Ses progrès ne se lisent pas seulement dans les victoires des princes, dans les doctrines des théoriciens, mais encore et surtout dans les actes qu'elle inspire, dans les dévouements qu'elle suscite, dans les sacrifices qu'elle provoque. Parmi ces manifestations (souvent sans lendemain), il en est de célèbres : l'enthousiasme du petit peuple après Bouvines, par exemple. Il en est d'obscures, tout aussi significatives : vers la fin du règne de Saint-Louis, les habitants d'une petite localité de Champagne, appelée *Sissonne l'Allemande* en souvenir d'une antique colonie saxonne, demandent que le nom de leur village soit changé en *Sissonne-la-Française* pour bien montrer leur appartenance au royaume des Lys.

Les victoires de la patrie sont-elles définitives? Après Jeanne d'Arc et Louis XI, la patrie, qui avait triomphé du particularisme féodal et des rivalités dynastiques, semblait pour toujours à l'abri des tempêtes. Il se produisit, en effet, sous le règne de Louis XII un équilibre rare, dans lequel les publicistes croyaient discerner un profond accord avec les lois du monde et une garantie d'éternité. On était pourtant à la veille de la terrible crise des guerres de religion et, une fois encore, la France déchirée faillit disparaître.

La Révolution transforme profondément la notion de la patrie : d'un sentiment de fidélité instinctive, d'un faisceau de liens concrets

1. Marie-Madeleine Martin : *Histoire de l'Unité française* (Librairie universelle de France).

elle fait une *idée* qui a besoin d'être sans cesse protégée, entretenue, enseignée, redémontrée. Le citoyen, chargé du poids total de son destin, affirme avec force son particularisme, manifeste violemment sa distinction des peuples voisins. Le patriotisme se mue en nationalisme.

En épelant le doux nom de patrie
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger,

dit une chanson de Béranger. Mais la patrie est encore menacée : la lutte des classes, l'esprit de faction, l'intervention de l'étranger, la rupture voulue de la continuité historique, le découragement, le scepticisme quant aux destinées du pays, autant de dangers pressants et graves. Mademoiselle Martin termine par un acte de foi et de gratitude.

MARCHANDS ET CONQUÉRANTS

Mademoiselle Régine Pernoud, autre chartiste, inaugure une collection dirigée par M. René Grousset et consacrée à l'histoire de la civilisation, par un livre utile, bien composé, bien documenté et d'un extrême intérêt, *Les Villes Marchandes aux XIVe et XVe siècles*[1].

Ce que nous appelons le moyen âge, c'est-à-dire l'immense période qui va de la disparition de l'empire romain à la Renaissance, ne présente aucune unité. Plus on l'étudie, plus on y découvre de nuances et d'oppositions. Aux XIVe et XVe siècles, naît et s'organise la forme moderne du commerce. Le grand marchand n'est plus un nomade qui va de bourg en village offrir ou chercher la marchandise ; c'est un capitaliste, un chef de maison, un président de société, qui commande à de nombreuses succursales, tient des registres, utilise une comptabilité semblable à la nôtre, expédie de Bruges ou de Hambourg des lettres de change payables en Crimée ou à Chypre, détient, face aux princes et aux seigneurs, une puissance avec laquelle ils doivent compter. Il va de soi que si nous découvrons alors l'armature du commerce moderne, les quantités de produits transportées et vendues restent très faibles eu égard aux tonnages d'aujourd'hui. En outre, la spécialisation est moins poussée. Un gros négociant du temps de Charles VII est à la fois armateur, banquier, fermier d'impôts, drapier ou marchand d'épices.

Le développement du commerce a entraîné le développement des villes. Toutes proportions gardées, il s'est produit alors un phénomène qui fait penser à la croissance des villes américaines. Il faudrait, pour chacune d'elles, déterminer les avantages du site, les éléments de prospérité, les raisons de décadence. En gros, elles s'installent aux carrefours, à proximité des passages maritimes, aux débouchés des routes

1. Régine Pernoud : *Les Villes Marchandes aux XIVe et XVe siècles* (Les grandes forces historiques, La Table Ronde).

terrestres. Mademoiselle Pernoud les réunit en trois groupes, d'ailleurs classiques, les républiques marchandes italiennes, les villes flamandes, la Ligue hanséatique. La Flandre est une usine qui offre ses draps aux exportateurs ; la Hanse une entreprise de transports, une maison de commerce, dans laquelle les marchandises ne sont qu'en entrepôt et transit ; Florence est une banque et une manufacture ; Venise et Gênes les têtes de deux empires coloniaux. A Venise surtout, le capitalisme est allé jusqu'au bout de son programme, jusqu'à l'impérialisme naval et territorial.

Fortes de leurs richesses, les villes se sont plus ou moins affranchies des puissances féodales, soit en devenant elles-mêmes des seigneuries collectives, soit en s'élevant jusqu'à l'indépendance véritable. Mais un jour est venu où ces bourgeoisies sont tombées. Pour quelles raisons? A l'extérieur, parce que le monde, d'abord élargi par elles et à leur mesure, s'est encore élargi davantage, par la découverte de nouveaux continents, à une échelle qui, cette fois, les dépassait. A l'intérieur de l'Occident, parce que la décomposition féodale qui les avait favorisées a fait place aux grandes monarchies modernes qui ne pouvaient tolérer de patriciats indépendants.

Entrons donc dans cette nouvelle période. « Ce qu'il y a de meilleur au monde, c'est l'or. Celui qui le possède fait ce qu'il veut. Il envoie même les âmes au paradis. » Ces trois phrases de Christophe Colomb pourraient servir d'épigraphe au livre de M. Jean Babelon, *L'Amérique des Conquistadors* [1]. La conquête du nouveau monde par les Espagnols est un des plus extraordinaires chapitres de l'histoire universelle : cruautés, forfaits, héroïsme, obstination, fantaisie, calcul, tout s'y mêle. Il a fallu à M. Babelon beaucoup d'habileté et une connaissance approfondie de son sujet pour ordonner clairement ces mille épisodes autour de quelques grands noms, tout en maintenant à son récit le rythme rapide qui convenait au sujet. Enfin, l'aventure s'apaise : le temps des conquistadors est fini ; celui des vice-rois commence. Aux pillards, aux chercheurs d'or, aux détrousseurs de temples succèdent les bâtisseurs de villes ; à la phase sanglante de l'occupation, celle du peuplement et de la colonisation. Les deux chapitres que M. Babelon lui consacre ne sont pas les moins neufs, ni les moins intéressants. L'œuvre administrative accomplie par l'Espagne a été à la mesure du continent. On est trop porté à l'oublier.

PIERRE GAXOTTE

1. Jean Babelon : *L'Amérique des Conquistadors* (collection Les grands siècles, Hachette).

POINCARÉ ET CHURCHILL

Si l'on prolonge un jour la Galerie des Batailles, orgueil du Palais de Versailles, les salles du XXe siècle présenteront un contraste frappant avec leurs aînées, car non seulement les chocs spectaculaires et les fourmillements bariolés en auront disparu, mais les chefs militaires auront cédé la place aux chef civils. C'est que la bataille ne constitue plus que l'un des épisodes, et pas toujours le plus important, de la guerre ; c'est que la guerre n'est plus que la phase dramatique des conflits politiques qui se déroulent entre l'armistice précédent et l'ouverture éventuelle des hostilités. Il en résulte que l'histoire des guerres et des batailles ne repose plus sur les ordres d'opérations ou sur les plans des états-majors mais trouve ses assises dans les archives diplomatiques et dans les papiers des hommes d'Etat. Un général, eût-il commandé en chef, qui expose aujourd'hui ce qu'il a vu, fait un peu figure de Fabrice del Dongo racontant la bataille de Waterloo. Heureusement les confidences et les mémoires, dont les grands chefs civils ne sont pas avares, calment la soif de ceux qui recherchent avidement une vérité fuyante.

Le compositeur Louis Ganne, à qui l'on annonçait qu'un homme politique célèbre venait de publier ses « confessions », exprima ainsi son scepticisme : « En politique, il n'y a pas de confessions véritables ; il n'y a que des plaidoiries et des réquisitoires ». Sans doute, mais la multiplicité des confessions, en entrechoquant plaidoiries et réquisitoires, permet d'obtenir une moyenne qu'on pourrait nommer la vraisemblance. Il aurait été regrettable que Raymond Poincaré n'eût pas réuni six années de ses souvenirs dans les dix volumes intitulés *Au service de la France* ; il aurait été désastreux que M. Winston Churchill n'eût pas entrepris de raconter *La deuxième Guerre mondiale* dont les deux premiers tomes — elle en comprendra au moins cinq — *l'Orage approche* (Plon) viennent de faire en librairie une fulgurante apparition. Plus heureux que Raymond Poincaré, M. Churchill, à qui l'ingratitude des démocraties a donné des loisirs, publie ses mémoires dans un moment où la victoire des Alliés n'est pas encore usée et décolorée. Aussi — la prédiction est facile — seront-ils lus de bout en bout par des centaines de milliers de lecteurs, tandis que les dix volumes de Raymond Poincaré n'ont excité qu'une moins fervente curiosité. Toutefois, les Français qui n'oublient pas ce que la victoire de 1918 doit à la France et ce que la France doit au grand Lorrain, pourront lire, en prélude aux mémoires de M. Churchill, l'ouvrage que M. Jacques Chastenet, de l'Institut, vient de consacrer à *Raymond Poincaré*[1]. Le biographe qui n'oublie rien, pas même les poèmes et les romans

1. Julliard.

que son modèle composa dans sa jeunesse et les articles qu'il écrivit pour *la Revue de Paris*, retrace cette vie exemplaire, ornée de toutes les vertus cardinales, plus quelques autres telles que la patience et le patriotisme. Poincaré savait attendre, ce qui est rare chez l'ambitieux, son ambition fût-elle justifiée ; il n'a jamais engagé une partie, au Parlement, au Palais, à l'Académie, sans avoir mûrement pesé les risques et les chances. Son patriotisme qui le poussait, comme tous les hommes de sa génération, à une revanche de la guerre perdue en 1870, à la reprise de ce triangle endeuillé, l'Alsace et la Lorraine, qui figurait toujours sur les cartes de France, ne le précipita point vers un conflit avec l'Allemagne. M. Jacques Chastenet montre que dans les ultimes journées qui précédèrent, fin juillet 1914, la mobilisation générale, Poincaré agit de son mieux pour modérer les impatiences et les ressentiments qui bouillonnaient en Europe. Sans doute, Raymond Poincaré, repoussant l'absurde « Poincaré-la-Guerre » dont ses adversaires politiques l'affublèrent — après la victoire — avait mis lui-même en lumière son attitude conciliatrice, mais, avocat de sa propre cause, il pouvait paraître suspect ; la démonstration de M. Chastenet est convaincante.

Notons en passant que si, en 1914, Poincaré avait réussi à écarter la guerre et que si celle-ci avait éclaté ensuite dans des circonstances moins favorables aux armes alliées, ses ennemis l'eussent traité de... au fait comment *munichois* se serait-il prononcé en 1914 ? Ce qui prouve que, marchant sur le fil du rasoir, un homme d'État est certain au moins d'une chose : c'est qu'il ne contentera jamais tout le monde, que, s'il gagne la guerre, on lui reprochera de l'avoir faite trop tôt et que, s'il la perd, on lui reprochera de l'avoir faite trop tard.

Écarté du gouvernement de Sa Majesté pendant les onze ans qui précédèrent la deuxième guerre mondiale, M. Winston Churchill pouvait se dire, le 10 mai 1940, date à laquelle le roi lui confia la charge de former le cabinet, après la démission de M. Neville Chamberlain, qu'il n'était pour rien, ni de près, ni de loin, dans le déclenchement des hostilités. Au surplus, bien qu'il eût prévu de longue date le conflit avec une lucidité et une précision croissantes, il n'était à aucun degré « belliciste » ; il demeure convaincu que la deuxième guerre mondiale pouvait être épargnée — épargnée ou différée ? Dans sa préface, datée de mars 48, il écrit : « Le président Roosevelt me dit un jour qu'il allait demander publiquement que lui fût suggéré le nom qu'il convenait de donner à la guerre. Je lui fournis aussitôt cette réponse : « La Guerre-qui-n'était-pas-obligatoire ». Car il n'exista jamais de guerre plus facile à éviter que celle qui vient de ravager ce qui subsistait du monde après le conflit précédent ».

Les deux gros volumes, qui nous conduisent du traité de Versailles à la tragique journée du 10 mai 1940, sont en somme l'illustration de cette idée : M. Winston Churchill retrace pas à pas la route des erreurs, des fautes, des crimes qu'ont suivie de 1919 à 1939 les nations du monde

entier et leurs gouvernants. Témoin attentif et admirablement informé M. Churchill distribue les critiques avec impartialité et même avec sérénité ; aucune trace d'acrimonie ou de hargne mais point d'indulgence. S'il qualifie le pacte germano-soviétique de « monument de fourberie », il cherche à pénétrer la psychologie de Staline, à expliquer, sinon à justifier, son attitude en août 1939 ; s'il ne ménage pas Hitler et son odieuse duplicité, il se félicite d'avoir éludé toute rencontre personnelle avec ce « séducteur » qui l'eût peut-être enroulé dans ses maléfices ; s'il déplore le persistant aveuglement de Neville Chamberlain, il ne jette pas la pierre à cet idéaliste naïf ; s'il reconnaît que, lors de la réoccupation de la Rhénanie par les troupes allemandes, la Grande-Bretagne a sa part dans la passivité dangereuse dont fit preuve alors le gouvernement français, il n'absout pas pour autant celui-ci : la France pense-t-il, aurait dû passer outre aux réserves de la Grande-Bretagne et barrer la route à l'hitlérisme menaçant. (Comme fit — ce n'est pas M. Churchill qui le rappelle — Raymond Poincaré lorsqu'il occupa la Ruhr sans tenir compte de la désapprobation britannique).

Tout est donc mesuré dans ce réquisitoire ferme mais dépourvu de véhémence. Au demeurant, le réquisitoire n'est qu'une partie d'une œuvre gigantesque, qui embrasse toute l'activité diplomatique et militaire pendant vingt années. S'il porte un intérêt particulier aux choses de la mer, M. Churchill en effet ne se désintéresse d'aucune des pièces de la machine à faire la guerre et la paix. Excellent journaliste, historien solide, écrivain délié, il expose aussi bien la technique de l'asdic ou de la mine fluviale que la physionomie d'une grave conférence ou l'atmosphère d'une journée critique. Ecartant en général l'anecdote qui situerait son œuvre sur un plan inférieur à celui qui doit être le sien, il l'accueille parfois, lorsqu'elle éclaire l'état des esprits. Par exemple, il se peint dans la nuit du 20 février 1938, harcelé par une insomnie inhabituelle : Anthony Eden vient de donner sa démission de secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Winston Churchill, qui dort à volonté, ne peut s'endormir : « Et maintenant Eden s'en allait. Je vis la lumière du jour se glisser lentement par les fenêtres et il me sembla que surgissait dans mon esprit la vision de la mort ».

Dominant le livre, une haute moralité qui confine à la religiosité. Ce grand politique croit fermement aux valeurs morales. Il repousse, sans fausse honte, les tentations du machiavélisme. « Morale d'une simplicité banale, écrit-il, *l'honnêteté est la meilleure des politiques*. On verra des hommes et des politiciens se fourvoyer en dépit des plus savants calculs. Quand un gouvernement est dépourvu de tout scrupule, il semble souvent obtenir par là de grands avantages et une grande liberté d'action, mais : « Tous les comptes sont réglés à la fin du jour et tous les comptes seront réglés encore bien mieux quand tous les jours seront finis ».

MUSSOLINI

Accabler un vaincu et un mort serait manquer à la « magnanimité » que recommande M. Churchill aux vainqueurs. Il faut bien dire pourtant que les *Mémoires de Mussolini* [1] n'allègent pas le poids qui pèse sur l'ombre du Duce. Ces mémoires, quoique présentant des lacunes volontaires, sont authentiques, puisqu'ils ont été publiés du vivant même de Mussolini, alors qu'il présidait à la république-fantôme de Vérone ; c'est donc bien sa voix que l'on y entend. Mais, à notre surprise, la voix est sans timbre et presque sans accent. Elle ne s'enfle que lorsqu'elle dénonce les « traîtres », c'est-à-dire le roi Victor-Emmanuel, le maréchal Badoglio et surtout le comte Grandi qui fut l'un des principaux artisans de l'éviction de Mussolini, puis elle retombe dans une égalité monotone qu'on peut, à son gré, nommer « détachement » ou « découragement ».

Seulement, où notre déception est grande, c'est lorsque cet homme soi-disant d'airain se montre lui-même sous l'aspect d'un homme sans ressort et pour ainsi dire sans caractère. Le récit qu'il fait de sa dernière entrevue avec le roi, l'incroyable docilité qu'il met à accepter sa déchéance, la citation de la lettre qu'il envoie le 26 juillet 1943 au maréchal Badoglio, où il l'assure qu'« en témoignage du travail accompli autrefois en commun, non seulement il ne rencontrera aucune difficulté de sa part, mais encore il pourra compter sur son entière collaboration », tout décèle l'effondrement d'une statue de plâtre peinte en bronze. On allèguera comme excuse qu'il était alors malade, affaibli physiquement et nerveusement. N'importe ! un « Romain » n'eût pas réagi de cette façon aux coups du sort. Mussolini ne cache pas que la défaite engage l'Italie tout entière, il assure son pays de longues et terribles calamités si elle ne lutte pas juqu'à la victoire ou à la mort. Heureusement il y a, pour les peuples, des accommodements avec les slogans rituels.

DEUX LECLERC

Une dizaine d'ouvrages, en hommage à la mémoire du général Leclerc, ont paru récemment sous des angles de vues assez différents. Parmi ces dix Leclerc deux portraits se détachent en relief, celui de M. Charles Pichon [2] qui est aussi en couleurs, grâce aux élégantes illustrations de M. Guy Arnous [3] — et celui de M. Edmond Delage. M. Charles Pichon tire vers l'hagiographie, M. Edmond Delage vers l'histoire militaire. Le premier s'attache à mettre en belle lumière la noblesse, l'héroïsme, le grandeur du vainqueur de Koufra, du libérateur de Paris et de Strasbourg ; le second nous révèle des qualités moins spectaculaires et moins connues : le soin minutieux que prenait Leclerc à monter des

1. Julliard. — 2. S.E.F.I. — 3. Editions de l'Empire français.

expéditions que l'on croit communément des coups d'audace, sa hardiesse qui s'arrêtait de justesse aux lisières de la témérité, sa froideur apparente qui venait non pas d'un dédain de grand seigneur, mais d'une sorte de timidité, sa rigueur, dans le service, née moins d'un sentiment aigu de la discipline militaire que de son aversion pour le désordre moral. Sur ce dernier point, sur d'autres aussi, MM. Charles Pichon et Edmond Delage se rencontrent : le général Leclerc ne ressemblait en rien au type de l'officier-baroudeur ou du cavalier à la Gallifet pour qui la guerre est encore une aventure. Il « pensait » la guerre comme il pensait la vie, avec gravité, avec foi. M. Edmond Delage jette un trait de lumière sur son caractère lorsqu'il écrit : « Sans bigoterie aucune, il fut profondément religieux, communia toute sa vie plusieurs fois par semaine, protégé de toute tentation malsaine, homme de famille et de devoir. Toute sa carrière serait incompréhensible, si l'on ignorait cette piété, simple et sans détours, qui en fut comme le fondement ». Bien médiocre psychologue celui qui tiendrait une telle notation pour superflue.

PIERRE AUDIAT

GUIDO PIOVENE

*Guido Piovene, l'auteur de l'*Histoire de Marcos, *publiée dans la présente livraison, est né à Vicence en* 1907. *Il est actuellement correspondant politique à Paris du grand journal de Milan,* le Corriere della Sera.

Il n'était pas connu en France avant la guerre. Il débuta en 1931 *par un recueil de nouvelles* la Vedova Allegra *(La Veuve Joyeuse) et s'il fut, dès* 1930, *mêlé au mouvement littéraire italien, d'abord par sa critique à* l'Ambrosiano, *de* 1930 *à* 1933, *puis comme rédacteur en chef de la revue* Pan *à Florence en* 1934 *et en* 1935, *personne, sauf ses amis intimes, ne savait que, parallèlement à ses essais littéraires* (Stendhal, Flaubert, Dante, Nievo, *etc...), il élaborait une œuvre romanesque importante.*

Entre 1931 et 1940, *il écrivit deux romans dont un de six cents pages. Il avait traité pour ces deux livres avec des maisons d'édition et G.-A. Borgèse, qui fut son professeur, s'apprêtait à lui faire donner un prix littéraire qui l'eût lancé. Si nous notons qu'aucun de ces deux romans ne verra le jour parce que l'auteur les a détruits, c'est que ce fait donne une indication précieuse sur la sévérité de Guido Piovene envers lui-même.*

Correspondant à Londres du Corriere della Sera, *de* 1935 *à* 1937, *puis critique littéraire au même journal jusqu'en* 1942, *Guido Piovene publia en* 1941 *un roman,* Lettre d'une Novice, *qui va paraître prochainement en français. C'est l'histoire d'une jeune fille criminelle qui, réfugiée au couvent, croit se libérer par une confession où elle est encore dupe d'elle-même. Dès ce premier livre apparaît un thème qui ne cessera de hanter Guido Piovene : la mauvaise foi inconsciente. « Je n'ai qu'une religion, a-t-il récemment déclaré à Claudine Chonez, celle de la sincérité par la connaissance de soi. C'est le thème fondamental de toute mon œuvre. L'essai que je suis en train d'écrire précise encore la portée des romans puisqu'il s'appelle* Vérité et Mensonge. *Je ne tolère pas la contradiction. Elle est toujours utilitaire au fond : un jeu de masques où l'on tient en réserve des personnages variés pour donner le change. »*

En 1943, *il publie* la Gazette Noire. *Le livre est composé de plusieurs récits indépendants, un peu à la manière du* Pont du Roi Saint-Louis, *de Thornton Wilder. Ils sont dominés par cette idée que plus l'homme est doué de sensibilité, plus les tentations criminelles l'assaillent avec force et les personnages qui les animent sont reliés entre eux par une commune duperie de soi.*

Après la Gazette Noire, *Guido Piovene publia en* 1946 Pitié contre Pitié *déjà traduit en français* (Robert Laffont). *On a dit à propos de ce roman que ce que Rossellini avait fait pour l'écran, Guido Piovene l'avait entrepris pour le roman. C'est à travers de nombreux épisodes, la lutte de l'homme et de la femme ; chacun veut posséder et dominer alors qu'il prétend agir pour le bien de l'autre.*

Son quatrième roman, I Falsi Redentori *(Les Faux Rédempteurs), n'a encore paru qu'en revue. C'est l'histoire de trois hommes qui s'acharnent à sauver une femme dont, en réalité, ils désirent la perte.*

Il semble, d'après les déclarations de Guido Piovene, qu'avec son essai, Vérité et Mensonge, *où il reprend pour ne plus avoir à y revenir les problèmes qui le préoccupent s'achève cette investigation psychologique qui l'a aidé à projeter une lumière brutale sur les faux monnayeurs des bons sentiments.*

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LES ALLEMANDS D'AUJOURD'HUI

par Robert d'Harcourt

(Librairie Hachette)

M. Robert d'Harcourt nous donne une étude clinique de l'âme ou de l'esprit allemand d'aujourd'hui : étude nourrie d'une profonde connaissance personnelle du sujet, d'une expérience douloureuse, de témoignages écrits ou verbaux fournis par les « malades » eux-mêmes. Car le peuple allemand est malade, physiquement autant que moralement. Et la plupart des Français — soit ignorance, soit indifférence — ne se rendent pas compte à quel point.

Persistance du nazisme (mal diffus et ancien dont l'hitlérisme n'a été que l'abcès de fixation) ; nihilisme croissant, dû au sentiment d'impuissance totale devant l'immensité des ruines ; rejet des responsabilités, oubli des crimes ; durcissement progressif, défiance de la masse à l'égard de tous les politiciens qui essayent de « gagner les sourires de l'occupant » ; glissement vers la haine : voilà quelques-uns des symptômes qu'on relève. Ce qui domine tout cela peut-être, chez les Allemands les plus intelligents, c'est la conviction que le nationalisme a fait banqueroute comme principe ordonnateur de l'Europe et que le vocabulaire idéaliste continue a être prostitué. Dix millions d'Allemands, chassés des provinces alloués par l'U.R.S.S. à la Pologne, s'entassent dans les villes détruites, dans les campagnes surpeuplées de l'ouest. « Ce ne sont pas les partis qui feront l'opinion, déclare un prêtre allemand qui fut un des rares résistants actifs à l'hitlérisme, ce sont les déportés de l'est qui feront les partis. » Mais quand, et au milieu de quelles convulsions ? « Malgré l'effondrement et au milieu des gravats, écrit Robert d'Harcourt, il y avait en 1945 des lignes qui montaient. Aujourd'hui toutes les lignes tombent. » Dans sa demi-inconscience, l'Allemand en arrive à se figurer que les Alliés ne sont là que pour perpétuer les décombres.

A tenter de résumer un pareil livre et les contradictions mentales qu'il enregistre, on risque de le trahir. Il faut le lire pour peu qu'on se soucie de la réalité qui est à nos portes.

P. F.

※ ※ ÉVOLUTION ※ ※ DE LA PEINTURE ESPAGNOLE DES ORIGINES A NOS JOURS

par Maurice Serullaz

(1 vol. 350 p. 55 planches)
(Horizons de France, Paris)

Un ouvrage très soigneusement construit, d'un ton très justement mesuré. On ne peut s'attendre à trouver dans ces sortes de « panoramas » une étude exhaustive des sujets, même les plus importants, mais ils sont traités, dans cet ouvrage, en d'heureux raccourcis. L'auteur remonte aux sources de l'expression plastique espagnole détaille et précise ses caractères, signale ses constantes, indique les influences historiques, politiques et littéraires qui les ont un moment déroutées ou renforcées. Si bien assise que soit cette étude générale sur les meilleurs travaux particuliers de ses devanciers, on sent que la peinture espagnole n'est pas, pour M. Serrulaz, simplement un sujet de thèse ou de compilation, mais une matière vivante où son goût et son enthousiasme s'appliquent avec prudence et chaleur. On ne s'étonne pas outre mesure d'y lire les pages excellentes sur Greco, Velasquez ou Goya, ni même celles sur Antonio Moro, Pacheco ou Ribalta ; mais on lit avec une vive satisfaction celles où l'auteur réclame de notre temps, si pénétré de son entendement, plus de justice informée à l'endroit du peintre admirable qu'est Zurbaran et sur lequel on avait, il y a cent ans, des vues autrement pénétrantes.

Une cinquantaine de *planches commentées* complètent heureusement cet ouvrage.

G. J.-A.

□ □

PROPOS D'UN LIBÉRAL

par Jacques Lacour-Gayet, de l'Institut

M. Jacques Lacour-Gayet, dans ce remarquable petit ouvrage (Spid), défend avec beaucoup de force ce libéralisme qu'on dit périmé, mais qui seul peut nous sauver. Il n'y a pas de prospérité possible sans une monnaie stable. Il n'y a pas de stabilité si l'on n'inspire pas confiance à l'épargne. L'inflation est à l'origine d'énormes injustices. Pourquoi le fonctionnaire que nous payons verrait-il sa vieillesse assurée, tan-

dis que les économies que le contribuable peut faire en « secteur libre » tendent toujours vers zéro? Le dirigisme *corrompt l'âme du pays*. Il est *inséparable de la concussion*. L'inflation, c'est *la fausse monnaie, la dictature policière, l'autarcie intégrale*. Si l'État veut que les vieillards indigents ou les enfants aient du lait à un prix modique, qu'il l'achète pour eux, et qu'il le leur vende à bas prix, mais qu'il ne taxe pas le lait à un prix inférieur à sa valeur, ce qui le conduit à taxer le fourrage, la viande sur pied. Taxés ces éléments se raréfient et la pénurie mène au marché noir, etc.

Si nous voulons échapper à la ruine, démontre M. Lacour-Gayet, d'accord avec notre collaborateur Ed. Giscard d'Estaing, il faut revenir au régime de liberté, instituer une union douanière d'Europe Occidentale (englobant même le Commonwealth et l'Union française). Comme le contrôle des prix, le contrôle des changes est *un remède pour agonisants. On ne guérit pas un malade en l'empêchant de lire le thermomètre.*

Hélas, ces vues sages sont combattues par ceux qui, comme le dit fort bien M. J. Lacour-Gayet, voient dans l'asservissement économique de l'individu un moyen très efficace d'asservissement politique. Tout se tient : si un ministre paraît défavorable aux nationalisations, on hurle à gauche qu'il est un suppôt du capital. Qu'importe que les houillères et l'électricité accablent aujourd'hui les contribuables? Le désir de réinstituer un régime ancien qui rapporterait à l'Etat au lieu de lui coûter est présenté comme la sombre trame des exploiteurs du peuple. Les chiffres qu'on peut avancer n'y font rien. Il est des hommes qui préfèrent voir sombrer le navire qui les porte plutôt que de reconnaître qu'ils se sont trompés de direction. Mais en vérité ils ne se sont pas trompés de direction : les plus ardents d'entre eux souhaitent une ruine qui leur permettra d'organiser la Terreur — cette terreur dont les chefs finissent toujours, pourtant, par être victimes.

□ □

1848 *(Éditions Tel)*

Curieux album de gravures et documents divers évoquant la Révolution de 48, ses prodromes et ses suites. Une photographie nous livre la première page d'une chanson : *Ménilmontant*. Ce n'est pas celle qu'on peut entendre aujourd'hui du côté de la Butte, mais un hymne saint-simonien. Car les Saint-Simoniens avaient une communauté 145, rue de Ménilmontant, dans une vieille maison du XVIIIe siècle qui subsiste encore. Les Journées de Février sont évoquées par une suite d'images émouvantes, combats au Château d'Eau, fusillade sur les boulevards; pour finir, fuite du roi par la petite porte des Tuileries située au-dessous de l'Orangerie. Une voiture l'attend. Scène furtive, sèche comme le Destin. Journées de Juin : on voit surgir des lithos de Cicéri d'énormes barricades que les troupes prennent d'assaut; on assassine le général Brea, Mgr Affre parle aux insurgés avant de tomber frappé d'une balle. Puis ce sont les deux années qui glissent vers le coup d'Etat. Constantin Guys dans un lavis élégant fixe le geste théâtral du Prince-Président prononçant le serment de fidélité à la République. Quelques pages plus loin une statuette de Daumier fait surgir Ratapoil, l'éternel agent de propagande prêt à faire triompher par la violence les volontés qu'il prête au peuple. De nombreuses caricatures de Tony Johannot sont empruntées à ce Jérôme Paturot dont Julien Bertaut retraçait les symboliques mésaventures dans la *Revue de Paris* du 1er juin 1948. L'ouvrage se termine par une grande photographie épique : Hugo au sommet d'un rocher à Jersey. La crise est finie. La littérature commence.

M.T.

KARL MARX EN 1848.

DJELALEDDINE ROUMI

par Myriam Harry

Vie du poète mystique persan qui au XIIIe siècle fonda la secte des derviches tourneurs. Saadi, le célèbre chantre des roses, ayant lu à soixante-dix ans un des poèmes de ce Djelaleddine encore jeune et inconnu, s'évanouit de bonheur puis courut comme un fou au travers des rues de Chiraz en récitant les strophes merveilleuses. Il criait aux passants « Un rossignol nous est né : une flûte mystique comme le monde n'en a jamais entendu soupire dans les bosquets de Konia. » Sa course le conduisit au palais et il redit une fois encore le prodigieux « ghazal » au roi du pays. Celui-ci s'évanouit à son tour puis, ayant repris ses esprits, envoya le vieux Saadi au poète Djelaleddine pour lui porter son message d'admiration. Myriam Harry invite ses lecteurs à refaire avec eux ce pèlerinage de la poésie. L'invitation nous paraît tout à fait opportune. Il est agréable de retrouver des chefs d'Etat assez sensibles pour perdre le sentiment en écoutant de trop beaux poèmes. Plût aux Dieux que depuis 1252 ils n'aient pas eu d'autres occupations ! (Flammarion).

M. T.

□ □

LECLERC

par Edmond Delage

Si l'on a déjà beaucoup écrit, on écrira certainement encore beaucoup sur le général Leclerc et sur son épopée et ce sera un bien. Les purs héros, les modestes, les silencieux sont des exemples qui doivent demeurer dans la mémoire des hommes et servir de guides aux jeunes des générations nouvelles, à ceux qui sentent en eux une flamme et qui ont encore foi en notre France.

Edmond Delage, l'écrivain passionnant des drames de la guerre navale de 1914-1918, vient d'apporter lui aussi sa contribution à l'œuvre d'admiration et de reconnaissance consacrée au chef légendaire, avec un *Leclerc* aussi émouvant, aussi prenant que son *Drame du Jutland* et sa *Tragédie des Dardanelles*, par sa documentation abondante, capable de satisfaire l'historien le plus scrupuleux, et son don d'évocation si vivant des milieux, des êtres et des âmes.

Prenant son héros dès son enfance en terroir picard, il le conduit à travers toute sa prestigieuse carrière, évoquant successivement ses séjours à Saint-Cyr et à l'Ecole de Guerre, sa brève campagne dans le nord de la France en 1940, son échappée vers Londres, à travers l'Espagne, sa fameuse randonnée au Cameroun, au Tchad, au Fezzan, en Tripolitaine, en Tunisie du Sud, sa ruée épique avec la 2e D.B. des plages normandes à Paris, Strasbourg et Berchtesgaden, sa lutte en Indochine pour le rétablissement de la souveraineté française, enfin son envol vers ce Sud-Oranais, vers les confins occidentaux de ce désert qu'il avait tant aimé et où le Destin a voulu qu'il trouvât la mort non loin du lieu de repos de cet autre paladin de haute lignée, son frère en l'amour de la France, le Père de Foucault. *(Éditions de l'Empire français, collection des Grands Coloniaux.)*

L.K.

□ □

※ ※ HISTOIRE ※ ※ DE L'EMPIRE BRITANNIQUE

par Jacques Crokaert

C'est une vérité bien connue mais trop souvent oubliée que les malentendus dont le cours des rapports franco-britanniques ont été jalonnés viennent de ce que la France demeure hantée par le souci de ses frontières et la Grande-Bretagne par celui de son Empire. La politique britannique se définit toujours en fonction du monde, la politique française en fonction de l'Europe et c'est, dans un cas comme dans l'autre, le résultat de siècles d'histoire. M. Jacques Crokaert, dans son *Histoire de l'Empire Britannique* [1], a recueilli tous les éléments nécessaires à la compréhension de cette constante attitude anglaise. Ils sont fort nombreux : il ne suffisait pas en effet de rappeler comment le Canada, l'Australie, l'Afrique du Sud furent conquis ou simplement occupés, mais de faire comprendre comment ce peuple d'agriculteurs que fut d'abord le peuple anglais devint un peuple de marins, quel rôle la flotte joua dans le développement de son prestige, la part du hasard — qui fut grande — celle du génie — qui ne le fut pas moins — et celle de l'esprit commercial — qui fut capitale. Peut-être M. Crokaert s'est-il laissé un peu trop emporter, par l'admiration, si légitime qu'elle soit, que lui inspiraient ses modèles, à prendre pour argent comptant le point de vue de Londres. (Le mot de « rétrograde » est bien superficiel pour qualifier l'Inde de Gandhi.) Peut-être aussi a-t-il voulu faire trop complet et a-t-il été amené à ne pas assez négliger certains aspects d'un sujet qu'on souhaiterait malgré tout moins confondu avec l'histoire du Royaume Uni et de ses fastes militaires. Mais, dans l'ensemble, son ouvrage est un exposé solide, documenté, point ennuyeux, des événements qui dominent la naissance et l'évolution de cette fraternité unique de nations qu'on appelle le Commonwealth.

JEAN ALLARY.

1. Flammarion.

⁂ POUR CONNAITRE ⁂ LA PENSÉE DE PROUDHON

par Georges Guy-Grand
(Éditions Bordas)

Dans un style peut-être volontairement impersonnel, et appliquant, avec une rigidité qui ne se dément pas, la méthode historique, M. G. Guy-Grand nous fait parcourir la vie et les œuvres de Proudhon en gardant sans cesse vis-à-vis de son auteur une distance telle qu'on ne sent jamais engagée la personnalité du commentateur.

De sa naissance à sa mort, à travers chacune de ses œuvres, nous suivons la vie de celui que Marx a traité, *dans un pamphlet d'une ironie méprisante, d'utopiste et de petit bourgeois*. En refermant le livre, nous ne sommes pas loin de partager cette opinion.

Il se dégage cependant de cette étude l'assurance qu'il y avait bien chez Proudhon une inspiration morale de base, facile à trouver également chez Marx, et qui demeure comme le seul ressort possible d'une action actuelle. Reconnaissons-lui aussi ce sens aigu de la liberté, mal défendu souvent contre les tendances au fatalisme qu'impose une attitude scientiste appliquée trop étroitement à des faits humains. Peut-être eût-il été intéressant d'insister davantage sur le caractère ambigu de la pensée de Proudhon — Révolution-Traditionalisme d'une part, Liberté-Fatalité d'autre part.

JACQUES GENÈVE.

□ □

LE CAOUTCHOUC

par René Bouvier

M. René Bouvier donne comme sous-titre à son livre « Brillante et dramatique histoire de l'hévéa ». La précision convient à l'aventure de cet arbre qui émigra des forêts amazoniennes pour venir s'implanter dans le Sud-Est Asiatique où l'homme blanc lui imposa sa loi.

M. René Bouvier, historien, n'a eu garde de trop céder aux exigences de sa formation. Il a écrit son livre en homme d'action dont l'expérience vivifie constamment l'apport des archives et documents.

Nous assistons ainsi à la découverte de l'arbre à caoutchouc par deux Français La Condamine et La Gataudière, représentants parfaits de cette élite scientifique que notre dix-huitième siècle lança à la conquête du monde. Nous voyons naître là-bas une industrie sommaire à laquelle l'avidité des traitants prête un caractère d'enfer. Puis, dans les premières années du présent siècle, l'hévéa brasiliensis « s'enfuit » au-delà des mers, trouve ses terres d'élection en Asie. Alors commence la phase glorieuse de son histoire. Des Anglais en font la culture, en étudient les réactions nouvelles. Des Français rivalisent avec eux dans cette lutte courtoise, mais non sans âpreté. Enfin, l'arbre a trouvé son équilibre physiologique. Il accepte la règle des plantations méthodiques. L'Indochine lui devra une de ses sources de richesse les plus considérables et, par voie de conséquence, un élément d'évolution sociale, dont seuls les troubles des dernières années ont freiné l'efficacité. Cette partie du livre de René Bouvier nous touche plus directement, par quelque chose de profondément vécu et senti. C'est la description d'une admirable création, avec ses incertitudes et ses joies, couronnées enfin par le succès, et de nouveau menacée par la guerre intestine. Sur un plan plus général, l'auteur se pose la question : le caoutchouc, inventé par les chimistes, et qui a trouvé au cours des dernières hostilités un large emploi, vaincra-t-il le suc de l'hévéa ?

On devine que M. René Bouvier ne le croit pas. Les deux produits ont leurs emplois déterminés et le caoutchouc naturel, par son prix de revient moins élevé, l'emporte dans les fabrications courantes. La chose est digne d'attention pour les intérêts français en Extrême-Orient.

G. R. M.

□ □

CHARLES DARWIN

par Jean Rostand

Retracer la vie d'un grand homme exposer clairement ses idées — dont l'extrême vulgarisation n'a malheureusement pas toujours évité la déformation — en revivant avec lui les événements qui leur ont donné naissance, les situer dans leur temps puis dans le nôtre, replacer enfin sous ce nom prestigieux, mais devenu un peu trop scolaire, un homme au sens plein du mot, sensible, bon, simple, éminemment sympathique, telle est la tâche que s'est proposée Jean Rostand dans cet excellent ouvrage d'une lecture très captivante. S'il n'entraîne pas nécessairement pour nous une adhésion sans réserve au darwinisme — ce qui n'est certainement pas dans ses intentions — il nous fait par contre aisément partager son admiration et sa sympathie pour ce savant

dont la lucidité et l'honnêteté intellectuelle sont à citer en exemple.

Les quatre premiers chapitres du livre sont consacrés à la vie de Darwin, le cinquième situe le point où en étaient les idées sur le problème des espèces, en 1831 — fixisme alors bien établi, que Lamarck a été incapable d'ébranler —; puis nous assistons, dans les huit chapitres qui suivent, à l'élaboration lente, patiente, parfois pénible de l'ouvrage capital dont un résumé, « l'Origine des espèces », suffira à provoquer la célébrité de Darwin.

Jean Rostand expose ensuite ce qu'est la philosophie biologique de Darwin — au sujet en particulier de « la Descendance de l'Homme » — et montre ce qu'on peut en garder à l'époque actuelle. Il rapproche enfin de Darwin un obscur contemporain aujourd'hui son égal en célébrité, et qu'il ignora toute sa vie, Mendel; puis achève son livre par quelques charmantes esquisses sur le caractère de l'homme et du savant.

L. AMAR

□ □

SCIENCE ET HUMANISME

par Émile Bréhier

Fait troublant et tragique, le progrès scientifique aboutit à armer l'humanité d'une formidable puissance, qui peut à tout moment se retourner contre elle. Par quel moyen, par quelle discipline approuvée par les sages, au lieu d'employer les découvertes de la science moderne à détruire les hommes et à les terroriser, peut-on les faire servir à multiplier la joie d'être, à sauvegarder la dignité humaine et à faire régner, par le respect de soi-même et des autres, la concorde et la paix entre les peuples et les individus? Traducteur de Plotin, exégète des Stoïciens, historien de la philosophie et philosophe lui-même, M. Émile Bréhier a longuement médité ce problème. Dans un cahier du plus haut intérêt, avec la sobriété et le poids nécessaires, il nous expose la solution qui lui paraît la meilleure et la plus efficace. Après avoir exposé les caractères généraux de l'Humanisme et les indéniables valeurs de la Science, après avoir résumé et combattu les thèses diverses des adversaires de l'Humanisme, M. Émile Bréhier croit pouvoir établir que la Science seule est incapable de donner un sens à la vie humaine, de lui fournir une règle de vie et de conduite morale et d'assurer le développement intégral de toutes les facultés qui font de nous des hommes et des consciences libres. Ce rôle, c'est la sagesse humaniste qui seule peut le tenir. Par elle seule, en effet, peuvent se maintenir ce sens élevé de l'universalisme qui donne à l'âme humaine toute sa respiration, cette conscience d'intelligence et de vie qui nous rend solidaires d'une âme commune à tous. De cette sagesse, la France doit être la gardienne avisée. *(Collection Descartes. Albin Michel, Paris.)*

MARIO MEUNIER

□ □

MARTHA DU PRISONNIER

roman, par M. Alain Guel

(Robert Laffont, éditeur)

MARTHA DU PRISONNIER est le premier roman de M. Alain Guel. Pendant la guerre, une fermière allemande, dont le mari combat sur le front russe, devient la maîtresse d'un prisonnier français logé chez elle en qualité d'ouvrier agricole. La réprobation du village la contraint, à la fin des hostilités, à fuir son pays à la suite de son amant libéré. Ce thème eût peut-être fourni à Maupassant une nouvelle de quarante ou cinquante pages. M. Alain Guel en a tiré un volume dense, à la mode du jour, c'est-à-dire plein de relents de Sartre, de Miller, et de ces fumées idéologiques, de ces grandiloquences cherchant à « faire génie », dont nous commençons à être las. Il contient notamment certaines pages sur la « liberté », que l'auteur serait sans doute bien embarrassé de mettre au clair. Cependant, il atteste des qualités de force, de « crédibilité » et de style. On le lit, souvent avec agacement, mais presque toujours avec curiosité. Un prix littéraire important faillit, paraît-il, lui être attribué. C'est une chance pour M. Alain Guel d'avoir échappé à ce fallacieux triomphe. Ainsi, il aura toute paix nécessaire pour se recueillir, apprendre à se bien connaître, et patiemment dégager des faux-semblants de la mode et du « truc », un talent que déjà, dans sa gangue actuelle, on sent vigoureux, humain, voire spécifiquement français.

M. P.

□ □

" L'ÉTRANGE ALLIANCE "

par le Général John R. Deane

(Éditions Stock, Paris)

Le général John R. Deane a été, d'octobre 1943 à octobre 1945, le chef de la mission militaire américaine en U.R.S.S. : fonctions importantes qui confèrent à son témoignage sur la conduite

des affaires soviétiques une très grande valeur.

Ce qui domine ses souvenirs, c'est le sentiment de la défiance presque inimaginable des Soviets à l'égard des étrangers : chaque geste d'un étranger, ses demandes, ses offres de secours elles-mêmes sont suspectes. Les Affaires étrangères soviétiques? *Cet organisme semble avoir pour fonction de maintenir la coopération étrangère au minimum essentiel.* A peine le général Deane et ses adjoints ont-ils pu se déplacer en Russie. Ils ne communiquaient avec l'état-major soviétique que sous contrôle d'un service policier. Les démarches entreprises pour l'établissement en territoire russe de champs d'atterrissage permettant aux Américains des bombardements en navette ont traîné plus de six mois. Les opérations combinées furent interrompues à la première occasion. Les Anglo-Américains étaient-ils antipathiques au peuple russe? Jamais le général Deane ne l'a éprouvé, au contraire. Eisenhower et même Churchill ont été « follement acclamés » à Moscou : et ce n'étaient pas des démonstrations préparées; la presse soviétique n'en a presque rien dit. Les difficultés venaient d'en haut. *Toute l'histoire de la collaboration entre les aviations des Etats-Unis et de l'Union Soviétique est faite d'initiatives américaines et de résistances russes... Nos dossiers sont bourrés de lettres de nous aux Soviets et vides de lettres des Soviets à nous..* Je vois reparaître constamment la preuve que la *Russie tenait à éviter tout engagement dont elle n'aurait pu se libérer dans le monde d'après guerre.*

Le général Deane n'a pas été « en opérations » avec l'armée soviétique. Ce qu'il en a perçu à travers les bureaux lui a paru une organisation sommaire : pas d'états de personnel, ni de ravitaillement, négligences dans les prévisions, coordination et liaisons hasardeuses. *Aussi longtemps que la Russie se battait chez elle ou sur des territoires adjacents, elle s'en tirait très bien. Mais je ne crois pas qu'elle pourrait créer le mécanisme, ni acquérir la capacité administrative qui sont nécessaires pour former et bien conduire des forces expéditionnaires comme les nôtres.* Les Russes se sont battus avec un héroïsme et un enthousiasme inégalables contre l'envahisseur allemand. La déclaration de guerre au Japon les a laissés complètement apathiques.

Comme plusieurs observateurs récents, le général Deane pense qu'une sorte d'osmose psychologique s'est produite entre les dirigeants et la masse. Exclusion faite évidemment de tous les *opposants* que le régime a réduits aux travaux forcés, il croit *pouvoir affirmer que somme toute les dirigeants actuels de la Russie ont l'appui, la confiance et la chaude approbation du peuple.* Les Russes n'ont jamais pratiqué ni connu la liberté. Ils ont une mystique qui n'a aucun rapport avec celle des démocraties occidentales. *Les dirigeants russes croient vraiment que le communisme apporte le salut au monde et ils cherchent à imposer leurs idées à un monde qui les accueillerait volontiers, n'était l'affreux pouvoir du capitalisme.* A leurs yeux, *la guerre contre l'Allemagne et le Japon n'était que la première phase de la lutte finale entre le communisme et le capitalisme.* Est-il donc impossible de « s'entendre » avec eux? Non, estime le général Deane, ce n'est pas impossible; mais à condition d'être *plus forts qu'eux, plus habiles et au moins aussi sûrs de nos buts qu'ils le sont des leurs.*

P. F.

□ □

L'INDE CET AUTRE MONDE[1]

par Louis HAGEN

(Hachette)

Ce qui fait le principal attrait de ce livre, c'est son évidente sincérité. L'auteur débarque aux Indes pendant la guerre avec le régiment où il sert : il y arrive déçu par cette affectation lointaine, nourri de fortes préventions contre les méthodes coloniales de la mère patrie, enclin à les rendre seules responsables de ce qui lui apparaît de loin comme un échec. Quelques mois plus tard, conscient des difficultés de la tâche, des problèmes quasi-insolubles que posent la coexistence de races et de castes multiples, le fanatisme politique et religieux qui, dans les milieux les plus évolués, dresse les Hindous contre les Musulmans, il se demande s'il était possible de réussir, et il se garde de formuler des conclusions absolues.

Paysages, tableaux de mœurs, études psychologiques où les variétés d'Anglais exportés par la mère patrie trouvent leur place à côté des indigènes, l'ensemble forme un livre bref, mais substantiel et qui se lit avec agrément grâce aux dons d'observation de l'auteur, à son absence de tout dogmatisme, à son sens particulier de l'humour.

PIERRE MARLY

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, P. Hannaux, Christian Bérard, Maicès et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4761-8-48.